U d'/ of Ottawa
39003002019304

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresdefleur02lafi

MÉMOIRES

DE

FLEURY.

FÉLIX LOCQUIN, IMPRIMEUR,
RUE N.-DAME-DES-VICTOIRES, N. 16

NOV 8 1972

MÉMOIRES

DE FLEURY

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE.

(1757 à 1820.)

Deuxième Edition.

II

PARIS

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

7, RUE VIVIENNE.

—

1836

Université
BIBLIOTH
Ottavien

PN
2638
.F5L3
1836
v.2

I

Mon Mariage.

Encore Migon. — Nouveaux détails sur Raucourt. — *Les lois de Minos* influent sur sa destinée. — Elle fuit à Bruxelles. — Le prince de Ligne et le prince Henri de Prusse la protégent. — Sa rentrée en France. — Elle reparaît à la Comédie-Française. — La reine veut me la faire épouser. — Madame Campan se mêle de la négociation. — Mon opposition. — Petit roman dans le parc de Versailles.

Un matin, Dugazon entre chez moi, pâle, en désordre; je suis étonné de le voir ainsi, il me regarde : je lui fais sans doute le même effet,

car il recule. Le dialogue suivant s'établit entre nous.

— Qu'as-tu Fleury? Je venais te demander un service d'ami, un service essentiel; mais si j'en juge à ta figure...

— Pour peu que je te ressemble, je dois être en effet un peu changé; toi-même qu'as-tu?

— Peux-tu venir avec moi jusque chez Banières?

— Impossible. Je suis Semainier : je vais à la cour porter le répertoire.

— Tant pis! tant pis!... j'avais besoin d'un ami, de quelqu'un.

— Est-il question d'une affaire d'honneur avec le singulier personnage que nous avons vu chez Banières?... Heim?

Dugazon se promenait sans me répondre; j'allai à lui. Il paraissait agité.

— Eh bien! ne dis-tu rien? de quoi s'agit-il?

— Il s'agit.... il s'agit.... mais puisque tu ne viens pas avec moi, il n'est pas besoin de te l'expliquer. Apprends seulement que Migon

est au plus mal, Lassone [1] la condamne. Je la perds, si cet homme dont tu parles reste un jour de plus là-bas... je la perds !... oh ! si l'on ne se sentait pas de l'honneur là. (Il se frappait vivement la poitrine. Ce geste lui était familier toutes les fois qu'il avait une vive émotion.) Cet homme !... on le respecte parce qu'il est proscrit... sans cela ! il n'y aurait qu'un mot à dire... (puis m'apostrophant vivement et avec sa voix de tête si entrante) tu ne peux pas venir ? adieu !

Dugazon avait sans doute entendu la voiture qui devait me conduire à Versailles. Il s'échappait ; il descendait quatre à quatre les escaliers, que je descendis un peu moins prestement que lui, et pourtant avec une tête alors aussi vive que la sienne, j'avais autant que lui sujet de crier et de me débattre contre le sort.

Dans un autre moment, le motif de la visite

---

[1] Médecin célèbre qui était alors, ou devint depuis le médecin de la reine.

(*Note de l'éditeur.*)

de mon camarade, l'intérêt que je portais à Migon, un peu de curiosité peut-être, m'auraient engagé à accompagner Dugazon; mais moi-même, j'étais sous le coup d'un malheur : j'allais à Versailles pour le parer. Le répertoire n'était qu'un prétexte; j'allais me jeter aux pieds de la reine. Ce pauvre Dugazon était au moment de perdre sa maîtresse, et moi... moi! on voulait me donner une femme!

Le mariage! il ne m'appartient pas d'en médire; j'ai toujours trouvé que c'était une excellente institution, et il n'est pas de garçon, s'il est sincère, qui ne soit de cet avis; mais vouloir m'en faire finir avec ma bonne vie de célibataire! C'était le cas de trouver le mariage une chose détestable.

Ce qu'il y avait de singulier en cette circonstance, c'est que ma future était là-dessus dans les mêmes idées que moi. La sympathie nous éloignait réciproquement.

Il faut pourtant rendre justice à ses qualités : c'était une jeune actrice, née avec les plus heu-

reuses dispositions ; elle débuta au Théâtre-Français à l'âge de 18 ans ; élève de son père, homme d'esprit, et de Brizard, acteur de génie, ses premiers essais sur la scène française eurent un succès prodigieux ; jamais le public parisien n'avait vu, disait-on, une plus belle personne, et jamais nulle actrice à son âge ne fit briller de plus heureuses dispositions ; elle excita d'autant plus l'étonnement, qu'elle était non seulement ravissante de figure et de taille, mais spirituelle, aimable et fort instruite. A son apparition il n'y eut qu'un cri : « c'est une merveille ! » La ville et la cour, le gros et le menu public, se confondirent dans un concert de louanges, c'était de la passion, du vertige. Clairon et Dumesnil se trouvaient effacées, Raucourt les surpassait toutes !

Et cette belle Raucourt était précisément la femme que l'on voulait me faire épouser. Certes, sous beaucoup de rapports, on me faisait plus d'honneur que je n'en méritais ; mais, outre quantité d'autres raisons qui seraient trop

longues à donner ici, il m'aurait été bien difficile de tenir tête à quelqu'un qui avait si spirituellement appris à faire le calembourg avec Monsieur le marquis de Bièvre.

Je n'ai pas l'intention de me permettre plus de médisance qu'il n'en faut, mais il est nécessaire que je me justifie de mon éloignement pour cette union; car alors on s'amusa beaucoup de moi, dans nos caustiques coulisses, et à la cour ce fut une véritable persécution d'autant plus difficile à éviter, qu'elle partait d'un motif de bienveillance, et que la reine de France elle-même avait imaginé ce moyen de me préparer un brillant avenir.

Avant tout, je remonterai un peu le cours des événemens, dans l'intérêt unique de ma justification.

Raucourt fut sage, long-temps sage, et il y avait du mérite à l'être, surtout si l'on considère son extrême beauté, son talent et le terrain glissant sur lequel elle marchait.

Et qu'on me permette une réflexion en pas-

sant ; il faut aux jeunes femmes qui se consacrent au théâtre plus qu'une vertu ordinaire pour résister ; là, les tentations se présentent sous leurs aspects les plus séduisans, elles se présentent sans cesse. Cette obligation de la scène d'être toujours jolie, toujours spirituelle, toujours aimable ou toujours passionnée ; cette autre obligation de se montrer au dehors ce qu'on a été au théâtre, et par conséquent, cette continuation du besoin de parure et de luxe ; les protections, sans lesquelles on n'avance guère, les rivalités d'amour-propre qu'il faut combattre, l'audace de gens qui spéculant sur leur position, mettent un prix à leur bienveillance ; le peu de compte que tient d'elles l'opinion, qui, trop souvent, confond les sages avec les légères, l'art enfin, l'art lui-même, qui semble inviter à faillir, car il profite de tout, et les faiblesses du cœur sont des expériences de l'art ; plus que tout cela peut-être, et avant tout cela, l'encensoir qui brûle sans cesse aux pieds de ces jeunes idoles et leur porte à la tête

(il y a entre la tête et le cœur, je ne sais quel chemin mystérieux) : quels écueils! en vérité si l'on faisait une règle de proportion, si l'on examinait tous les secours que prête le monde aux femmes de la société, quand il les dénie tous sans pitié aux femmes de théâtre ; les barrières dont il entoure les unes, quand il les brise devant les autres ; l'armure dont il revêt celles-ci pour en dépouiller celles-là, ne pourrait-on pas dire à ces dames qui dénigrent le plus les nôtres : «Aux qualités que vos Excellences exigent de nos jeunes actrices, connaissez-vous beaucoup de femmes du monde qui fussent dignes d'être des femmes de théâtre[1] ?»

Le croirait-on? ce fut M. de Voltaire lui-même qui, avec une imprudence impardonnable, vint faire fléchir la sagesse la mieux

[1] Qu'on remarque que Fleury a reproduit ici ses souvenirs de 1778, et qu'alors il y avait encore dans les mœurs la mauvaise queue de la régence. Le flot révolutionnaire a du moins lavé les taches de cette société décrépite, et, on le sait, est remonté jusqu'au personnel de la famille théâtrale.

(Note de l'Éditeur.)

constatée, et je pourrais dire la plus tenace.

Je m'explique :

La Comédie-Française était à la veille de jouer le nouvel ouvrage de ce grand auteur, intitulé : *Les lois de Minos*. L'éclatant succès de la jeune actrice, éloigna de plusieurs mois cette pièce. Le philosophe prit de l'humeur; enfant de soixante-dix-neuf ans, il se fâcha contre l'enfant de dix-sept, qui dérangeait ses espérances.

S'il s'était borné à dire que les Parisiens étaient des extravagans; qu'après avoir porté cette actrice aux nues, ils étaient très-capables de passer en peu de temps de l'extrême ivresse à l'extrême indifférence, et peut-être même au dénigrement, il n'aurait dit qu'une chose vraisemblable, et il eût été prophète sans miracle; mais la débutante se piquant surtout de sagesse, et son père, homme de bonne foi, menaçant de tuer quiconque oserait attenter à la vertu de sa fille, le patriarche ne s'avisa-t-il pas de mander à M. le maréchal de Richelieu qu'elle avait

déjà été la maîtresse d'un Genevois en Espagne (ma jeune promise avait vu les capitales d'Espagne et de Russie), et que vraisemblablement elle serait bientôt à quelque seigneur de la cour. Le maréchal reçut cette lettre à table, chez la princesse de Beauvau, où la jeune Raucourt dînait aussi avec sa mère; le marquis de Ximénez y était également.

Qu'on juge cette scène!

Chacun se fait fête d'entendre une lettre de Voltaire, le dîner est interrompu, tous sont attentifs; M. le maréchal donne, bien innocemment, la lettre à M. de Ximénez : celui-ci lit à haute voix, faisant bien sonner chaque syllabe, l'essor est pris, il avance, il court, il s'arrête... trop tard, hélas ! La pauvre accusée tombe évanouie dans les bras de sa mère, madame de Beauvau se désespère, elle gronde le maladroit lecteur de sa distraction, se fâche de l'incartade de Voltaire : — Qu'a donc de commun, dit-elle, le début de cette enfant avec les *Lois de Minos*, pour la calomnier ainsi !

M. d'Alembert, qui était un des convives, s'en mêle; il dit qu'il écrira à Ferney; la mère de Raucourt l'en supplie, Raucourt espère, c'est un acte de justice et de rétractation, il le lui faut; mais en attendant elle dira adieu au monde, au théâtre, et ira s'ensevelir mourante au sein de sa famille.

Peu de jours après, en effet, le patriarche pénitent, toujours gracieux quand il se rétractait, se rétracta; mais le père Saucerotte, qui craignit qu'il n'y eût quelque vérité dans l'avertissement de Voltaire, porta long-temps depuis des pistolets sur lui, c'est ce qu'il appelait : « sa précaution contre les adorateurs; » et ce que nous nommions, nous, avec Beaumarchais : « *La précaution inutile* [1]. »

Mais tout se sait, et la scène qui s'était passée chez la princesse de Beauvau fut bientôt connue. Malgré la dénégation de Voltaire, les audacieux ne voulurent plus être détrompés, la jeune fille fut

[1] Second titre du *Barbier de Séville.*
(*Note de l'Editeur.*)

attaquée, circonvenue, on ne voulut plus l'en croire sur parole, et rien n'est dangereux comme ce défaut de croyance; faites donc des sacrifices auxquels personne n'ajoute foi! La sagesse aussi a besoin d'un public qui ait confiance en elle, l'injustice provoque l'humeur, et l'humeur chez les femmes... j'en ai vu de terribles exemples!

Ce qui suivit se conçoit de reste; le lecteur a appris quelque chose dans la *soirée chez Lekain.*

Depuis, et sans doute pour s'étourdir, la pauvre enfant fit bien cent mille écus de dettes; elle eut dix ou douze chevaux dans son écurie, autant de domestiques, un hôtel, une garde-robe des plus riches, pour homme et pour femme; car ma future aimait à placer, par intervalle, la cocarde du fier mousquetaire sur le noble diadème de Melpomène; mais le public se formalisa, la Comédie-Française aussi, les créanciers aussi; il fallut s'enfuir et prendre l'air dans les Pays-Bas.

Je ne sais plus quel auteur disait dans notre foyer (Arnaud de Baculard, je crois, d'après lui-même ou d'après d'autres) : « Les femmes regardent les amans du même œil que des cartes à jouer, elles s'en servent quelque temps, et lorsqu'elles ont gagné, elles les jettent et en demandent de neuves. » Si l'axiome est vrai, je dirai, sans entrer dans aucun autre détail, qu'en ce sens, lorsque ma future me fut proposée, elle avait essayé de plus d'un jeu de cartes.

Après trois années d'absence et une année d'exil, nouvelle Madeleine, Raucourt demanda à rentrer au giron de la Comédie-Française ; le moment était favorable, le départ de Sainval laissant un vide qu'il fallait remplir ; mais Raucourt avait été rayée de la liste des sociétaires, et nous résistâmes.

Je dis nous, non pas moi particulièrement, car ne prévoyant pas alors ce qui m'attendait, et quel serait le résultat des négociations, bon camarade, et sans colère pour des faiblesses de vingt-deux ans, je parlai de Raucourt avec

assez de chaleur pour que chacun prît le change, surtout à Versailles, où l'on s'intéressait beaucoup à son sort.

En attendant, et comme les obstacles à lever étaient assez grands, je lui fis conseiller de s'engager dans la troupe des comédiens qui allaient jouer à Fontainebleau pendant le voyage de la Cour; cette troupe se trouvant sous la direction de Préville, c'était un des meilleurs moyens de rapprochement; on se verrait, on jouerait ensemble quelquefois, on serait bien sage (je lui fis dire cela mot à mot), et le reste irait de suite.

Il est bon de faire connaître que, lors de son escapade obligée de Paris, Raucourt avait trouvé à Bruxelles, chez le prince de Ligne, un asile où elle demeura avec une amie qui ne la quittait plus, une madame Souck, femme célèbre, en la considérant sous plusieurs faces. Naguère maîtresse du prince Henri de Prusse, cette dame s'était arrangée pour devenir indépendante; elle se mit en correspondance avec son

ancien amant, pour qu'il protégeât sa nouvelle amie, et le prince Henri et le prince de Ligne, après s'être entendus, écrivirent lettres sur lettres à la cour de France en faveur de l'exilée.

L'affaire fut présentée sous son jour le plus favorable, et quand Raucourt revint à Paris, la reine la favorisa, et même, sur son projet de jouer à Fontainebleau, en attendant que la Comédie-Française se décidât, on fit entendre à Préville qne ce serait se rendre agréable que de l'engager; aussi fit-il.

A Fontainebleau, Raucourt eut le plus grand succès, la reine y alla et fut pleinement satisfaite; le ton était donné, les courtisans parlèrent d'elle de nouveau, on l'excusa, on l'applaudit, et quand mademoiselle Sainval l'aînée fut si brutalement expulsée, il y eut ordre exprès aux gentilshommes de la chambre de se concerter avec les comédiens pour la rentrée de Raucourt.

C'était une crise ajoutée à une autre crise. Les acteurs n'y auraient peut-être pas tant

fait de difficultés ; mais quelques-unes de nos dames voulurent se distinguer, mademoiselle Luzi, qui préludait déjà à une conversion éclatante, menait l'intrigue. Une forte opposition se manifesta, on s'y prit enfin de telle façon, qu'il fut décidé que la Comédie éluderait la protection de la reine, et que Raucourt ne rentrerait pas. Une telle résolution était toute romaine ! mais comme on ne pouvait pas dire à Sa Majesté sur quels motifs elle était basée, car c'était une sorte d'injure à l'auguste protectrice, on se contenta d'alléguer les dettes de l'ex-sociétaire.

La reine fit savoir au théâtre qu'elle voulait absolument que la jeune tragédienne rentrât, que du reste elle n'était pas éloignée de payer intégralement ses dettes pour nous ôter tout prétexte de la refuser; or ce qu'elle devait (dont un tiers environ avait été payé) se montait encore à 200,000 livres.

Si les vues de Sa Majesté s'étaient arrêtées là, passe encore! mais soit colère contre Sainval,

Londres Janvier 7e 1775

Ne m'avez vous pas oublié mon cher Compagnon en ivresse? N'avez vous pas oublié nos expéditions romanesques sur les boulevars, quand les faiseurs de pierre devenoient plus pierre que leurs ouvrages En admiration de nos folies? — si je suis encore assez heureux d'avoir une place dans votre memoire permettez moi de vous recommander le fils de mon Ami particulier, pour avoir le plaisir de voir le grand favouri de Thalie dans son propre Caractere.

Ai je assez d'interest avec vous, de vous solicitter pour votre permission et raisin de vous voir tous en train sur le theatre? — si ce n'est pas trop, vous voudrez m'envoyer une demi douzaine de vos amis les portes de Theatre royal de

Drury Lane, et de ma maison seront aussi ouverts que mes bras de les recevoir — faites mille et mille compliments à Madame votre femme de la part de Mad.e Garrick et de son Mari — je suis avec la plus grande considération pour vos talens rares, et vraiment Dramatiques

Votre très humble
Serviteur et ami
D Garrick

Excusez-moi vous prie
que j'oje envoje mes regards
sincères dans la plus amoureuse françois —

A Monsieur
Monsieur Prevôte
En
France

dont on voulait faire prendre la place, soit bienveillance réelle pour Raucourt, la reine la protégea officiellement, et pour soustraire la jeune convertie aux séductions qui nécessairement devaient l'entourer, et peut-être l'égarer de nouveau, l'auguste protectrice résolut de la marier à quelqu'un du même théâtre. Il ne fallait plus que trouver un homme dévoué : madame Campan me désigna.

On sait déjà mes pensées sur le mariage en général, et l'on peut juger de ma stupéfaction, lorsqu'étant de semaine et me présentant à la Cour, Sa Majesté me dit : — Fleury, je veux vous marier. Epousez mademoiselle Raucourt; elle va rentrer au théâtre; elle a du talent, elle est belle et j'ai sa promesse qu'elle sera sage, vous ne pouvez mieux faire.

Je fus bouleversé. Je ne trouvai rien pour répondre, enfin je balbutiai : — Je suis confus des bontés de Sa Majesté... mais... je... je.... la supplie de m'accorder la permission de réfléchir à ce projet.

La reine parut satisfaite, moi je n'étais pas mécontent, je venais d'obtenir un délai, et j'espérais bien le rendre indéfini ; je n'avais aucun désir de me marier, et l'on conviendra que Raucourt ne pouvait guère me réconcilier avec cette idée. « Quoi ! me disais-je, la reine a donc oublié les *malheurs* de cette actrice ? ou peut-être la reine ne sait rien de la vérité. » Pauvre novice ! et mille fois novice ! je connaissais bien peu comment se traitent ces sortes de choses dans un monde où tout est positif. C'est à la cour que, plus qu'ailleurs encore, un mariage est une affaire et rien qu'une affaire, une sorte de manière d'être nouvelle, qui vous pose mieux pour demander des graces, des faveurs, on peut dire alors : « Ma femme, mes enfans. » Espèce d'apostille que les quêteurs qui veulent s'arrondir ne manquent jamais de se donner. On m'avait mal connu, si l'on m'avait cru de cette pâte de cour.

Cependant tous les obstacles qui s'opposaient à la rentrée de notre camarade venaient d'être

levés *par ordre* du roi. La fermentation n'en fut que plus grande chez nous, lorsque vers la fin d'août 1779, cette actrice se présenta à notre assemblée sans nous prévenir, et son ordre de début à la main. Plusieurs des sociétaires menacèrent de quitter, on n'entendait parler que de démissions ; Brizard et Préville s'efforçaient en vain de calmer les esprits. On sent bien que je me gardai de parler du projet de mariage, il me semblait cependant lire dans tous les yeux qu'on savait mon secret; mais si cela était (et cela était, je l'ai su depuis), personne n'alla plus loin ; car mes yeux aussi semblaient répondre que j'aurais fait rentrer au corps tout compliment de cette espèce, et à quiconque me l'eût adressé.

Le 28 août, Raucourt reparut au Théâtre-Français par le rôle de *Didon ;* elle avait toujours été heureuse dans cette pièce, et elle y eut un nouveau succès, peut-être un peu grace à ses partisans ; mais cette rentrée ne décidait pas grand'chose, la Comédie étant livrée alors aux

plus furieuses cabales; enfin la nouvelle graciée joua le rôle de *Phèdre* : le parterre semblait l'attendre là, il semblait avoir mis en réserve toute sa colère, tous ses mugissemens, et toutes ses allusions pour ce rôle, et l'on sait s'il en fourmille! ce parterre inclément, guettant au passage chaque vers qui portait coup, en faisait aussitôt la plus désolante application; en vérité le public devenait d'une pruderie bien cruelle! cet acharnement me rappela ce que disait l'excellent Grétry à propos d'une chanteuse tourmentée de la même façon et pour la même cause : « Les hommes rassemblés aiment beaucoup la vertu, et pas un d'entre eux ne voudrait se charger de rendre l'actrice vertueuse. »

Il faut avouer que Raucourt, ainsi attaquée, soutint en brave un tel assaut; elle en fit un véritable duel avec le public, et à chaque tirade d'allusion, à chaque applaudissement ironique, elle répéta avec énergie le vers, le mot ou la phrase qui provoquait cette manifestation. Mais

si, devant le parterre, elle acceptait fièrement le combat, dans les coulisses, des larmes rares et contraintes sillonnaient son rouge, et moi qui la voyais ainsi souffrir, malgré toutes mes antipathies matrimoniales, j'avoue qu'avec les gens sensés, je ne pouvais lui donner tort : il y avait en effet de l'indécence et une impolitesse brutale à maltraiter ainsi en face, cette femme sans défense, chargée d'un rôle tragique, et que l'on mettait par conséquent dans l'impuissance de le remplir suivant ses moyens.

Monsieur le duc de Duras, moins pour protéger Raucourt que pour tenir éloignée Sainval, avait le plus poussé à la roue pour la rentrée de la jeune tragédienne, aussi ne manqua-t-il pas en cette occasion de donner à la garde les ordres les plus sévères, on arrêta même dans cette fameuse échauffourée deux intrépides tapageurs; mais comme ce maréchal de France s'accoutumait trop à ces exploits faciles, le lendemain au soir les habitués du Palais-Royal ramassaient des copies multipliées du

brûlot suivant, dont la grande allée se trouva couverte :

« Le Comte d'Estaing bat les Anglais pour « leur faire reconnaître l'indépendance améri- « caine, Monsieur de Duras emprisonne les « Français qui n'applaudissent pas les Vestris « et les Raucourt. »

Cependant, quelque générosité qu'il y eût à plaindre la victime du parterre, une telle avanie me servait de plusieurs manières; car si elle me donnait pour prétexte de ne point prendre pour femme une actrice, qu'à tort ou à raison l'opinion traitait ainsi, elle obligeait en même temps la reine à ajourner encore. Les choses en étaient là, quand j'avais été obligé de refuser à Dugazon de l'accompagner.

Arrivé à Versailles, je voulais être présenté à sa Majesté; mais je ne vis que Madame Campan; on avait sans doute prévu de l'opposition de ma part, et comme une reine de

France ne saurait jamais être refusée, M^me^ Campan m'écouta et se chargea de me répondre.

Plus libre avec elle qu'avec la reine, je me permis de dire tout ce que j'avais sur le cœur ; mais cette dame tenait beaucoup elle-même à cet inconcevable projet. J'en appelai à son amitié, elle me dit, qu'au nom de cette amitié même elle accomplirait cette pensée, puis elle m'apprit (ce que je ne soupçonnais pas le moins du monde) que c'était une affaire conclue de longue main entre mon père et le père de Raucourt ; l'un, désirant régulariser la conduite de sa fille, me savait homme à y tenir la main ; l'autre, par tendresse pour moi et ignorant bien des choses, désirait obtenir pour son fils les bontés de la cour.

Je vis rapidement les difficultés d'une pareille lutte, où se trouvaient engagés du sentiment, des intérêts, et surtout beaucoup d'amours-propres. Madame Campan entre autres y met-

tait plus de cruauté que personne : elle voulait se donner, à mes dépens, la gloire d'une conversion difficile. On ne saurait, il est vrai, dorer plus agréablement la pilule matrimoniale pour inviter quelqu'un à la prendre : elle mettait en avant le Roi, la Reine, le prince Henri de Prusse, pour lequel, et à cause de graves circonstances, leurs Majestés n'étaient pas fâchées de faire quelque chose d'agréable. En vérité, le *oui* du pauvre comédien tenait en suspens de bien grandes destinées !

Quant à moi, j'étais au moment de jeter la mienne au vent, et je ne sais encore comment je sortis des petits appartemens : la tête en feu, la douleur dans l'ame, j'avais besoin de respirer; je m'étais machinalement dirigé vers le parc, l'arpentant à grands pas et sans direction arrêtée. Le grand air me calma, et je finis par conclure avec moi-même, que je donnerais ma démission de comédien-sociétaire; d'après mon goût pour mon état, on conviendra que ce n'était point petite renonciation ; Mes-

sieurs les gentilshommes, courroucés de ma résistance, n'auraient pas manqué de m'interdire la province, et, le prince Henri de Prusse se trouvant un peu mêlé dans tout ceci, on m'aurait peut-être mis, ainsi que Sainval, au ban de l'Europe.

Au moment où cette vigoureuse pensée germait dans mon cœur, je tournais l'allée du *Cavalier Bernin*. On ne trouvait guère de promeneurs en cet endroit, et pourtant malgré ma préoccupation, je crus apercevoir une personne qui me suivait ; je n'en étais séparé que par une de ces murailles de charmilles, moins épaisses là qu'ailleurs; lorsque mon état d'exaltation fut un peu calmé, je pus me convaincre que c'était bien à moi qu'on en voulait; pour m'en assurer davantage, je m'arrêtai, on s'arrêta; je marchai de nouveau, on marcha encore, mais d'un pas si léger qu'il faisait à peine crier le sable. J'essayai une fois de plus le même manége, et décidément, le personnage invisible s'attachait à moi comme mon ombre. Qui pouvait-ce être? Quelqu'un à qui je fai-

sais manquer un rendez-vous d'honneur ou d'amour? (l'allée du *Cavalier Bernin* avait alors ces deux destinations.) Attendait-on que je fusse parti, ou était-ce à moi qu'on en voulait? j'aurais assez aimé un duel dans les dispositions où j'étais; une bonne blessure m'aurait rafraîchi le sang, non pas que je fusse bretteur, c'était moi que j'aurais voulu voir blessé, on comprend qu'en cet état je n'aurais plus été mariable, et c'était tout bénéfice.

Cependant la promenade en question continuait toujours sans que je pusse savoir à quoi m'en tenir; si les charmilles sont restées ce qu'elles étaient à cette époque, les diverses entrées de ces espèces de remparts de verdure se trouvent à une assez grande distance, de façon qu'une personne peut vous suivre sans qu'il vous soit possible de la rejoindre d'un instant, à moins d'être assez hardi pour braver l'égratignure en perçant la muraille.

Ce que je dis là, je le fis, et mettant mon

chapeau devant ma figure, j'arrivai à l'autre bord sans notable accident.

J'avais fermé les yeux par précaution, quand je les ouvris, il n'y avait plus personne.

Mon *accompagnateur*, mon ombre, ou plutôt mon lutin avait absolument procédé comme moi, et maintenant il était où je me trouvais tout-à-l'heure; seulement, cette fois, il jugea à propos de se montrer moins taciturne; il riait : j'enrageais!

—Monsieur, c'est une fort mauvaise plaisanterie! m'écriai-je. (Je disais *Monsieur* à tout hasard, car l'intonation du rire me semblait fort équivoque).

— Trouvez-vous, Monsieur Fleury? on est prêt à vous rendre raison. (Pour le coup c'était une voix de femme.) Voici mon cartel, ajouta-t-on vivement.

Et une jolie main, à doigts blancs et effilés, traversait la muraille; sûrement c'était une main

de femme, si la manche d'un habit brun n'avait augmenté mon indécision, mais cette main tenait un billet, je pris et je lus :

« Mon cher camarade,

« Je comprends tes inquiétudes ; je n'avais « non plus que toi nul penchant pour le ma- « riage, et cependant ton opposition commen- « çait à me le faire aimer ; mais comme c'est « une mauvaise pensée, je me sacrifie ; j'ai un « moyen immanquable pour qu'on renonce à « ce projet ; il me coûte de l'employer, mais je « veux te forcer à la reconnaissance. En atten- « dant, pas de coup de tête ! Ne dis rien, laisse « agir. Je te sauverai à mes dépens... ingrat !

« Raucourt. »

C'était bien l'écriture de Raucourt. L'aimable femme ! la bonne camarade ! l'excellente amie? Quelle reconnaissance ne lui devais-je pas? Je

l'ai dit, la sympathie nous éloignait réciproquement, et malgré le style poli du billet cela se devinait; je le baisai cent fois, cet heureux billet, et cherchai l'aimable messager qui me l'avait apporté, et lui, avait écarté tout doucement la cloison flexible qui nous séparait; je vis apparaître dans cet entourage de branches et de feuilles la plus charmante tête de petit homme qu'on puisse imaginer : figure du plus parfait ovale, peau d'une blancheur à éblouir, des dents du plus bel émail, et des yeux! d'un bleu! d'une expression! et une bouche qui souriait et permettait aux dents de paraître comme une rangée de perles! c'était... c'était un Chérubin avec un petit air de Bacchante; et ce feuillage qui paraissait se suspendre sur son front en accidens variés et bizarres, comme une coiffure de pampres mise un peu sur l'oreille, lui donnait je ne sais quelle apparence provocante et mutine, qui tenait de deux natures.

— Comment trouvez-vous les nouveaux fac-

teurs de la petite poste? me dit-il ou me dit-elle, car j'étais plus indécis que jamais.

— Je fais peu de complimens aux hommes, mais je vous prierai de recevoir mes remercîmens et de les faire agréer à celle qui vous envoie; je suis fâché de ne pas connaître le nom de l'aimable commissionnaire.

—Chut!... je suis à Versailles pour bien des choses. J'ai été à l'hôtel où vous êtes descendu, on m'a dit que je pourrais vous voir à votre sortie du château: je vous ai attendu, puis, vous ai fait enrager; voilà l'explication du roman. A présent je reste ici pour une triste réalité; j'ai rendez-vous avec un usurier de Versailles, fort connu, qui prête aux enfans de famille... Tenez le voilà. — Adieu!

Un pas lourd et alongé se faisait entendre.

— Et ne puis-je savoir?....

—Quand j'ai des créanciers qui me poursuivent, je m'appelle le chevalier Gay de Lussac, mais lorsque mes dettes sont payées, on me nomme : Madame Souck.

Après avoir jeté ce nom, la gracieuse apparition s'enfuit, non sans m'avoir tendu de nouveau une main que cette fois je baisai de toutes mes forces.

Ce jour-là, je retournai chez moi consolé.

—

II.

Jeannot.

Nouvel ordre de chevalerie. — La pièce : *les Battus paient l'amende*, obtient la vogue. — La *Rome sauvée* de Voltaire n'a pas deux loges louées. — Querelle avec les auteurs. — Anecdote. — Mémoire d'apothicaire fourni par la Comédie Française. — Dorvigny. — Anecdote historique. — Première infidélité de Louis XV. — Les *Noces houzardes*. — Retraite de deux actrices. — Suite et fin de mon mariage. — Mot de MONSIEUR. — Mot de la reine.

VERS ce temps, tout Paris courait aux pièces de Dorvigny ; cet auteur ne s'en faisant point accroire, les décorait tout bonnement du titre de farces, folies ou parades.

Alors, *Jeannot*, ou *les Battus paient l'amende*, faisait fureur. Grace au prodigieux succès de cette espèce de proverbe dramatique [1], on abandonna les chefs-d'œuvre de Molière et de Racine ; mais ce n'était pas seulement la pièce qui produisait cet effet, l'acteur qui la jouait avait la plus grande part de gloire, et l'objet de ce nouvel enthousiasme l'homme enfin qu'on pût appeler à cette époque l'homme de la nation, était un farceur de la foire Saint-Laurent, il se nommait Volange ; mais la France ne le connut d'abord que sous le nom de *Jeannot*, rôle qui fut son triomphe.

Depuis cette apparition illustre, chacun, en passant devant le Théâtre-Français, ôtait respectueusement son chapeau devant le monument

[1] Le succès de cette pièce fut si grand, que d'abord on crut que Dorvigny n'était qu'un prête-nom. Plus d'un auteur modeste se laissa faire compliment sur cet ouvrage ; le premier ministre lui-même, M. de Maurepas, souffrait volontiers qu'on le lui attribuât, où s'il s'en défendait, c'était à peu près comme un homme à bonne fortune à qui on donne une conquête de plus, qu'il n'a point, qu'il n'aura point et qui fait de la modestie par amour-propre. (*Note de l'éditeur.*)

sans aller jusqu'au bureau porter l'offrande, et nous chantions, nous, dans la solitude :

Nargue de la scène tragique
Et loin de nos meilleurs auteurs !
Car l'on préfère au bon comique
Les boulevards et les farceurs.
Ah ! Français frivoles
Que vous êtes drôles :
Qui fait mouvoir votre grelot ?
Ah !... c'est Jeannot.

Jeannot jouait, il faut l'avouer, avec la plus grande vérité ; il y avait surtout un instant choisi de l'ouvrage, où ce héros, arrosé d'une fenêtre, à peu près dans la manière de don Japhet d'Arménie, et flairant sa manche pour reconnaître l'espèce de liquide dont on l'avait mouillée, disait la phrase fameuse : *C'en est... c'en est !* avec une telle sûreté de dégustation, que dans toute la salle il faisait tirer les mouchoirs (on devine que ce n'était pas pour pleurer), tant il pénétrait le public de l'énergie de la situation.

Non-seulement il amusait les spectateurs en

scène, mais il divertissait aussi les plus brillantes sociétés dans les fêtes où il était appelé, et dont il faisait les délices. Au mois de décembre précédent, il avait eu un petit rhume; bientôt sa porte devint inaccessible, tant il y avait affluence de carrosses; les femmes de qualité envoyaient savoir des nouvelles du *cher Jeannot*, et les hommes, en meilleure passe de figurer à la cour, en venaient chercher eux-mêmes; le délire pour Molé et Dauberval, en d'autres temps, ne fut rien comparé à celui-là. Jeannot l'emporta sur ces deux artistes, en ce qu'on alla jusqu'à lui faire élever des statues. Jeannot se trouvait partout, en buste ou en pied; pas de cheminée de bonne maison qui ne servît de piédestal à sa gloire; le sieur Volange détrôna sans retour les magots de la Chine, qui ne se relevèrent pas du coup; il devint l'étrenne obligée; gage d'amitié, souvenir d'amour ou don offert par la fortune, Jeannot circulait comme monnaie d'encouragement ou de récompense. La reine,

qui peut-être avait le tort de suivre la mode au lieu de la donner, prit plusieurs de ces bustes pour en distribuer à ceux qui formaient le plus souvent sa cour; cela occasionna même du bruit au château : la faveur en faisant une sorte de décoration, ceux à qui on ne l'offrait qu'en plâtre ou en terre, ne pouvant être réputés que comme les chevaliers d'un ordre dont ceux à qui on l'avait donné en porcelaine de Sèvres ou en biscuit première qualité, étaient les grands-cordons ou les commandeurs. Heureusement Jeannot ne fut pas coulé en bronze !

Sa vogue fut telle, qu'il reçut un ordre de début pour la Comédie-Italienne, assez abandonnée depuis long-temps; il aurait pu y ramener la foule, mais ses nouveaux camarades ayant voulu prendre avec lui un air de dignité, il leur déclara qu'il les abandonnait à leur malheureux sort, et que, semblable à César, il aimait mieux être le premier dans un village que le second dans Rome. Peut-être

la Comédie-Italienne eut-elle tort de rire de ce fier propos; car enfin le directeur du théâtre de l'Ecluse convenait que Volange avait rapporté à son administration de quoi payer ses dettes, montant à plus de 200,000 livres, et en outre un bénéfice de plus de 100,000 écus. On conviendra qu'un acteur qui vaut un demi-million possède un fort joli talent, et est partout un digne camarade!

Dans le même temps, où l'affluence assiégeait les tréteaux de Guillot-Gorju et de Gauthier-Garhuille, et où *Jeannot* comptait sa cent-douzième recette, la scène française était déserte. A la première représentation de *Rome Sauvée*, de Voltaire, naguère au pinacle, pas deux loges louées! C'était le cas de répéter le mot du célèbre défunt : O Athéniens! Athéniens[1] !

[1] Peut-être n'était-ce pas le cas. Le véritable motif du succès des *Battus paient l'amende* fut dans l'allusion continuelle à l'état du peuple en France. *Jeannot* opprimé et payant qui l'opprime, était une allégorie transparente de la situation d'alors. Le mouvement populaire s'essayait depuis assez long-

Mais, outre le mauvais goût qu'on pouvait reprocher au public, il y avait chez nous une cause de malaise théâtral qui n'existait pas à la Comédie-Italienne : nous étions en guerre ouverte avec nos auteurs.

Cette guerre datait de loin.

Cependant nul parti décisif n'avait été pris d'aucun côté. Long-temps on sentit le besoin réciproque qu'on avait les uns des autres : on se voyait venir ; il y avait eu des menaces, des demi-procès, des quarts de ruptures ; puis, des raccommodemens avec dissimulation, des rapprochemens avec réticences ; à quelques franches escarmouches avaient succédé bon

---

temps au théâtre, et le public, cherchant où se prendre, applaudit vivement cette pièce aristophanienne. *Jeannot* devint le *John Bull* parisien. En lisant l'ouvrage, et en reconstituant par la pensée le parterre d'alors, on voit que *Jeannot* est le précurseur de *Figaro :* la première pièce est la préface de la seconde; seulement *Jeannot* venu trop tôt disait par ellipse les choses que le fameux barbier proclama avec audace. Ce qu'on ne peut concevoir, c'est l'aveuglement du pouvoir, qui ne comprenait pas l'opinion. On a vu dans la note précédente que le premier ministre se laissait féliciter d'être l'auteur d'une pièce toute d'opposition.

(*Note de l'Éditeur.*)

nombre de paix plâtrées; mais enfin, les auteurs prirent l'initiative; animés d'un superbe orgueil, ces messieurs se retirèrent dans leurs tentes, et nous coupèrent les vivres.

L'origine de cette querelle a quelque chose de trop singulier pour que je ne la rapporte pas.

M. Lonvay de La Saussaie, auteur de *la journée Lacédémonienne*, pièce en trois actes, enrichie d'intermèdes, jouée avec assez d'applaudissement en 1774, avait recommandé qu'on ne mît ni or ni argent dans ce qui appartiendrait au spectacle de son ouvrage, le tout conformément au costume spartiate; mais si l'on se rappelle la promenade de Longchamps dont j'ai parlé, on se convaincra que la mode était aux enluminures de toutes espèces, et les dames de la Comédie, qui jouaient dans cette pièce, demandèrent au moins un petit bout de broderie. L'auteur récalcitrant refusa; mais il parai-

trait qu'il s'y prit mal ; on se fâcha, et à la représentation, on galonna les habits en argent, on argenta les armures; on alla plus loin : certain bouclier jouait un rôle dans l'ouvrage, on l'orna de rubis, et au lieu de la décoration ordinaire des pièces villageoises, on en exécuta une superbe; il y avait un morceau de muraille à montrer, on le fit du plus beau marbre possible. L'auteur appela cela de l'indocilité : le mot était fort! Il eut des suites ; et, d'après l'interprétation, peut-être un peu normande, d'un article de nos réglemens, où il était dit : Que les parts d'auteurs seraient prises sur les recettes nettes après les frais ordinaires et journaliers prélevés, quand M. Lonvay de La Saussaie vint réclamer ses droits, loin de le payer, on lui présenta un mémoire ; il se croyait créancier, on lui prouva qu'il était débiteur, pour fourniture de décors, galons, broderies, murs de marbres, rubis et autres pierres précieuses.

L'affaire fut portée au conseil, et, ainsi que

c'était l'usage, elle fut enterrée dans les cartons pour n'en ressusciter jamais; mais comme plus tard on eut des différents avec Mercier et Palissot, la corporation des auteurs commença à s'agiter; enfin, en réglant les droits du *Barbier de Séville*, des difficultés survinrent entre la Comédie-Française et Beaumarchais.... Oh! cette fois, il fallut en découdre!

Beaumarchais se remua, parla, pérora, menaça d'écrire, mit en jeu MM. les gentilshommes de la chambre, qui étaient pour nous; forma un projet d'un blocus contre le Théâtre-Français, et pour cela convoqua les auteurs chez lui. Là, siégeant, et discutant leurs intérêts, ils réunirent toutes leurs forces, tout leur génie, pour venger leurs communes injures, et se soustraire à notre joug, disaient-ils, mais plutôt pour se mettre à notre place et nous rendre à notre tour dépendans des auteurs. Beaumarchais donna le mouvement et l'ensemble à cette formidable association; ces messieurs, se consistuant en *Bureau de Législa-*

tion dramatique, voulaient nous traiter (et ils l'avaient écrit dans un mémoire) comme des gagistes qu'ils accepteraient et payeraient suivant leurs talens, qu'ils augmenteraient, qu'ils changeraient ou renverraient à leur gré; ils prétendaient que le régime et la discipline de la Comédie devraient leur appartenir, à peu près comme un artiste peintre les a dans son atelier, un négociant dans ses manufactures; un cultivateur dans ses domaines. A ces prétentions, notre sanctuaire tressaillit jusque dans ses fondemens! on cria *haro* sur tant d'audace. J'avoue que je ne fus pas des derniers à m'émouvoir : — C'est une chose étonnante, disaient nos dames, qu'on ne trouve pas un moyen de se passer d'auteur. » En attendant, Beaumarchais, d'après sa louable coutume, nous distribuait le ridicule si bien et avec tant de libéralité, que nous fûmes enfin obligés de reconnaître, qu'au théâtre, les auteurs dramatiques sont un mal nécessaire.

Mais avant de nous exécuter et de faire nos

comptes, de clerc à maître, avec ces messieurs, nous prîmes exemple sur la Comédie-Italienne. Pour se tirer d'affaire, elle avait emprunté au théâtre de l'Ecluse son acteur principal, et nous, nous enlevâmes aux boulevards M. Dorvigny, devenu presque aussi célèbre que ce *Jeannot* qu'il avait créé et mis au monde.

Cet auteur était aussi original que ses ouvrages; mais ce qui n'avait pas peu contribué à faire parler de lui, c'est qu'on le disait fils de Louis XVI, et c'était assez difficile, le monarque n'ayant alors, je crois, que vingt-six ans, et l'auteur son prétendu fils de vingt-sept à vingt-huit ans, ou à peu près. Voici le fait qui avait accrédité cette erreur aussi singulière que la singulière histoire à laquelle elle tenait.

Dorvigny, par la plus étrange coïncidence, demeurait près de la vieille rue du Temple, ou dans une maison ou à côté d'une maison appartenant à un M. Dorvigny, ancien fabricant de glaces, mais ne faisant plus le commerce; ro, quand on vient demander l'un ou l'autre

homonyme dans la petite rue, cela donnait assez souvent lieu à des quiproquos, en conséquence, les commères du quartier les désignaient ainsi : l'un était naturellement Dorvigny, l'auteur, et l'autre Dorvigny, le *Dauphin;* et en effet, cet homme était fils de roi, non de Louis XVI, mais de Louis XV.

On sait que ce monarque se maria fort jeune. On avait été très-rigoureux pour lui dans son enfance, et, peut-être parce qu'on devinait ses inclinations futures, on l'avait surveillé de très-près, de façon qu'il arriva pur et au premier essai de son cœur dans les bras de la jeune fille de Stanislas.

Toutes les occasions de tomber en faute soigneusement écartées, le jeune époux n'ayant jamais été à même de faire de comparaison, aima les plaisirs de l'hymen, et, n'en soupçonnant pas d'autres, il les regarda comme les premiers de tous. Les enfans que la reine lui donna resserrèrent davantage une union fort exemplaire pour le temps et le lieu; car on

n'ignore pas que ce n'était point de la cour que partait alors l'exemple de la fidélité et de la constance.

Le prince promettait de demeurer longtemps sous le charme; mais la reine était aussi dévote que le jeune monarque se montrait amoureux ; mal dirigée par un confesseur rigoriste, il y avait souvent entre les deux époux certaines contestations fort vives sur certains droits demandés avec prière, défendus avec persévérance. Souvent l'enfant-roi alla désappointé bouder dans sa chambre, bien qu'il fût venu dans celle de la princesse avec des intentions assez contraires. La jeune reine enfin prit exactement le contre-pied des mœurs du temps, et le pauvre Louis XV, à qui l'écho des chroniques galantes répétait bien des choses, subissait un rigoureux régime, quand il pouvait voir autour de lui les plus vives images d'une séduisante abondance.

La chose alla si loin, que la jeune Marie prescrivit définitivement des jours fixes d'absti-

nence. Le vendredi et le samedi furent d'abord exclus de fondation comme jours de vigile; puis, on y comprit certaines grandes fêtes, et ensuite, quelques jours consacrés aux Saints qui s'étaient distingués par leur pureté : jamais personne ne poussa si loin le sentiment de l'almanach. Cette désespérante théorie du *Calendrier des Vieillards*, mise en pratique par une femme jeune, fraîche et jolie, rendit le roi furieux.

Je n'omettrai pas une circonstance singulière, mais gracieuse de ces débats, et qui marque bien la nature de cette lutte d'enfans.

Malgré sa colère, et peut-être à cause du motif de sa colère, l'amour du roi augmentait; mais pour ne plus se soumettre à l'humiliation de demandes et de refus dont la formule est toujours difficile à trouver quand les cœurs des intéressés ne sont pas à la même température, il fut convenu que, lorsque Sa Majesté viendrait faire des visites à son épouse dans des intentions.... dynastiques, si le jour n'était pas

propice, on piquerait une épingle noire sur la date du calendrier, rayée des jours heureux.

Ceci convenu, le calendrier fut suspendu à la cheminée royale, et l'épingle adoptée. Mais l'épingle qui piqua rarement les premiers jours, piqua davantage ensuite, tantôt poignardant un saint réputé bon gentilhomme dans la hiérarchie céleste, tantôt un saint du second ordre. Le roi baissait pavillon devant les premiers, mais discutait sur les autres; il ne voulait pas céder à saint Romuald, saint Paterne, ou sainte Colette; la reine insistait : alors Louis XV tournait vivement les talons et s'en allait, ou bien soufflant sur la glace de la cheminée il y faisait un brouillard, et sur la même ligne que le calendrier félon écrivait avec le doigt : — Votre Majesté est une bégueule ! puis, il le faisait lire à la reine et partait en riant. C'était sa grande vengeance.

Cependant la cour fourmillait de beautés; elles ne demandaient pas mieux que d'épargner à la reine ce que S. M. paraissait tant craindre,

et de faire acte de dévouement à la monarchie en suppléant la dévote couronnée. Louis XV, qui s'apprêtait à perdre patience, devinait autour de lui ce mouvement généreux; mais il avait des scrupules, et bien qu'il se fût promis de ne plus retourner chez sa femme, un soir il oublie tous ses sermens et vole chez elle. On fait observer à l'ardent monarque que c'est aujourd'hui *jour d'épingle;* en effet, il voit la maudite pointe entée sur l'indication du jour des Cendres: — « Précisément, s'écria le roi, ce matin on m'a dit à la chapelle qu'il fallait me souvenir que j'étais homme, je veux suivre le précepte; je m'en souviens ce soir, chère Marie! »

Cette plaisanterie trop libre est mal accueillie, la reine proteste qu'un tel jour elle sera plus sévère que jamais; le roi insiste, on le refuse sans miséricorde, et, définitivement en courroux, Louis XV sort en disant : « Marie, tu t'en souviendras! »

La France aussi s'en souvint : ce refus de la jeune reine était gros du gouvernement des

Châteauroux, des Pompadour, des Dubarry, du ministère d'Aiguillon, du changement des parlemens, de la dilapidation des finances.... On connait ma manie de fatalité. Je reviens au roi en colère, pour arriver aussi à monsieur Dorvigny, *le Dauphin*.

Rentré chez lui, Louis XV appela Lebel, son premier valet de chambre : — Allez, lui dit-il, me chercher une femme *quelconque*, et vous me l'amènerez. » Lebel croit que cet ordre est une plaisanterie, il hésite, il attend une autre parole, et ne parle ni n'agit. Le roi répète la même phrase en haussant la voix et de la manière la plus impérative. Lebel sort.

Mais son embarras redouble; une fois dehors, que faire? ne voulant rien résoudre par lui-même, il court chez le cardinal de Fleury qui était couché; on réveille ce premier ministre. Lebel lui raconte ce qui vient de se passer, et demande à la pieuse Eminence ce qu'il doit faire sur la femme *quelconque* que le roi veut absolument.

Ce n'était guère affaire cardinale, mais cela pouvait devenir affaire d'état; cependant le ministre, plus embarrassé que le valet de chambre déclina sa compétence : il laissa à Lebel le soin de se conduire comme sa prudence le lui suggérerait; celui-ci retourna chez le roi, donnant à Sa Majesté l'assurance qu'il n'avait pu trouver aucune femme.

Louis XV avait pris sa résolution définitive, voulant cette soirée même en finir avec sa vertu; il fit une scène à Lebel, l'appela maladroit (il le fut moins depuis), lui dit que rien n'était plus facile que de trouver des femmes : — Allez à l'instant, ajouta-t-il, dans les galeries, frappez ou vous verrez de la lumière, et dites à la femme que vous trouverez, que je désire lui parler. Lebel, craignant de perdre sa place, obéit.

Il alla dans les galeries, s'arrêta à celle de la Chapelle, il y connaissait une femme de chambre (on m'a dit, je crois, qu'elle appartenait à la princesse de Rohan), cette fille avait

une réputation de sagesse qui allait aux vues de Lebel, et, bien qu'elle possédât tout l'attrait qui pouvait faire désirer de pousser jusqu'au bout l'aventure, il pensa qu'un entretien sans conséquence pourrait avoir lieu. Quoi qu'il en soit, il amena la pauvre enfant dans son appartement, sous couleur de lui parler d'une affaire importante ; il lui parla en effet, et sans doute la décida ; car une demi-heure après, le prince recevait dans l'alcôve royale la plus jolie blonde qui se pût voir.

Et quelques mois après, la jeune fille fut mariée très-avantageusement, apportant en dot à son mari, une somme très-ronde et une femme à l'avenant de la somme, et encore quelques mois après, naquit Dorvigny *le Dauphin*.

Notre Dorvigny à nous, que nous voulions opposer à la redoutable phalange des auteurs, nous fournit une œuvre intitulée : *les Noces houzardes;* non pas de son plein gré, car il regardait les boulevards comme sa patrie et le lieu de sa gloire, et peut-être aurait-il volon-

tiers renouvelé avec nous la scène de fierté de Volange avec la Comédie-Italienne; mais la pièce des *Noces houzardes* avait été reçue au théâtre de l'Ecluse, et d'après son privilége de passer en revue les nouveautés du boulevard et de les confisquer à son profit, si elle les jugeait dignes d'être jouées sur le premier théâtre de la nation, la Comédie-Française, vainquit, la loi à la main, les répugnances du poète; il fut sifflé par suite de l'opération, mais au moins c'était dans le véritable temple de Thalie.

Quant au public, il ne s'en prit point à l'auteur; il blâma les comédiens : le public avait tort. Pourquoi les comédiens n'auraient-ils pas pensé qu'il est des œuvres de toutes façons; que jadis notre théâtre était descendu souvent de cette dignité empesée qu'on lui imposait maintenant; que *les Vendanges des procureurs*, où Préville était si vrai, *le Charivari*, où nos comiques se distinguaient, n'étaient autre chose que des farces au-dessous même des *Noces houzardes ;* que d'ailleurs, re-

lativement à cette dernière, on avait bien pu ne pas se montrer trop sévère : était-ce autre chose qu'une comédie sans importance, en prose, composée à l'occasion du carnaval ?

En conséquence de ces raisons, qui sont certes bonnes, et de la pénurie d'autres ouvrages, la Comédie-Française n'en démordit pas et ne devait pas en démordre, elle continua à jouer l'œuvre de Dorvigny, elle la fit soutenir par les matadors de la troupe; l'auteur fit d'ailleurs d'heureuses corrections à sa pièce, et l'action en eut plus de nerf. Le public, toujours plus nombreux, ne vint plus bouder contre son plaisir, et *les Noces houzardes*, joués avec verve et gaîté, étaient chaque soir vivement applaudies.

A la fin de cette déplorable année théâtrale, et pour comble de maux, la Comédie-Française fit en acteurs deux pertes sensibles et point d'acquisitions. D'abord, mademoiselle Hus renonça au théâtre. Jouer pendant vingt-sept ans les rôles d'amoureuses et les soutenir

par un air de jeunesse et par toutes les grâces d'une coquetterie séduisante, ce n'était pas tout-à-fait maladroit de la part de cette actrice. La gentille Agnès devint prosaïquement madame Lelièvre ; mais elle fut heureuse et fit le bonheur d'un honnête homme. Sa retraite donna occasion de révéler sa charité. Emule de mademoiselle Guimard en bienfaisance, sans avoir eu, comme cette fameuse danseuse, un poète pour la chanter, on trouva que, dans un hiver rigoureux, elle fit distribuer jusqu'à 600 livres de pain aux ouvriers que la dureté de la saison empêchait de gagner leur vie.

Madame Drouin, ma vieille amie, se retira aussi ; et pour elle, il faut bien le dire, il était temps. Reçue en 1742, elle avait trente-huit ans de service. Il est vrai que presque tous ses rôles de charge n'acquéraient que plus de mérite et de vérité avec l'âge. Elle se montrait d'ailleurs d'une grande complaisance à jouer tout ce qu'on voulait et aussi souvent qu'on voulait. Remplie d'esprit, de goût et d'intelligence, elle

était plus propre encore à former des actrices qu'à l'être; aussi, depuis quelques années, présidait-elle aux comédies de madame Montesson. Ce fut même pour se livrer plus particulièrement à l'instruction de la troupe illustre de la Chaussée-d'Antin qu'elle renonça à la pratique du théâtre.

Pendant que la Comédie se préparait à pleurer ses pertes, pendant ses querelles avec MM. les auteurs, et dans le même temps qu'on entamait avec Dorvigny les fameuses négociations, j'attendais, moi, avec impatience, quelle serait l'issue de celles qui avaient rapport à mon mariage; j'en suis resté à la lecture d'un billet qui me rassura; et environ un mois ou trois semaines après ma gracieuse rencontre près de la charmille du *Cavalier Bernin*, il me fallut retourner à la cour.

Je n'avais rien appris de nouveau, je voyais Raucourt au théâtre, et elle ne m'adressait jamais la parole que pour me dire bonjour

et bonsoir ; moi, qui espérais que mes camarades ne savaient rien, je n'osais la prendre à part pour l'interroger, et pourtant j'étais sur des charbons ardens. Madame Campan m'avait fait avertir que, lorsque je retournerais porter le répertoire, il fallait arriver auprès de Sa Majesté avec ma résolution arrêtée.

Ce jour fatal vint enfin ; j'allai à Versailles, et j'eus un moment l'espoir de ne point être introduit, MONSIEUR, frère du roi, étant chez sa belle-sœur. Ceux qui se sont trouvés dans une de ces situations qui décident du sort de la vie entière, comprendront combien un jour, une heure même d'ajournement fait plaisir alors ; mais il n'en fut point ainsi, bien au contraire, l'huissier de service vint me chercher plus tôt que de coutume, et je me trouvai en présence de la reine, de MONSIEUR, de dames dont je ne pourrais dire le nom, tant j'étais à ma préoccupation, seulement j'aperçus ma cruelle protectrice, madame Campan ; elle se tenait un peu en arrière de l'auguste compa-

gnie, et ses yeux semblaient me dire : Allons, il faut parler.

Heureusement Monsieur prit la parole, et s'adressant à moi :

— Ah ! mon pauvre Fleury, vous voici bien à propos pour recevoir mes complimens de condoléances.

— Que vous est-il donc arrivé ! me dit la reine avec bonté.

J'allais répondre je ne sais quoi, je ne pouvais comprendre, à moins que Monsieur n'appelât compliment de condoléances, les félicitations sur mon mariage; mais ce prince ne me laissa pas dans l'embarras.

— Comment, madame, ignorez-vous que la protégée du prince de Ligne vient de faire une *nouvelle promotion*.

(J'écoutai.)

— La protégée du prince de Ligne ! laquelle ? une nouvelle promotion ! que veut dire votre Altesse ?

— Que Raucourt vient de jouer un tour pen-

dable au comte d'Artois, mon frère, et à ce malheureux Fleury.

(Je respirai.)

— En vérité vous parlez par énigmes.

— Oh ! que non, oh ! que non. La sublime tragédienne enlève au comte d'Artois son capitaine des gardes, le prince d'Hénin, et elle s'enlève, elle, à la tendresse du pauvre Fleury : tenez, ne remarquez-vous pas comme il a l'air triste.

(Je riais.)

— Est-ce sérieusement?

— Oui, Raucourt vient de recruter dans les gardes de mon frère. Cela est su ici, et c'est ce que nous nommons *la nouvelle promotion*.

— Fleury, me dit la reine, je crois que vous n'en êtes pas fâché.

(Je m'inclinai.)

Alors, après un moment de réflexion, Sa Majesté prenant un air de sévérité qui lui était peu ordinaire, se retourna vers madame Campan :

— Vous entendez ! on nous a trompés, et ce superbe retour n'était tout au plus qu'un caprice pour la vertu. Puis, reprenant cette figure toute pleine de grâce, et ce bienveillant sourire qui lui gagnait si bien les cœurs :

— Allons, j'avais tort. Je vois bien, monsieur Fleury, que de toutes les femmes de France, celle que nous vous avions destinée, était la plus difficile à épouser.

On peut se figurer avec quel plaisir je reçus mon congé de la reine cette fois-ci ! Enfin j'étais démarié ! Je n'en devais pas moins de remerciemens à Raucourt ; c'était pour me rassurer, et en bonne camarade, qu'elle avait pris si promptement sa nouvelle résolution. Ce qui paraissait une rechute, d'après le monde, était, d'après moi, un acte d'abnégation. Aussi, et sans doute pour rendre complète cette espèce de bonne œuvre, elle brûla ses vaisseaux : Raucourt reprenant son ancien faste et sa splendeur première, reparut aux yeux de Paris étonné, avec plus d'éclat peut-être qu'auparavant. On

alla à ses fêtes, on rechercha ses parties de plaisirs, on l'aida à dépenser l'or qu'elle aimait à répandre; la mode la prit de nouveau pour sa favorite, et, sa première prêtresse, la fameuse mademoiselle Bertin, mit en frais la fécondité de son imagination pour trouver une parure qui rappelât l'empire de la nouvelle déesse; l'usage de porter des plumes étant passé, elle inventa une élégante coiffure qu'elle appela : *coiffure à la Raucourt;* elle l'avait caractérisée par un joli petit *panier percé*, garni de fleurs.

Je dois ajouter cependant, que depuis ce temps-là, cette jeune actrice travailla beaucoup, faisant marcher de front la gloire et les distractions qu'elle avait choisies; ces fautes, qui, je ne saurais trop le répéter, furent celles de son siècle et de son âge, ne gâtèrent jamais son cœur ni la droiture de son caractère, jamais elle ne fit le calcul de traduire sa tendresse en lingot d'or; elle aima le faste par goût, le regardant comme un accessoire de la vie théâtrale. Enfin, elle reprit ses études quand il y

avait plus de profit et d'indépendance à elle de les laisser là, aussi lui en sut-on gré. Avec une femme de la beauté et du talent de Raucourt, le public a bien des retours à la miséricorde : — « Je veux avoir sur le théâtre la même renommée que Catherine la grande sur le trône », disait-elle souvent. Elle se trompa de peu, et Raucourt devint un grand artiste qui joua en jupons.

III

A quelque chose malheur est bon.

Je suis admis chez le maréchal de Richelieu. — Nouvelles études. — Ecole de galanterie. — Société du Maréchal. — Sa superstition. — Carlin. — Caillot. — Lady Mantz. — La chevalière de Malte. — Madame de Rousse. — Présent fait à Caillot. — Voltaire en partie fine. — Anecdote musicale. — Grande entrée des *Tritons*.

A quelque chose malheur est bon. Mes allées et mes venues dans les petits appartemens me valurent des protections sans nombre, et je puis le dire des amitiés illustres : sur mon pas-

sage ce n'étaient que des visages gracieux, que sourires bienveillans, que saluts de bon accueil. On se souvient de M. le duc de Richelieu, et comment il m'avait traité en petit garçon lors de ma réception au Théâtre-Français, eh bien ! aujourd'hui, ce premier gentilhomme de la chambre me faisait bonne mine avec les autres. Comment donc ! il me flattait presque ; courtisan avant tout, et ne manquant jamais de porter ses regards dans la direction du palais de Versailles, il avait facilement suivi la trace de l'intérêt que la reine avait bien voulu prendre à mon sort, et peu de temps après la grave affaire de mon mariage projeté, je fus admis dans l'intimité de M. le maréchal.

C'était pour moi une chose inappréciable, non pas sous le rapport de mon avancement au Théâtre-Français, M. de Richelieu en ayant à peu près abandonné les rênes, pour être tout entier au gouvernement de la Comédie-Italienne ; mais sous un point de vue bien autrement essentiel.

Malgré les entraînemens de mon âge et les tentations sans nombre dont j'étais entouré, la meilleure portion de mes pensées étaient à mon travail; je voulais parvenir, j'étais tourmenté d'ambition, et de plus (pourquoi ne l'avouerai-je pas?) j'avais le plus ardent désir de faire enrager Molé, qui me le rendait bien, ainsi qu'on l'a vu.

Le moment des études sérieuses et opiniâtres était arrivé; Bellecourt venait de mourir dans les bras de son confesseur ordinaire, mademoiselle Vadé, et par cette mort je me trouvais en troisième. Monvel se tirait d'affaire avec le drame et la tragédie; mais moi, qui n'avais aucune de ces ressources, et à qui on ne laissait que les miettes du festin théâtral, je cherchais à tirer autrement parti de ma position, et l'invitation de M. le maréchal fut un coup de fortune.

Le public tenait beaucoup alors à ce ton de bonne compagnie dont j'ai eu plus d'une occasion de parler; il fallait que tout comédien

dans l'emploi d'amoureux fût sur la scène un modèle d'aisance, de noblesse et de bon goût ; qu'il eût de grands airs, sans raideur, une impertinence gracieuse, une fatuité aimable ; il fallait que l'habillement, la marche, le ton, le geste, tout fût marqué au cachet de l'élégance la plus parfaite; s'il parlait, souriait, ou regardait, on devait reconnaître un grand *vainqueur de femmes* et un grand *persifleur d'hommes ;* aborder ses pareils avec une agréable familiarité, ses inférieurs avec une déférence qui les mît à leur place, et tout le monde (compris les dames) avec cette politesse qui marque ce qui vous entoure au coin de la subordination, tel devait être le comédien d'alors. Humble, si cela l'accommodait, dans le courant de la journée, une fois la toile levée, il fallait qu'il se haussât sur ses talons rouges et devînt à la lettre grand seigneur à heure fixe.

Tout cela n'était pas l'étude d'un jour, ces qualités d'imitation ne peuvent s'acquérir qu'à

la longue et dans le commerce aisé des femmes et du grand monde, encore faut-il être observateur judicieux ; la passion est facile à reconnaître, mais quand on ne veut imiter que des surfaces, il faut prendre garde aux nuances. Où trouver un bon modèle, un modèle complet, pour le suivre, l'étudier, entrer dans les secrets de sa personnalité, et s'emparer de ce qu'on y trouve de saillant pour le porter sur la scène? Où rencontrer un héros dont on peut se rendre propre et le fond et la forme pour en donner une bonne copie au public?.. M. de Richelieu me l'offrit.

Illustre entre les illustres de la galanterie, la mode avait fait du célèbre maréchal le courtisan d'élite qu'on aimait à voir et à écouter; de l'histoire riante du passé, c'était une physionomie sur laquelle le temps avait glissé, une figure qui en faisait accroire sur son âge, bien qu'on en eût; aussi sa maison, où l'on respirait je ne sais quel parfum des souvenirs de la régence, était-elle fréquentée par ceux qui aspi-

raient à une succession difficile ; il tenait chez lui une véritable école d'excellentes traditions pour les seigneurs de la jeune cour ; quant aux femmes, le maréchal était encore assez ingambe pour leur aller porter son enseignement en ville.

Outre le grand nombre de ses écoliers, véritable galerie d'originaux, bonne à mettre à profit pour nous autres comédiens, M. le maréchal accueillant des auteurs, des peintres, des acteurs en réputation de tous les théâtres, beaucoup d'hommes d'esprit, et, ce qui est plus rare, des hommes amusans, on juge avec quelle reconnaissance et quel empressement j'acceptai une invitation si recherchée de tous, je la regardai tout à fait comme une faveur.

Quand j'y allai pour la première fois, l'avant-veille de sa fête (il célébrait la Saint-Louis), c'était un jour de grande assemblée ; j'y trouvai donc plutôt un public que des convives ; j'y vis à peu près, en une soirée, toutes les personnes qu'il avait l'habitude de recevoir

partiellement dans l'année. Mélange bizarre! mais choisi; singulier! mais amusant. On y trouvait comme une espèce de députation de gens pour chacun des titres qu'il avait eus ou des emplois qu'il avait exercés : courtisan, général, plénipotentiaire, gentilhomme de la chambre et académicien des deux académies; je me figurai le pêle-mêle du rideau baissé après une comédie espagnole. Ce jour-là ne pouvait guère être profitable pour un observateur, mais je prenais une idée de mes richesses à venir, c'était un coup d'œil général sur la carte d'un pays dont ensuite je parcourrais à loisir chaque partie.

Il fallait voir M. de Richelieu ressortir au milieu de ce monde si brillant et si divers! mis en opposition avec les jeunes élégans de la cour de Louis XVI, il l'emportait sur eux tous. C'était le miracle de Ninon renouvelé sur une tête d'homme. Il le savait bien; aussi, disait-il, entouré de ce peuple à lui, et fier de l'hommage qu'on lui offrait : « Ces messieurs vien-

nent me voir comme le *Nestor* de la galanterie; mais leurs maîtresses pourraient leur dire que j'en suis de temps en temps l'*Achille.* »

Il habitait encore, à l'époque dont je parle, en son hôtel de la place Royale. Je ne me rappelle point si le pavillon d'Hanovre (où plus tard je vis quelques réunions) était bâti; je sais seulement qu'alors il avait repris du goût pour cet hôtel, qu'il venait de faire meubler et repeindre à neuf. Quelques-uns de ses familiers, se prétendant bien instruits, assuraient qu'il aimait cette noble habitation, parce qu'il y avait fait récemment construire un laboratoire où il préparait les drogues qui prolongeaient ses forces et sa verdeur au-delà du terme (le maréchal, qui ne faisait guère mine de croire en Dieu, avait assez de confiance au diable, à l'astrologie et surtout à la pierre philosophale).

Pour moi, je ne vis jamais ce cabinet alchimique, mais j'admirai de riches salons, des boudoirs charmans, une table toujours splendidement servie, et un homme de qualité faisant

les honneurs de tout cela avec un charme parfait.

Je me rappelle avec plaisir certain souper, où entr'autres personnes, j'y trouvai d'abord, en artistes : Carlin, de la Comédie-Italienne, et Caillot, qui n'en faisait plus partie depuis quelque temps ; un peintre célèbre, dont je tais le nom, à cause de la façon inusitée qui le plaça à l'Académie de peinture, me proposant de raconter cela en son lieu. En hommes de qualité, il y avait : M. le maréchal, bien entendu, et M. le marquis de Savonlères, très-jeune officier dans les dragons (plus tard, dans la révolution, il mourut victime de son dévouement en défendant le château de Versailles, au 5 octobre). Plus, un officier de fortune, nommé tout simplement M. Thomas, portant dignement la croix de Saint-Louis sur trente-huit blessures, toutes acquises au service du roi. C'était, comme on voit, un petit comité en hommes. Et en fait de dames, nous n'en avions que deux : l'une, maîtresse en titre, pour l'ins-

tant, de M. le maréchal, madame de Rousse, femme fort piquante, fort agaçante, très-alerte de l'œil, et qui faisait monter le vertige à la tête quand elle vous regardait d'une façon qui n'était qu'à elle (dont le maître de la maison s'amusait fort). En dernier lieu enfin, une autre dame, ayant bien l'air d'avoir quarante ans, mais que je savais en cacher quinze, et qui devait vivre éternellement; car je la revis pendant la révolution, presque avec la même figure, et jouant dans ce monde nouveau un personnage actif et singulier.

Je m'arrêterai sur cette originale physionomie de femme; j'eus fréquemment occasion de la voir, et je le dis en toute humilité de lui plaire; si Monseigneur avait fait construire le laboratoire chimique dont on parlait, il dut l'en nommer la mystérieuse gardienne; j'ai eu plus d'une preuve qu'elle ne contribuait pas peu à l'entretenir dans son bizarre penchant pour les sciences cachées : c'était une manière de prophétesse qui se serait humanisée quelquefois; mais

la vénération qu'elle inspirait la forçait à remonter bien vite sur son trépied sacré.

Elle prenait la qualité et le nom de lady Mantz; mais le maréchal disait bien bas à l'oreille de ses convives : que c'était une imprudence de l'appeler ainsi, qu'il fallait ne la nommer jamais que madame de Wasser, afin d'éviter certaines tracasseries, cette dame ayant fort inquiété les ministres de Louis XV, et n'étant à présent chez lui que par tolérance.

Aventurière dans toute la force du terme, lady Mantz avait été une sorte de précurseur des rêveries du comte de St.-Germain, et semblait encore alors préparer les esprits aux tours de passe-passe de Cagliostro; j'ai vu ce dernier, et en fait de menteries, je crois que ladite Madame ou Lady lui aurait rendu des points.

Lorsque monsieur de Choiseul était ministre, elle s'avisa de lui écrire une lettre dans laquelle elle dénonçait un complot tramé contre la personne du roi, où se trouvaient engagés des gens du premier rang, lesquels devaient eux-

mêmes attenter à la vie de sa Majesté, elle ajoutait, que si la chose n'était pas faite encore, c'est que les conjurés voulaient envelopper dans leurs filets toute la famille royale. Pour donner plus de poids à cette belle découverte, elle signa sa lettre du nom de *Lidinka*.

Cette petite invention obligeante lui valut la Bastille.

Là, elle barbouillait du papier toute la journée, écrivant sa vie ou plutôt son roman, et dans ce brouillon, elle était tantôt lorraine, tantôt de Vienne en Autriche, tantôt bâtarde de maison princière, tantôt fille légitime de grands seigneurs; il n'y avait point d'idées extravagantes, de fables et de fausses histoires, que son imagination ne lui suggérât.

Considérée comme étrangère, ou du moins crue telle, on lui fit faire sa soumission de quitter le royaume et de n'y jamais rentrer sauf permission du roi; elle sortit de la Bastille et fut conduite à la diligence de Bruxelles; mais alors qu'on croyait bien loin madame de Wasser,

la police fut mis en éveil sur une Lady Mantz qui empruntait aux usuriers pour le compte de dames de la cour, changeait des diamans pour des marchandises, quelquefois gardait marchandises et diamans, et afin de jeter du brillant sur ses spéculations singulières, prédisait l'avenir, puis faisait de la poudre alchimique.

On se douta que c'était l'ex-prisonnière, on s'en convainquit; elle fut réintégrée à la Bastille.

Mais l'autorité se lassa de la nourrir, et au bout de quelque temps, même cérémonie que la première fois, même soumission, même embarquement pour la frontière, et même promptitude à la franchir : une telle femme ne pouvait vivre que dans ce béni Paris, pays de dupes, où elle avait sa clientelle.

Cette fois, elle obtint la protection de Monsieur de Richelieu, se présentant chez lui sous les auspices d'un nommé *Damis* avec lequel il avait essayé jadis un peu de pierre philosophale; le duc l'accueillit en adepte.

Souvent dans les soupers intimes de la place Royale, cette femme extraordinaire, portait majestueusement, en sautoir, la croix et le cordon de Malte; elle disait qu'on lui avait volé à Paris en 1753, les titres en vertu desquels elle pouvait, d'après sa haute naissance, se parer de ces insignes; qu'on lui avait pris, du même coup, d'autres cédules importantes qui lui conféraient aussi le droit de se décorer de la croix et du grand cordon de l'ordre de Saint-André; vol affreux! s'écriait-elle, parce qu'avec ces parchemins honorifiques, étaient attachés des papiers de famille et les contrats de propriétés immenses, qu'elle ne savait plus où retrouver.

J'aimais assez à me rencontrer avec cette femme; car du reste, elle avait une façon particulière de parler de tout et sur tout; pour les choses les plus communes, elle trouvait une expression qui leur donnaient une apparence de nouveauté; elle me faisait pour la parole, l'effet que nous font les verres de couleurs pour la vue; elle parlait comme la lanterne magique

fait voir. J'aurais bien voulu connaître sa véritable histoire et savoir son pays ; à certain accent je la soupçonnais fort d'être de Bordeaux ou de Toulouse, bien qu'elle parlât plusieurs langues, mais quand elle comprenait qu'une intonation l'avait trahie, aussitôt un mot étranger venait couvrir sa faute, et moi, qui ne savais que mesquinement mon français de Lunéville, je ne pouvais rien découvrir.

Quant à elle, elle m'avait pris en affection, et j'étais quelquefois favorisé d'un tour d'allée en sa compagnie dans le joli enclos de l'hôtel. Là, je faisais semblant de me tromper l'appelant tantôt Madame de Wasser, tantôt lady Mantz, et parfois même, Mademoiselle *Likenda*, son nom de Bastille : — Monsieur Fleury, me dit-elle un jour, comme pour répondre à ma pensée, voilà mes noms et mes titres, mais vous seul au monde, et Monsieur le maréchal les saurez maintenant, je suis : *très noble et très puissante Dame, Comtesse de Lobkowitz, née Comtesse de Brulz de deux monts ; Dame haute*

justicière du comté d'Hétehonse, née Chevalière de Malte, en vertu de privilège accordé par le pape Honorius I^er^, à la très illustre famille de Jean de Brienne, premier prince de Tyr, et ensuite empereur de Constantinople, de laquelle je suis issue, dame de Lobkowitz, veuve de feu Messire Joachim Wasser, Comte d'Herchoud, Capitaine-Major dans le régiment suisse de Vigier, depuis Castellas.

A ces noms magnifiques, qu'elle me permit d'écrire, je ne pus que m'incliner et répondre par les marques du plus profond respect : je crois, ma foi ! qu'elle n'aurait pas été fâchée que j'en manquasse; elle était même si contente de moi, qu'elle s'offrit de m'apprendre, séance tenante, le secret d'une potion, qui dans la suite m'empêcherait de vieillir; mais comme je devinai qu'il aurait fallu payer par quelques preuves de jeunesse actuelle, j'esquivai le cadeau, et par là laissai échapper la seule occasion qui se soit jamais présentée de m'apparenter aux empereurs de Constantinople.

Cette noble dame ne m'avait point fait encore les révélations précédentes, quand je me rencontrai pour la première fois avec Caillot et Carlin. Ce souper fut un des plus agréables où je me sois trouvé ; ils n'en firent pas seuls les frais, mais ils s'y distinguèrent, Caillot surtout m'étonna : peut-être était-il encore plus remarquable dans le monde qu'il ne le fut au théâtre, et l'on sait pourtant jusqu'où alla sa réputation. Avec une facilité de s'énoncer peu commune, il avait l'heureuse faculté de jeter dans la conversation ces mots heureux qui la raniment, l'égayent, l'attisent et lui donnent un intérêt nouveau ; il savait surtout rendre chacun content de la portion qu'il y apportait, ne répondant jamais à ce que vous aviez dit, sans le répéter en lui prêtant un charme qui le faisait valoir ; il était d'autant plus aimable qu'il vous donnait de l'orgueil de vous-même, et tout cela avec simplicité, sans flatterie, et par l'effet du plus heureux naturel.

Il venait, vers ce temps là, de recevoir une

marque de souvenir de Monsieur le comte d'Artois, et la nature du présent indiquait assez le cas que ce prince faisait de l'artiste, même après sa retraite : son Altesse lui avait donné, en toute propriété, une jolie maison de campagne à Versailles.

Nous lui en fîmes compliment, et Monsieur le maréchal lui demanda si le prince la lui avait donnée avec les meubles.

— Meublée ! meublée ! du haut en bas, dit Caillot, et l'attention la plus aimable de Monsieur le comte d'Artois, est d'avoir mis avec ces meubles du meilleur goût, un charmant clavecin, et au-dessus du clavier, sur une belle plaque de vermeil, les premiers mots d'une ariette, qui me rappelle mon plus beau succès : « *Ce n'est qu'ici, non ce n'est qu'au village.* «

— Vous chantiez ce morceau délicieusement, Caillot, dit le maréchal.

— Oh ! ne pourrions-nous pas l'entendre ? s'écria Madame de Rousse avec vivacité.

— Oui ! oui ! et je vous accompagnerai, dit à son tour l'illustre chevalière de Malte.

Le duc de Richelieu les interrompit avec action.

— Mesdames ! Mesdames, Caillot n'est pas ici pour nous ! il y est pour lui ; les artistes ne paient point leur écot, chez moi. Je suis trop heureux de les recevoir, Caillot ne vient pas nous distraire, il vient s'amuser ; s'amuser, entendez-vous ! [1] Cependant, si vous tenez à l'ariette, ajouta-t-il en se tournant vers Madame de Rousse, et prenant un air mi-aimable, mi-ironique, j'ai de la voix, je vais vous la chanter.... Allons, chère Madame de Wasser, accompagnez-moi : — *Ce n'est qu'ici, non ce n'est qu'au village....*

Il y eut un éclat de rire général ; la voix du duc si agréablement timbrée quand il parlait,

[1] Je laisse aux lecteurs le soin de faire des réflexions sur l'exquise convenance de ce procédé de grand seigneur. J'ai vu depuis beaucoup de nouveaux parvenus ; favoris de cour ou de Plutus, incapables même de comprendre tout ce qu'avait de délicat cette politesse du maréchal.

(*Note de Fleury.*)

avait dans le chant une sorte de fausset, qui ressemblait assez aux plaintes d'un chat malade. Ces dames lui demandèrent grace, il l'accorda, et fut embrasser les jolies lèvres de Madame de Rousse pour lui faire faire pénitence; lady Mantz tendait la tête dans le but évident de se soumettre aussi : le maréchal ne lui baisa que la main, ce fut dommage, elle était résignée.

— Je vois, dit M. de Richelieu, après cette petite expédition, que si je n'avais jamais eu que ce moyen de plaire, il aurait fallu borner mon ambition à prendre des forteresses. Eh bien! vous le croirez si vous voulez; mais j'ai toujours été amateur passionné de musique.

— Ces demoiselles de la comédie italienne le savent bien. *Perche...*

C'était Carlin qui parlait. Il n'avait pas dit là grand'chose; mais il l'avait dit comme il le disait au théâtre, où avec lui les mots les plus vides prenaient un air de pensée, et où les

auteurs les plus nuls valaient beaucoup en passant par sa bouche.

— Carlin, dit le maréchal, vous allez commettre quelque indiscrétion et brouiller le ménage, quand vous aurez à parler de choses comme celles-là, prenez au moins votre masque.

— Oh! Monseigneur, interrompit Madame de Rousse, Carlin a su rendre son masque transparent, et si votre excellence n'a que ce moyen de cacher ses perfidies...

Carlin rougit du compliment, qui était juste, et M. de Richelieu mit tout le monde à son aise en commençant cette histoire :

— Vous allez voir, mesdames et messieurs, si j'entends quelque chose à l'ariette; il faut que je vous donne un de mes souvenirs, souvenir tout-à-fait musical! Fleury, une de vos connaissances et des miennes y joue son rôle: Voltaire, devant Dieu soit son ame philosophique! faisait partie d'un morceau d'ensemble charmant que j'imaginai. Ecoutez!

Nous étions jeunes tous deux, tous deux

nous sortions de la Bastille. Vous savez ce que c'est que la Bastille, chère madame de Wasser, et, quand on en est quitte, comme on cherche à réparer le temps perdu, à reprendre ses douces habitudes de boudoir, ne fût-ce que pour faire contraste.

— Comment, comment! je ne sais rien de tout cela, interrompit, légèrement scandalisée, la dame qu'on interpellait.

— Soit! vous ne le savez pas; mais je l'ai su, moi, et un jour, quelque temps après ma dernière retraite.... mais il est nécessaire que mon récit soit précédé d'une toute petite préface.

Vous vous rappelez tous, ou du moins vous avez entendu parler de la fameuse conspiration de Cellamare, découverte par la Fillon; ce damné Dubois, qui ne m'aimait guère, parce que j'avais fait avec lui certaine concurrence, prétendit que j'étais un peu du complot, sous le prétexte que je m'entendais avec Albéroni, lequel, en effet, m'avait écrit une lettre fort

aimable pour me proposer tout uniment de faire ouvrir aux Espagnols la place de Bayonne, où le régiment du roi, qui portait mon nom, tenait garnison.

J'avais répondu à cet Albéroni une lettre à cheval; mais comme je n'en possédais que la minute, on n'en tint compte, et les trois hommes d'Etat d'alors, d'Argenson, Leblanc et Dubois, comme qui dirait Eaque, Minos et Rhadamante, trouvèrent à propos de m'envoyer à la Bastille..... C'était la troisième fois que je me voyais logé, sans trop de reconnaissance, aux frais du roi.

Mais l'amour, dont je n'ai jamais eu à me plaindre, et qui me traita toujours favorablement, soit dit sans fatuité, veilla sur ma destinée; il fit de deux rivales, qui devaient se haïr, et n'y manquaient guère, deux amies ou plutôt deux associées. Ces dames, hautement placées à la cour, donnèrent au monde, à mon sujet, un exemple vraiment sublime; elles étaient

rivales, elles étaient femmes... elles sacrifièrent leur amour-propre.

Je ne vous confirmerai pas ce qu'on a dit, répété, écrit : que ce cachot humide et malsain fut changé tour-à-tour par ces deux dames en un sanctuaire délicieux, je veux me conserver dans les bonnes graces de madame de Rousse, et là-dessus, plus tard, l'histoire prononcera ; vous saurez seulement, qu'entre autres stratagèmes pour communiquer au dehors, ces dames eurent l'heureuse idée de me conseiller un maître de musique qui avait ses grandes entrées au donjon, et qu'elles-mêmes le prenant à leur tour pour professeur, nous pûmes lier une correspondance un peu suivie par le moyen de cet homme.

C'était un enthousiaste de son art, jouant de la basse de viole à l'Opéra, chanteur en ville, fort vaniteux de sa profession, entêté de son mérite, et toujours ennuyeux quand il ouvrait la bouche pour autre chose que pour chanter ; du reste assez habile, à ce qu'il assurait, car je

n'en pus pas juger autrement. Mon unique but était de parcourir les morceaux qu'il me montrait, et, comme on le fouillait à l'entrée et à la sortie, mes ingénieuses amies avaient imaginé une écriture de convention : d'après la manière dont seraient barrées certaines notes, d'après la disposition de paroles arrangées, nous devions nous entendre, et nous nous entendions en effet. Quant à notre émissaire, qui ne savait rien de cela, il s'acharnait à me montrer sa science, me persécutant de par la clé de SOL ou la clé d'UT, me tyrannisant en bémol ou bécarre, et au nom souverain de toutes les gammes, : j'étais docile, il était sot, il devint un maître insolent; il me traitait en véritable choriste de cathédrale, prétendant qu'il n'avait jamais trouvé de tête plus dure que celle d'un duc comme moi.... Oh! s'il avait été marié, la sienne!...

— Ca aurait été drôle, dit l'officier Thomas.

— Ce fut drôle, répartit le maréchal, car peu après, et quand je sortis de la Bastille

mon harmonique persécuteur avait pris femme.

Mes premiers essais de liberté ne me permirent pas de songer d'abord à ma vengeance. J'étais alors fort occupé en haut lieu, et le reste de mon temps était donné à mes amis. Nous arrangions à trois, et pour nous refaire des grandes dames, de petites parties toutes roturières, que nous appelions parties de *tiers état;* mes associés ordinaires étaient un premier secrétaire du baron de Goertz, et un tout petit abbé normand, qui portait l'épée sous le titre de chevalier de Malte, pour ne pas perdre les bénéfices d'une grosse abbaye; quelquefois aussi, nous nous adjoignions un quatrième, et ce quatrième avait nom Voltaire, qui, en attendant son avenir, faisait avec nous, et par provision, de la philosophie expérimentale sur le cœur des aimables parisiennes des faubourgs.

Un soir, nous étions tous quatre à l'Opéra, l'abbé-chevalier dirige tout d'un coup nos lorgnettes au-dessus de nous, en face, sur une

loge qui, s'avançant comme une élégante corbeille, renfermait quatre petites femmes très-accortes, très-gentilles, très-fraîches, miniatures de bourgeoises, ressortant merveilleusement dans ce cadre doré d'Opéra. L'abbé en connaissait une... restait à connaître les trois autres.

— Je vois venir le morceau d'ensemble, dit Carlin.

— Et vous voyez bien, gentil arlequin, continua le maréchal; car ces aimables bourgeoises avaient fait alliance avec l'orchestre; et l'une, la plus jolie ma foi ! était l'épouse légitime de ma cruelle basse de viole.

J'avais un domestique excellent pour certaines expéditions. Cosimo suivit ces dames; bientôt je fus au fait de tous les tenans et aboutissans; bientôt je me présentai chez ces inséparables : c'étaient des femmes à principes, mais pas trop prudes; elles avaient de l'honneur, mais non pas une rigidité armée de

pied en cap ; cela convenait à mon plan de campagne, et sans plus de longueurs, j'arrive au fait principal de ma vengeance symphonique.

Quand on veut faire faire une folie à des femmes, il faut aller vite, presser, étourdir, et qu'un coup n'attende pas l'autre, la sagesse n'étant jamais plus cérémonieuse que lorsqu'on lui donne le temps de délibérer. J'avais parlé pour la première fois à ces dames le mardi, et quatre jours après, Voltaire, l'abbé et le secrétaire d'ambassade, bien et dûment avertis, étaient dans ma petite maison.

Ils y trouvèrent quatre musiciens habiles prêts à mettre leurs instrumens d'accord : — Messieurs, dis-je aux virtuoses, serez-vous assez bons pour exécuter des quatuors pendant notre souper? Invisibles, mais présens, en compagnie de femmes aimables, nous serons charmés de vous entendre et de vous applaudir. Après le festin, donnez-nous quelque morceau tendre, un petit chœur amoureux, un *cantabile*

galant ; vous, mon digne professeur (on devine à qui je m'adressais), distinguez-vous ! Il y a pour vous ensuite, un souper délicat, du bourgogne excellent et du Malaga !.... vous m'en direz des nouvelles. Sans adieu.

En ce moment, les épouses de ceux à qui je venais de parler montaient chez nous par le petit escalier; nous quittâmes ces messieurs : on se mit à table, et le concert commença.

Les dames n'avaient point été prévenues; étonnées d'abord d'entendre de la musique, elles crurent que c'était l'usage chez les gens de qualité, et elles applaudirent même les exécutans. Le vin était parfait, le souper recherché, nous étions *aimables* et la musique devenant délicieuse de circonstance, notre partie à huit prenait la plus agréable physionomie, quand après une ritournelle amoureuse, un morceau de chant commença.

On jouait alors à l'Opéra *les Stratagèmes de l'amour*, musique de Destouches, paroles du

poète Roy, et nos quatre hommes se mirent à entonner le petit chœur de *l'entrée des Tritons.*

« Chantez, Tritons, dansez, secondez mes transports,
« Bientôt l'astre du jour, etc.

Aux premiers accens de cette musique, il se fait un mouvement; nos invitées écoutent; elles rougissent, pâlissent, croient reconnaître les voix; nous, voyant que cela fait mauvais effet, nous cherchons à les distraire; nous leur disons que la peur, et peut-être un peu de Tokai, les abusent, mais tout à coup le petit chœur cesse, et un *cantabile*, clair et net, à voix seule, se fait entendre :

Doux plaisirs, venez tous,
Soyez du voyage,
Zéphirs, calmez l'orage,
Les feux de l'amour vont luire sur *eux*.

C'était mon malheureux maître de musique, qui changeait la rime (pour nous faire une galanterie allégorique sans doute); sa femme, qui ne peut le méconnaître, tremble, ses ge-

noux fléchissent, elle va parler... Une de ses compagnes lui met la main sur la bouche, je prévois la catastrophe ; Voltaire aussi s'en mêle, une rime détestable a ébranlé la fibre poétique; il en frémit encore quand le mal avisé chanteur répète de plus belle son damné refrain.

— Je veux m'en aller... c'est affreux! s'écrie la femme, que je cherche en vain à retenir, j'appelle!... j'appelle!.., elle tenait son couteau si près de son sein que j'eus peur; prévoyant une lutte : — applaudissez de toutes vos forces pour couvrir le bruit, dis-je à mes amis ; ils applaudirent, et le mari entendant cet encouragement hurla de l'autre côté avec encore plus d'enthousiasme :

Doux plaisirs, venez tous,
Soyez du voyage,
Zéphirs, calmez l'orage,
Les feux de l'amour vont luire sur *eux*.
Sur *eux*
Sur *eux*.

Voltaire exaspéré se lève, saisit le couteau dont cette femme allait se percer, le prend par la

lame et frappant de toutes ses forces sur la cloison avec le manche.

Double bourreau! « *Doux plaisirs, venez tous* » traître de massacreur ! « *Les feux de l'amour vont luire sur nous*, » achète donc des oreilles, animal ! « *sur nous*, *sur nous*, NOUS ! NOUS ! » répétait-il avec un chant furibond et parlé, à peu près comme celui du misanthrope dans le couplet du bon Henri.

Étonnés de cette nouvelle manière de battre la mesure, nos concertans s'arrêtèrent; cherchant à pénétrer jusqu'à nous, ils demandaient ce que nous désirions. Les femmes s'enfuirent par le petit escalier; je n'eus que le temps de courir aux artistes que je retins; à leurs mines je vis qu'en comptant des pauses, ils avaient étouffé autant de verres de mon bourgogne que nous de soupirs de leurs femmes, et Voltaire moitié colère, moitié riant :

— C'est donc vous qui faites rimer *tous* avec *eux ?* bourreau !

—C'est comme *Corbillon* et *Tarte à la crême*,

dis-je, rappelant Molière au poète pour l'apaiser ; soyez miséricordieux en faveur de la circonstance.

— Justement, c'était une rime de circonstance, répondit, avec le sourire le plus bêtement significatif, mon adroit professeur. Je voulais.....

— Ma foi, mon très-digne, interrompit vivement Voltaire, en lui frappant sur l'épaule, tu m'as fait entendre une chose que je pensais impossible : c'est qu'on pouvait faire paraître les vers de Roy encore plus mauvais qu'ils ne sont.

Bien que ma mémoire soit des plus exercées et des plus heureuses, je ne saurais rapporter les réflexions originales, les parenthèses piquantes et les commentaires de verte galanterie dont M. de Richelieu assaisonnait sa narration sans en perdre le fil. Je ne saurais rendre surtout le charme du débit et l'attitude du conteur. Se dressant sur sa taille encore si riche et

si élancée, aux endroits saillans ses yeux s'animaient, son geste devenait plus vif, il y avait comme une fièvre guerrière dans ce singulier vieillard nous racontant une espièglerie de page. Sa tête libre, fière et haute, se portait tour à tour sur divers portraits, accrochés en trophée aux panneaux du petit salon : c'étaient les G***, les D***, les de N***, les C***; il semblait leur parler, les évoquer, et se mettre face à face de ce gracieux auditoire, il était fier de lui annoncer une infidélité de plus. Monsieur de Savonnières l'admirait, Caillot et Carlin me le montraient, je l'étudiai; Madame de Wasser était pétillante, le brave Thomas semblait attendre le commandement de FEU! mais Madame de Rousse ne fut pas contente de la fin, elle se plaignit qu'on la laissât en suspens et sur un sens littéraire : — Je voudrais la suite, disait-elle.

— Oh! cela se raconte peu, toutes ces suites-là; on les connaît d'avance, et vous savez, que j'ai toujours été homme à conclure.

— Puis, dit Caillot, il en est des histoires d'amour comme des aventures de chasse, où l'on trouve plus de plaisir à poursuivre le gibier qu'à le prendre.

—

IV

—

Théâtres d'amateurs.

Fureur de jouer la comédie bourgeoise. — Sociétés dramatiques dans le grand monde. — Mot de Préville. — Les proverbes de Carmontelle. — Trois illustres théâtres, nos rivaux. — Madame de Montesson. — L'abbé Poupart. — Théâtre de madame de Montesson. — Liste de sa troupe. — Théâtre de mademoiselle Guimard. — Le plus beau pastel de France.

Pendant que la comédie française se débattait sous les coups du sort et que Messieurs les auteurs lançaient tous les foudres de l'interdit sur l'établissement littéraire envers lequel, du

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

moins, ils se montraient ingrats, puisqu'il avait contribué à leur gloire, d'autres théâtres brillaient dans la société ; rivaux redoutables ou illustres, ils nous dérobaient la meilleure portion de notre public, notre public des places supérieures. Nous en étions réduits au parterre dans sa plus simple expression, et nos loges officielles étaient vides quand le beau monde affluait dans les loges de riches et puissans amateurs.

La fureur de jouer la comédie bourgeoise portait un tort réel au théâtre français ; cette mode introduite dans tous les ordres de l'état faisait presque de ce talent une partie essentielle de l'éducation des petits maîtres et de nos agréables ; il n'était pas de noble fille, pas de femme de cour ou de haute finance qui ne rencontrât dans la rue la Lisette ou la Célimène d'une troupe rivale, on entendait souvent les hommes les plus qualifiés s'aborder par leur nom de théâtre le plus habituel : Monsieur le duc était Crispin ; Monsieur le

marquis, Dorante; tel grave magistrat, Damis; tel mousquetaire, Purgon ou Sganarelle : — Comment jouez-vous ce rôle-là ? disait à notre célèbre comique, un homme dont la place se trouvait marquée bien près des degrés du trône; l'acteur rendit compte du sens qu'il attachait au rôle et de l'esprit avec lequel il pensait qu'on devait le rendre : — Oh ! bien moi, je ne le comprends pas ainsi, et je le joue autrement. — Cela doit être, répondit Préville, Monseigneur l'entend en petit-fils du grand Condé.

Quand on ne pouvait pas avoir un théâtre en règle, on y suppléait par des spectacles plus faciles; Collé avait fait revivre la parade, et pour satisfaire à ce besoin toujours croissant, Carmontelle inventa les proverbes, espèce d'enfant bâtard, qui entrant par surprise dans la nombreuse famille dramatique y fit bientôt une plus grande fortune que les légitimes.

Ces canevas eurent d'autant plus de succès, et nous étaient d'autant plus préjudiciables qu'ils

mettaient l'art à la portée de tout le monde. En le faisant descendre ainsi à de petites proportions il fut permis à chacun, sans trop s'exposer au ridicule de montrer autant et aussi peu de disposition naturelle qu'il pouvait avoir. Le proverbe s'introduisait partout, reproduisant les petites anecdotes, les historiettes plaisantes, l'aventure du jour, le joli scandale du moment; c'était le miroir fidèle que se repassaient tour à tour les coryphées d'une société qui ne demandait qu'à se moquer d'elle-même. Carmontelle avait fait la plus belle trouvaille de l'époque : il avait dramatisé la médisance.

Mais entre cette multitude de théâtres plus ou moins suivis, plus ou moins vantés, s'en élevaient trois qui étaient en réalité des administrations montées en grand, permanentes et avec tout le personnel et tout l'attirail des théâtres payans.

Je devrais d'abord nommer celui de la reine; mais pour être juste, je procéderai par ordre chronologique (qu'on me passe ce grand mot).

Le premier en tête, l'aîné de tous, était celui que régissait ma camarade Drouin, chez Madame de Montesson.

Puisque le nom de cette dame se rattache naturellement à mes souvenirs, cela rentre dans ma compétence et je donnerai sur elle quelques détails.

Personne n'ignore que Madame de Montesson se chargea de la conversion du premier prince du sang, et que devenant souveraine de son cœur, elle dirigea son esprit. Ce prince dont l'inconstance en amour était passée à l'état chronique, trouva enfin son maître : Madame de Montesson le subjugua ; et lui, tout-à-fait revenu à résipiscence voulut l'épouser ; mais Louis XV et Madame Dubarry trouvèrent qu'il n'était pas décent que cette dame, qui n'avait que de l'esprit et qui se donnait, disaient-ils, des airs de sagesse, devînt princesse du sang.

Mais comme dans l'affaire des parlemens, Monsieur le duc d'Orléans s'était courageusement prononcé, en s'éloignant de la

cour, et prenant qualité de prince mécontent et chef du parti de l'opposition, Jeanne Vaubernier daigna s'adoucir sur cette idée de mariage, et voyant bien que c'était le rêve définitif du prince, elle l'entretint dans la pensée que tout pourrait s'arranger, donna à Madame de Montesson de l'eau bénite de cour, puis, avec ce leurre ayant attiré à Versailles le duc d'Orléans, et l'ayant montré patemment attelé au char de la cour, favorite et monarque se moquèrent des deux amoureux.

Le duc d'Orléans eut du caractère; il persista davantage dans ses idées de morale et d'hymen solennel, avec croix, bannière, bénédiction nuptiale d'archevêque, crossé et mitré.

On finit par lui dire qu'il pouvait exécuter la moitié de son projet, et ce fut encore Dubarry qui se chargea de porter la parole : — Gros-père (c'est le terme d'amitié qu'elle avait adopté, à l'égard de ce prince qui était déjà fort replet), gros-père ! épousez, épousez; mais en petit comité. Nous verrons à vous con-

tenter mieux ensuite ; vous sentez que je suis fort intéressée à vous seconder. Comptez sur moi. » Il fallut bien se contenter de ce mariage de la main gauche, et bientôt l'abbé Poupart, curé de Saint-Eustache fit la cérémonie, on accorda même à la juste vanité des deux époux, la présence de Monsieur de Beaumont.

Ici je m'arrêterai encore. Je voudrai bien suivre méthodiquement l'ordre de ma narration ; mais outre que dans des souvenirs comme les miens, on ne hait pas les propos interrompus, j'ai en mémoire quelque chose sur cet abbé qui ne trouverait sa place nulle part : puisque je le tiens, il faut que je raconte un tout petit trait d'éloquence théologique, qui lui fit le plus grand honneur dans le temps ; je ne garantis point l'authenticité de l'anecdote, je n'ai jamais vu ni connu l'abbé Poupart, mais je certifie que Monsieur de Lauraguais nous l'a certifié.

Un peu semblable à l'abbé Porquet dont j'ai dit un mot, ce digne clerc était sujet à des dis-

tractions singulières, la seule différence qui me paraisse devoir être établie entre eux, c'est que le premier ne faisait de sottises que lorsqu'il était endormi, et que l'autre s'en tirait à ravir bien éveillé.

Madame Clotilde-Ange de Poupart, sa proche parente, prieure d'un couvent d'Ursulines, lui demanda de venir prêcher dans son église, certain jour de grande fête; M. Poupart, qui n'était alors que simple abbé, accepta. Peut-être est-il nécessaire d'avertir, qu'il avait pour toute richesse dans son sermonnaire un discours sur une bénédiction de drapeaux, prononcé par lui, en remplacement de l'aumônier d'un régiment de grenadiers; il était question, dans cette pièce d'éloquence, de Josué, de Gédéon, des Machabées et d'autres guerriers Israélites, mais ce ne fut qu'au moment de monter en chaire qu'il prit garde qu'un pareil sermon, composé pour des grenadiers, ne pouvait s'adapter à un troupeau de nones, cependant comptant sur son adresse, il pensa qu'en chan-

geant certains termes, il s'en tirerait à peu près; il voulait seulement prendre un autre texte.

En conséquence, il emprunte une bible, monte en chaire, fait le signe de la croix, et, pour se donner un air de parler d'abondance, ouvre le livre et lit : « Et le Seigneur donna à Adam une femme.... » troublé, en voyant que ce texte ne peut aller à des vierges, il tourne d'un seul coup de doigt quelques feuillets et arrivant au chapitre de l'arche de Noé, il redresse la tête, comme quelqu'un qui sait son affaire : « Oui, mes chères sœurs, répète-t-il, Dieu donna à Adam une femme..... (puis jettant les yeux sur la description de l'arche), mais elle était goudronnée en dedans et en dehors. » On peut se douter quel effet il fit, cependant il s'en tira, et argumentant de ce texte, il dit qu'à côté de la tentation, Dieu avait placé le remède, et il le prouva par le goudron de la mère des humains.

Ce prêtre, devenu moins distrait et un des vé-

nérables pasteurs de la capitale, maria donc Monseigneur le duc d'Orléans à Madame de Montesson, et à cette époque où la cour de France méconnaissait peut-être un peu trop son rang et sa dignité, la nouvelle épouse prit dans la branche cadette, l'attitude de Madame de Maintenon avec Louis XIV; elle monta la cour du duc d'Orléans au ton des mœurs et des usages du grand roi, choisissant dans la noblesse titrée et dans ce qu'il y avait de mieux qualifié, les personnes les plus distinguées pour la délicatesse, les talens et les manières. Le duc avait toléré dans sa maison beaucoup de ce que je n'appellerai que le laisser-aller à la mode; Madame de Montesson y fit régner un ton parfait, les plaisirs délicats en tout temps, le goût des arts, et le plus souvent la gaîté.

Elle avait son théâtre dans son hôtel de la rue d'Antin, où elle jouait avec le prince : celui-ci né bonhomme et naïf, non seulement réussissait, mais déployait un véritable talent dans les rôles où il fallait du naturel; Madame de Montesson

remplissait, elle, l'emploi des amoureuses et celui des bergères.

Les spectacles qu'elle donna dans l'hiver de 1780 ne furent pas moins brillans que ceux des années précédentes ; je ne pus juger que de ceux que je vis (il y avait peu de temps que je pénétrais dans ce beau monde-là), c'était à faire envie au théâtre le mieux monté de la capitale, et la Comédie Française elle-même ne devait pas voir sans un secret dépit des représentations où très souvent on pouvait trouver des comparaisons défavorables.

Voici la liste des acteurs les plus renommés de cette compagnie :

Monseigneur le duc d'Orléans,
Monsieur le vicomte de Gand,
Monsieur de Ségur,
Monsieur le comte d'Onesan,
Madame Montesson,
Madame la comtesse de Lamarck,
Madame la marquise de Crest.

J'ai dit quelle réputation de naturel et de vérité le duc d'Orléans s'était faite dans les Paysans et les Financiers. Je m'arrangeai avec Madame Drouin pour voir le prince dans ses beaux rôles, et quand je fus à même de l'apprécier, il me parut, en effet, excellent, mais du dernier bien, et surtout dans le rôle difficile de Forlis des *Dehors Trompeurs*, et dans celui de Freeport de l'*Ecossaise*.

Madame de Montesson, un peu gênée par son embonpoint, qui l'obligeait de se serrer trop la taille, rendait les rôles d'amoureuses avec plus d'intelligence et de grace que de noblesse; son emploi de prédilection, celui des bergères, lui était encore moins favorable, la houlette allait singulièrement à cette figure fine, mais trop bien nourrie: « Vous voyez, disait à ce propos, Monseigneur, que l'air de la campagne est très bon pour ma bergère. »

L'un de ces Messieurs, Monsieur de Gand ou d'Onesan, se faisait remarquer dans un em-

ploi très-rare et peu cultivé, dans celui où chez nous a depuis excellé Baptiste ; si ce grand seigneur n'avait pas été grand seigneur, la comédie française aurait fait en lui une excellente acquisition : dans le reste de la troupe, quelques-uns des acteurs étaient faibles, mais tous avaient une certaine habitude et cet usage du monde qui est déjà de l'adresse, enfin, la troupe de la rue d'Antin telle quelle, constituée en troupe de province, aurait pu charmer Tours ou Orléans, et y faire d'excellentes recettes.

Depuis dix ans ce théâtre existait, et rien ne pouvait lui être comparé sous le rapport de la magnificence et du goût, si ce n'est (bien que dans un autre genre) les deux petits théâtres de mademoiselle Guimard, l'un à sa délicieuse maison de Pantin, l'autre dans son superbe hôtel de la chaussée d'Antin.

Ce fut l'Eglise qui éleva le palais de la danseuse. Monseigneur l'évêque d'Orléans avait fourni, des deniers de la feuille des bénéfices, cette somptueuse habitation où Guimard dédia

à la muse de la comédie, le plus délicieux boudoir que l'imagination élégante d'un architecte puisse fournir ; là, dans les loges à tentures de taffetas rose relevées d'un galon d'argent, à la lueur de mille bougies exhalant les plus suaves parfums, et devant les élus de son choix, la célèbre artiste faisait infidélité à l'Opéra en faveur de la Comédie.

Le chevalier de Boufflers, dont l'amitié pour moi ne s'est jamais démentie, m'introduisit chez mademoiselle Guimard, il faut dire que je m'adressai bien, le galant colonel (il venait d'être promu à ce grade) étant alors le tenant de la maison, et chose inouie! se trouvant le maître en chef et sans partage de ce cœur si disputé. — Par l'inconstance qui court, c'est une véritable friandise pour moi, disait spirituellement Guimard, que ma fidélité avec le chevalier. Ces dames de l'Opéra prétendent que je fais schisme, et je trouve à cela tout le piquant du fruit défendu.

Son hôtel, rue du Mont-Blanc, est le même

qu'a occupé depuis le banquier Perregaud. Ce somptueux bâtiment était, du temps de mademoiselle Guimard, une curiosité que tous les étrangers de marque allaient contempler; on vantait le luxe et l'élégance des appartemens; mais ce qui donnait un grand prix à cette belle habitation, c'était, après le théâtre, un délicieux jardin d'hiver, où dans les entr'actes on pouvait faire la promenade la plus agréable, et, pendant la pièce, la plus mystérieuse; cet accessoire était merveilleusement apprécié par les gens de goût admis dans la maison.

Mademoiselle Guimard montrait un talent réel pour la comédie; sa voix, un peu rauque, n'était pas sans charme, cette sorte de voile donne aux intonations du sentiment, un accent qui va à l'ame; Guimard possédait cette belle qualité, et dans le *Philosophe sans le savoir*, nulle actrice n'a approché d'elle en jouant le rôle de Victorine, si ce n'est, depuis, mademoiselle Mars, dont c'est bien certainement le triomphe.

— C'est étonnant, disait l'illustre voyageur,

Joseph II, qui alla voir jouer Guimard à Pantin, c'est étonnant qu'on puisse tirer un si grand parti d'un asthme. » C'est que l'ame et l'intelligence de Guimard suppléaient à tout; elle en mettait même en dansant, et ceux qui ne pouvaient croire qu'il soit possible de mêler de la sensibilité à un entrechat, n'avaient qu'à la voir, pour s'en convaincre; dans *la Chercheuse d'esprit*, par exemple, rien ne peut rendre sa manière de danser, décousue, mais tenant à l'anxiété d'un cœur de jeune fille qui s'ignore et se cherche; ce ne sont pas ceux qui l'ont admirée qui me taxeront d'exagération quand je dirai qu'elle avait des larmes dans le geste et soupirait le jeté-battu.

Son hôtel, si renommé, venait d'être achevé, en 1774, lors de mon premier début. Si l'amour d'un prince de l'Eglise en fit les frais, la volupté même en dessina le plan, et cette divinité n'eut jamais dans aucun pays un temple plus digne de son culte. Le salon était tout orné de peintures, où mademoiselle Guimard se trou-

vait représentée sous la figure de Terpsichore, plusieurs fois répétée, de face, de profil, de trois quarts, avec les attributs qui pouvaient la caractériser de la manière la plus séduisante : le peintre Fragonard y mit tout son talent.

Ce que la jeunesse de Paris avait de plus brillant et de plus à la mode allait chez Guimard donner le ton élégant, et plus souvent encore le recevoir : c'était le foyer principal où s'élaboraient gaîment toutes les nouveautés d'alors ; les jours de représentation, et grace aux loges grillées du rez-de-chaussée, beaucoup de femmes de cour y faisaient incognito des visites, puis se sauvaient ensuite par une porte dérobée, après avoir joui du spectacle.

Ce spectacle était charmant ; les premiers artistes de la capitale y jouaient tour à tour et briguaient l'avantage d'y jouer : rien de ravissant comme le coup d'œil de cette salle délicieuse ! Les plus jolies femmes de Paris y luttaient de beauté, de graces et de toilette ; en hommes, on y voyait des princes du sang, des seigneurs

de la cour, des présidens au parlement, et, dans des loges plus sombres, souvent des prélats, parfois des académiciens.

C'était jour de fête pour l'un des nôtres quand il pouvait s'échapper de son désert de la Comédie-Française, et se présenter sur les planches d'un théâtre si agréablement meublé. J'eus quelquefois ce bonheur : j'y jouai, pour mon coup d'essai, le marquis dans *Turcaret*, et peut-être avais-je besoin de cette circonstance pour me remonter un peu, nos chefs d'emploi me tenant toujours rigueur; je puis dire que je ne réussis pas trop mal; il est vrai que toutes ces jolies figures m'encourageant, toutes ces mains blanches applaudissant, ces bouches charmantes criant *bravo!* m'avaient mis justement dans l'état d'ivresse où il faut que se trouve le mauvais sujet de marquis que j'avais à reproduire.

On voit que les soirées de mademoiselle Guimard ne pouvaient dégénérer, comme on le disait, en lestes saturnales : il s'y concluait bien

quelquefois des *arrangemens*, mais le scandale en était toujours banni.

Peut-être le fait suivant donna-t-il lieu à cette calomnie.

Ici je laisse parler le chevalier de Boufflers ; car j'étais à Lyon quand la chose se passa.

« Une fois, cent nobles chevaliers français se » réunirent chez Guimard. — Pour servir la » patrie ? — non ; — la beauté ? — non ; — la » religion ? — encore moins. Toutes les divi- » nités du vieux temps étaient déjà un peu » négligées. Parlons sans figure. Les aimables » libertins de la cour, pour donner plus de pi- » quant à leurs plaisirs, imaginèrent d'offrir » aux beautés de Paris en *meilleure renommée*, » une fête digne de nos mœurs douces et faciles. » On ouvrit une souscription où cent con- » vives étaient taxés chacun à cinq louis. Ma- » demoiselle Guimard voulut bien prêter le » temple qu'elle habitait pour célébrer cette » fête délicieuse que les humoristes appelaient

» déjà une orgie : une orgie !... cependant le
» comte d'Artois et le duc de Chartres l'hono-
» raient de leur présence ! Le spectacle con-
» sisterait en une représentation de *la Colonie*,
» où mesdemoiselles Duthé et Dervieux rem-
» pliraient les premiers rôles. L'opéra serait
» suivi de quelques proverbes grivois de Collé,
» d'un jeu d'enfer, d'un bal et d'un grand
» souper, où figurerait le premier choix de
» nos brillantes Aspasies. Tous les préparatifs
» étaient faits; on avait dressé quatre tables
» dans les jardins, et, par un excès de décence,
» une cinquième y fut destinée aux mères, aux
» tantes et à quelques abbés de leurs amis....
» c'était placer les plaisirs sous la sauve-garde
» de la morale. Eh bien ! une cabale ennemie
» instruisit de tout monseigneur l'Archevêque
» de Paris; dès long-temps il s'était attribué
» le monopole des bonnes mœurs; il pro-
» voqua l'interdiction d'une fête qui, scanda-
» leuse selon lui, se termina presque par
» un acte de piété. Un ordre du roi était in-

» tervenu ; on voulut le faire révoquer, mais » on n'était pas d'accord sur les démarches : » il y eut, entre ces dames et ces messieurs, » des dissentimens, des luttes, des combats » et sans doute des lauriers conquis ; car, » dans une assemblée générale, où les deux » sexes parurent s'entendre, il fut convenu que » les douze mille francs destinés à la fête » seraient envoyés à monseigneur pour lui » demander un *Te Deum* solennel, en actions » de graces d'une victoire remportée par de » nouveaux chevaliers de CINQ LOUIS. »

Mademoiselle Guimard était une merveille dans le genre du maréchal de Richelieu ; depuis dix ans elle touchait à l'époque fatale où la beauté doit renoncer à ses droits, et depuis dix ans elle ne bougeait pas de fraîcheur et de charmes. Le temps avait-il reculé pour elle ? Non, mais elle se servait d'un procédé assez en vogue, et dont personne n'avait porté la perfection aussi loin. A vingt ans, elle fit faire son portrait par un habile artiste, puis,

avec son secours, elle étudia les nuances diverses des couleurs qui entraient dans sa figure, et quand elle eut toute la théorie d'une palette parfaitement montée, chaque matin ensuite, et sans y manquer une fois, Guimard se mit à sa toilette (je devrais dire à son atelier), puis, plaçant un miroir d'un côté, son portrait de l'autre, elle ne quitta plus son boudoir qu'elle ne fût sûre d'une ressemblance tout-à-fait identique, faisant ainsi la contrefaçon de sa peinture, Sosie à cinquante ans, d'un portrait de vingt.

Le fait est que ceux qui ne la voyaient qu'au théâtre étaient complètement dans l'illusion. Quand cette femme de talent paraissait sur la scène de l'Opéra, entourée d'un nuage d'argent et de roses; car ce n'était pas un vêtement qui la couvrait, mais une nuée légère et brillante dont le souffle amoureux du zéphir, si à la mode alors, soulevait autour d'elle les ondoyans flocons; quand elle paraissait ainsi, dis-je, c'était Hébé elle-même, et depuis trente ans, toujours Hébé! Pouvait-on la blâmer? Tant que l'art peut

prolonger les heureuses apparences de la jeunesse, pourquoi se refuser à ses doux prestiges? Tout ce que la prudence peut exiger, c'est de ne montrer ce pouvoir magique que sur le théâtre, sans ambitionner de l'étendre ailleurs; et je ne sais si mon ami Boufflers pouvait se vanter en tête-à-tête de posséder autre chose, que le plus beau pastel du royaume.

Il me reste à parler du théâtre de la reine; trop riche de matériaux, je m'arrête ici, pour recommencer sur nouveaux frais.

V

Histoire théâtrale de la Reine.

Marie-Antoinette aimait-elle à jouer la comédie ? — Premiers essais. — Le petit homme rouge. — On dit des messes pour Crispin. — Premières pièces jouées à Trianon. — Distribution du *Roi et le Fermier*. — Querelle entre la reine et MADAME au sujet du Théâtre. — Origine d'un proverbe. — La reine avait du talent. — *Les Chasseurs et la Laitière*. — Grands débats à propos de *l'Ours*.

Ce fut ma sœur qui dirigea d'abord Marie-Antoinette dans la prononciation de notre langue, et je crois avoir dit, qu'en lui faisant étudier les scènes de nos principaux auteurs

dramatiques, elle avait contribué peut-être à donner à la promise du dauphin ce goût qui devint un des amusemens favoris de la reine.

Marie-Antoinette aimait-elle réellement le théâtre, ou ne cherchait-elle, en s'en occupant, qu'à se débarrasser des entraves d'une étiquette qui lui pesait? De tous les martyres à faire subir à une jeune femme, celui de l'uniformité est le plus grand; la reine fuyait l'ennui comme une simple sujette; fille de Marie-Thérèse, elle pensait être d'assez bonne famille pour qu'on crût à sa dignité sur parole, et sans l'adoption de ce ton décemment monotone du cérémonial de cour; elle aimait la liberté, la confiance et l'enjouement qui sont défendus aux princes, et elle voulut (sans doute à tort, la suite l'a prouvé) montrer à tous que celle qui est le plus digne de respect peut être en même temps la plus aimable.

Représenter toujours et ne se montrer jamais est un devoir de reine auquel Marie-Antoinette

ne voulut que bien tard se soumettre : vive et naturelle, elle repoussa long-temps ce mensonge solennel, et pour échapper aux paniers empesés de madame de Noailles, elle ne trouva rien de mieux que d'envelopper sa taille charmante du corset de Babet et de Colette.

La reine joua donc la comédie.

Ce goût se développa davantage vers la fin de 1780. Après la longue convalescence d'une maladie grave, le roi, qui l'aimait avec tendresse, mais qui n'entendait pas parler volontiers de théâtre, se relâcha de sa sévérité à cet égard, et la jolie bonbonnière de Trianon enleva souvent aux amateurs célèbres dont j'ai parlé, la portion la mieux choisie de leur public.

Je donne ici l'histoire théâtrale complète de l'auguste actrice, et pour cela je remonte aux premiers temps de son arrivée en France.

Les mariages successifs du comte de Provence (depuis Monsieur et Louis XVIII) et du comte d'Artois avec deux filles du roi de Sardaigne, donnèrent à la jeune archiduchesse

deux compagnes à peu près de son âge; bientôt ces trois jeunes ménages s'aimèrent de la plus grande amitié, les jeunes femmes allèrent jusqu'à réunir leur repas en un seul, et comme on s'ennuyait alors beaucoup à la cour, elles désirèrent donner un peu de mouvement à la monotonie de leur existence.

Dans ce but, il fut arrangé qu'on apprendrait et jouerait toutes les pièces de la Comédie-Française. Les trois princesses, en premier lieu, le comte de Provence et le comte d'Artois composèrent la troupe, puis, ils s'adjoignirent MM. Campan père et fils, que leur service avait forcément mis dans la confidence; d'abord, on ne voulait pas le dire au dauphin, mais comment faire? Le besoin d'avoir un spectateur pour rendre compte de l'effet scénique décida la révélation; le dauphin fut donc choisi pour représenter, à lui seul, les loges, les galeries et le parterre.

Mais cet amusement devint une véritable affaire d'état; Louis XV aurait sans doute blâmé

de telles distractions, et MESDAMES étaient sévères ; pour obvier à tout, on installa incognito, dans un cabinet d'entresol, deux larges paravens, formant avant-scène, et, les jours de spectacle, si on entendait le moindre bruit, une grande armoire renfermait d'un seul coup tout le matériel théâtral, puis on reprenait vivement des volans et des raquettes, apparences diplomatiques toujours à portée, pour détourner les soupçons.

M. le comte de Provence montrait une admirable mémoire ; mais M. le comte d'Artois ne pouvait pas apprendre un mot de ses rôles, et cependant il réussissait assez bien, improvisant avec facilité, ce qui dérangeait un peu le sens des auteurs, surtout si la pièce était en vers. Les deux princesses de Savoie jouaient avec un laisser-aller de prononciation et de jeu qui sentait un peu le terroir ; mais la dauphine se distinguait, et certes ce n'était pas l'effet de la prévention conjugale qui la faisait applaudir par son mari bien plus souvent que les autres.

Quand je dis qu'il applaudissait, je tiens de madame Campan que les applaudissemens et autres manifestations turbulentes étaient interdits *au spectateur;* mais il pouvait frapper légèrement sur la forme de son chapeau, ce qui devenait quelquefois désagréable, le dauphin ayant pris l'habitude d'y battre la marche des gardes-françaises, et les comédiens étant obligés d'attendre qu'il eût fini pour reprendre la parole; il est vrai qu'il disait pour raison n'en user ainsi, que comme ritournelle et représentation de l'orchestre.

Les couples illustres s'essayaient donc à qui mieux mieux, et prenaient en affection un exercice sans doute peu royal, mais que les amateurs disent amusant. Ils auraient continué, si un accident n'était venu mettre un terme à ces jeux d'enfans.

Le petit homme rouge parut dans l'intérieur des appartemens.

Ceci tient à une tradition de la famille des Bourbons. Toutes les fois qu'une catastrophe la

menace, un petit homme rouge, esprit infernal, au génie prévoyant, apparaît au milieu d'elle pour la préparer ou l'avertir.

Un jour, préparé de longue main, la jeune troupe voulut se donner le plaisir de se jouer *les Folies amoureuses*; à la scène de travestissement en militaire, l'épée d'Agathe ne se trouve pas, M. Campan l'a oubliée; on fait des excuses au public, augmenté ce jour-là de la comtesse de Provence, qui n'avait pas de rôle dans la pièce; la dauphine ordonne à son régisseur-général de descendre chercher l'épée en question; M. Campan avait son costume de Crispin, et, pour aller plus vite, il n'ôta même pas son rouge. Un petit escalier conduisait directement de cet entresol dans le cabinet où se trouvait l'épée; M. Campan approche; il croit entendre quelqu'un; pour éviter d'être vu, il ne trouve rien de mieux que de rester immobile derrière la porte; mais la personne renfermée, ayant de son côté entendu descendre, soit qu'elle fût inquiète

ou curieuse, ouvre la porte tout d'un coup et avec force, jette à la renverse le pauvre comique, puis, envisageant cette apparition si noire et si étrange, la peur le prend; il tombe lui-même à genoux, la face contre terre, et crie au secours avec tout ce qu'il a de voix; M. Campan, voyant qu'il ne peut l'apaiser, remonte subitement; déjà là-haut, on avait entendu, et déjà costumes et coulisses étaient rentrés dans l'armoire; avertis, ils descendent; Crispin s'esquive; d'un coup de main il se déshabille et descend à son tour; il trouve les princes et leurs épouses rassurant le malencontreux personnage, qui jure ses grands Dieux «qu'il a vu l'infernale apparition du petit homme rouge!» Or l'habit de M. Campan étant du plus beau noir, comme tous les habits de Crispins, il fallait que ce peureux eût une poltronerie de bien bonne volonté pour voir rouge.

Quoi qu'il en soit, cet accident fit renoncer au théâtre; cet homme ne sut pas se taire sur le fantôme prétendu, le bruit s'en répandit, il

arriva jusqu'au roi, qui fit dire des messes pour le repos de l'ame de Crispin; M. Campan ne s'en porta pas plus mal; mais on ne recommença pas.

Plus tard le goût du théâtre revint à la reine, à propos de la lecture d'une pièce de Dorat, que Sa Majesté voulut bien entendre à la sollicitation de M. de Cubières; Molé lut pour l'auteur, et mit tant de prestige dans son débit, que les souvenirs de théâtre se réveillèrent; le petit comité de S. M. s'occupa bientôt de former une troupe dans l'intérieur du palais.

D'abord, la reine ne joua pas elle-même; Louis XVI n'étant point d'avis de cela, elle voulut l'habituer peu à peu à cette idée: en conséquence, il y avait souvent dans les petits voyages de Choisy, spectacle, et même deux fois dans la journée, c'est-à-dire, qu'à l'heure ordinaire on donnait d'abord grand opéra, comédie française ou italienne, et à onze heures du soir le public favorisé rentrait dans la salle pour entendre des représentations plus gaies:

c'étaient des parodies, où les premiers acteurs de l'Opéra se montraient dans des rôles bizarres et de parade; Guimard y venait, et sa voix rauque, qu'elle pouvait renforcer encore, ajoutait au burlesque des situations, dans les parodies.

Souvent, par caprice ou pour autre cause, Guimard restait un jour de plus que ses camarades, et, toujours à son projet, la reine, assuraient ceux qui se prétendent initiés à tout, prenait en secret des leçons de la danseuse; je puis assurer de mon côté que cela n'a jamais été. Ce qui donna lieu à cette supposition, c'est que la reine ayant pour marchande de modes mademoiselle Bertin, celle-ci servait en même temps mademoiselle Guimard, et Sa Majesté qui savait tout le bon goût de cette dernière, la fit prier deux ou trois fois d'apporter quelques-uns de ses costumes pour faire tailler les siens sur ce modèle.

Ce fut lorsque la cour eut à peu près renoncé aux dispendieux voyages de Marly

que la reine fit adopter Trianon, pour effectuer son projet de jouer la comédie ; là, elle était dégagée de toute représentation, et on avait moins à lui demander compte du cérémonial.

Quelques semaines après son installation à Trianon, les répétitions et les représentations soit pour la comédie, soit pour le genre de l'opéra-comique, commencèrent. L'ouverture s'en fit à l'honneur et gloire de M. Sedaine. On n'avait jamais vu et on ne verra sans doute jamais *le Roi et le Fermier* ni *la Gageure imprévue* joués par de plus augustes acteurs, et devant un auditoire plus imposant ni mieux choisi.

La reine joua dans la première pièce le personnage de Jenny et dans la seconde celui de la soubrette. Tous les autres rôles étaient remplis par des personnes de la société intime de Leurs Majestés et de la famille royale. Le comte d'Artois remplit le rôle de valet dans une pièce et celui de garde-chasse dans l'autre : comme il n'avait pas perdu l'habitude d'im-

proviser, on n'osait pas trop lui confier le grand emploi.

Voici du reste la distribution exacte du *Roi et le Fermier*, et même la copie d'une affiche à la main dont j'ai eu long-temps la moitié :

Les Comédiens ordinaires du Roi, donneront aujourd'hui, etc.

La nomenclature suit ainsi :

Personnages.	*Acteurs.*
Le Roi.....	M. le comte d'Adhémar.
Richard.....	M. le comte de Vaudreuil.
Un garde....	M. le comte d'Artois.
Jenny	La Reine.
Betzi	Mme la duchesse de Guiche[1].
La mère.....	Mme Diane de Polignac[2].

Les mêmes acteurs donnèrent ensuite, et sans avoir admis encore à leur représentation beau-

[1] Fille de madame Jules de Polignac.

[2] Elle était chanoinesse.

coup de spectateurs : *On ne s'avise jamais de tout* et *les Fausses infidélités* de M. Barthe ; en général la comédie fut jouée d'une manière pénible et froide ; mais l'opéra étant animé et soutenu par la musique, avait la palme.

Depuis l'aventure du petit homme rouge, le roi avait pris en haine le théâtre ; mais voyant que sa femme y réussissait et y était applaudie, le goût lui en revint aussi, à tel point qu'il assistait à toutes les répétitions. On nomma pour diriger l'illustre troupe, et afin de donner des leçons théâtrales et mettre en scène, pour l'opéra-comique, Caillot et Richer, pour le même objet dans la comédie, Préville et Dazincour, mais comme Préville avait bon nombre d'occupations, plus tard on me fit l'honneur de me donner le titre de surnuméraire.

Afin de mieux s'autoriser à prendre un divertissement qu'elle aimait chaque jour davantage, la reine aurait désiré que madame la comtesse de Provence, avec laquelle elle était alors

un peu en froideur, jouât aussi la comédie ; mais MONSIEUR, qui donnait son consentement tout haut, le retirait tout bas ; il en résulta une espèce de querelle entre les deux belles-sœurs, à laquelle fut présent le comte d'Artois ; il était venu pour déterminer MADAME, mais cette princesse ayant rejeté bien loin, comme indigne d'elle, la proposition de paraître sur un théâtre, la reine prit la parole : « Mais dès que moi, Reine de France, je joue la comédie, vous ne devriez pas avoir de scrupules. » A quoi MADAME répliqua : « Si je ne suis pas reine, je suis du bois dont on les fait. » Piquée de ce parallèle, S. M. riposta vivement en faisant sentir à sa belle-sœur combien elle regardait la maison de Savoie comme au-dessous de la maison d'Autriche, qui ne le cédait pas même à celle des Bourbons, ajouta-t-elle. Le comte d'Artois, resté muet jusqu'alors, prit la parole et dit en riant : « Jusqu'ici, madame, j'ai craint de me mêler de la conversation, vous croyant fâchée, mais pour le coup je vois bien que vous plai-

santez. » Ce sarcasme termina la discussion.

Je mis en scène *le Barbier de Séville*, et je vis répéter plusieurs opéras. Aux répétitions, la reine était la meilleure camarade du monde, riant de ses gaucheries, et recommençant quand il le fallait. Il y avait certaines répétitions que le roi n'aimait pas : c'était lorsque, dans l'ouvrage, il se trouvait un baiser à donner ou à recevoir, Louis XVI s'impatientait, s'agitait, toussait ou se mouchait très-fort, comme si le bruit l'avait empêché de voir : — Ces choses-là se font toujours bien aux lumières, disait-il, il n'est pas besoin de les essayer et surtout d'y revenir souvent. » Sur ces observations, et comme on craignit de voir couper court aux représentations, on passa dorénavant les baisers, seulement il était convenu que chaque fois qu'on en aurait un à donner les dames s'inclineraient et les messieurs porteraient la main à leur jabot et caresseraient leur dentelle; je ne serais pas étonné que le proverbe *faire jabot* ne soit venu de là.

Pour une troupe de société, celle de la reine était bonne; mais l'exagération des complimens augmenta l'idée que les acteurs avaient de leurs talens, et l'amour-propre et la jalousie, que je croyais n'être qu'au Théâtre-Français, prirent aussi droit de bourgeoisie chez les princes comédiens.

On devint jaloux au château de la réputation des troupes de madame Montesson et Guimard, on s'informait comment telle ou telle avait joué, on envoyait des affidés; puis, se piquant d'émulation, on essayait de surpasser la troupe rivale, soit en montant plus de pièces, soit en les montant mieux; on se moquait réciproquement les uns des autres, et des épigrammes étaient lancées et rendues; bien entendu que pour la troupe de Trianon le nom de la reine était toujours respecté, tout en avouant que ses autres acteurs prêtaient un peu le flanc, surtout M. le comte d'Adhémar, à qui l'habit de berger, dans *le Devin de village*, allait si drôlement. Mais madame de Montesson était

aussi spéciale que lui en bergère, et si elle l'appelait *Tircis-Laflèche*, il la nommait *In-Folio-Philis*.. Quant à mademoiselle Guimard, c'eût été peu convenable que de se mettre en parallèle et d'en dire du mal; mais comme les jours où elle jouait, on ne parlait que de ses représentations, on pouvait en ces momens-là s'apercevoir qu'il y avait un peu de dépit à la cour. Si le despotisme de Louis XVI s'y était prêté, il n'y aurait eu bientôt qu'une troupe privilégiée.

Non pas que ces pensées entrassent dans l'esprit de la reine; bonne et bienveillante, elle n'avait d'autre but que de se distraire, et peut-être aussi de briller, mais son entourage cherchait à la pousser à cela; les comparaisons pouvaient nuire à tel qui espérait obtenir une grace après avoir bien chanté l'ariette ou bien récité son rôle; car ce goût devenait une passion royale, et les passions des princes sont les revenus des courtisans.

L'ardeur de jouer augmentant avec la vanité

des succès, on voulut obtenir plus de suffrages; les spectateurs n'étaient pas d'abord au nombre de plus de quarante, bientôt on eut un véritable public. Les officiers des gardes du corps et les écuyers du roi entrèrent les premiers; les officiers et les écuyers de MM. comte d'Artois et comte de Provence vinrent ensuite; peu après, on donna des loges grillées à bon nombre de gens de la cour, on invita des dames, les prétentions s'élevèrent, et de tous côtés, on finit par regarder comme une marque de distinction d'y être admis, et on bouda d'être refusé.

J'ai lu, ou dans une histoire de Marie-Antoinette ou dans des mémoires sur elle, que quelqu'un osa dire assez haut, sur la reine venant de jouer un de ses meilleurs rôles : — *il faut convenir que c'est royalement mal jouer.* Je dirai, moi qui l'ai vue, qui ai dirigé plusieurs répétitions, n'en déplaise au faiseur d'épigrammes, que la reine ne jouait point royalement mal; elle était d'abord très-bien en scène : c'est presque

la moitié du succès; certes, je ne partage pas l'opinion des personnes qui ont proclamé cette princesse une beauté; mais elle avait ce qui vaut mieux (je suis toujours ici dans la question du théâtre), ses yeux, sans être grands, prenaient avec facilité tous les caractères, s'animaient de tous les sentimens; sa peau était admirable de blancheur, et ses épaules éblouissaient aux bougies; son cou onduleux, obéissant à tous ses mouvemens, *terminait*, pour ainsi dire, chaque pas qu'elle faisait en scène, par quelque chose de doux et presque de caressant; sa bouche même, avec cette lèvre épaisse qu'on nommait la lèvre autrichienne, la servait à ravir, et lui donnait un air boudeur charmant: elle était à applaudir mille fois dans *Blaise et Babet*, lorsqu'elle se dépitait, froissait ses fleurs, les jetait dans la corbeille, et s'écriait, avec le plus joli hochement qu'on puisse imaginer: « Tu m'as fait endèver... endève! endève! » Et dans la scène des fameux couplets: *Lise chantait dans la prairie*, quand elle en réci-

tait le dernier, plutôt qu'elle ne le chantait :

> Le soir on dansa sur l'herbette,
> Blaise et moi nous dansions tous deux ;
> Mais il me quitta pour Lisette
> Qui vint se mêler à nos jeux,

c'était un si heureux mélange de bouderie et de sentiment, de larmes et de dépit, de colère et d'amour, que j'ai vu s'en émouvoir de vieux courtisans, et tout courtisans qu'ils étaient, oublier d'applaudir pour pleurer. Avec du charme et de l'émotion, la reine avait de la finesse, et pour une actrice ordinaire, ce serait déjà mieux qu'un éloge. Sans doute elle n'était pas autant à son aise dans la comédie, mais dans ce genre plus d'une actrice de profession s'en tirait moins bien qu'elle, et dans l'opéra comique, peu s'en tiraient mieux. Personne ne portait avec plus d'aisance le cruchon de lait de Perrette : je crois voir encore cette tête si charmante sous la cornette et si noble sous le diadême, balancer le joli vase de lait sans le répandre! Cette tête qui douze ans plus tard!...

A propos des *deux Chasseurs et la Laitière* il y eut un grand scandale et des grandes intrigues au château; un des principaux rôles de la pièce fut disputé avec acharnement, et il ne fallut rien moins que la décision du souverain pour mettre un terme aux graves débats qui survinrent à ce sujet.

Aucune admission nouvelle n'avait été faite dans la troupe, et bon nombre de seigneurs qui ne se sentaient nulle disposition pour jouer la comédie, n'étaient pas fâchés de voir le personnel ne point s'augmenter, chaque nouvel adjoint ne pouvant manquer de devenir un favori; mais dans *les Chasseurs et la Laitière* il y avait un rôle que tout le monde était propre à remplir, et comme il ne s'agissait, ni de parler ni de chanter, plusieurs concurrens, jusqu'alors sans prétentions, se présentèrent.

Il faut savoir que l'emploi de répétiteur, de souffleur et d'ordonnateur général pour tous les détails du théâtre avait été donné au beau-père de madame Campan, et que monsieur le

duc de Fronsac, premier gentilhomme de la chambre en avait paru vivement blessé, prétendant que ses droits se trouvaient ainsi compromis, et qu'il appartenait à lui seul de se mêler des plaisirs de Sa Majesté. On lui avait répondu qu'il ne pouvait exercer ses fonctions de premier gentilhomme où la reine et les princes étaient acteurs, et, pour le moment, il avait fallu se contenter de cette réponse.

Mais lorsque la question des *Chasseurs et la Laitière* fut agitée, M. de Fronsac réclama le droit de distribuer le rôle de *l'ours*, avançant que c'était une spécialité qui rentrait dans ses attributions. Le fait est, que plusieurs de ces grands seigneurs dont j'ai parlé avaient sollicité Monsieur le duc, et s'étaient mis sur les rangs.

Je ne puis dire comment l'affaire fut traitée, mais j'ai entendu Richer rapporter qu'elle devint sérieuse ; les gentilshommes qui avaient le droit de monter dans les carrosses prétendant qu'eux seuls devaient être admis; que cette fois la chose pouvait se ranger dans la catégorie

des offices de cour, comme ceux de tenir le bougeoir, avancer le prie-dieu ou donner la chemise. Cette faveur de revêtir une peau d'ours fut revendiquée avec chaleur; tel faisait descendre son droit des croisades, tel autre de Louis-le-Bègue, celui-ci de Clodion le chevelu; la cour en était en convulsion. La reine, du reste, s'amusait fort de ces graves prétentions, qu'elle jugeait avec la gaîté de son caractère; mais enfin, comme elle tenait à jouer Perette, pour en finir, le roi déclara à sa fidèle noblesse qu'il choisirait lui-même l'ours en question, en taisant, pour éviter toute jalousie, le nom du personnage enseveli dans la peau velue.

— Permis à vous, Messieurs, ajouta la reine, en regardant les plus entêtés, de désigner au roi celui que vous croirez avoir le plus l'air à la chose.

VI

La Veuve du Malabar.

Succès d'enthousiasme de cette pièce à sa reprise. — Causes de ce succès. — Le clergé s'émeut. — *Lettre d'une femme malabare.* — Mode de donner des seconds titres aux ouvrages. — Dorat. — Sa liaison avec Fréron. — Mort de Dorat. — Anecdote.

A DÉFAUT de pièces nouvelles, la comédie française venait de reprendre l'*Orphelin de la Chine* de Voltaire, quand afin d'obtenir la même faveur pour la *Veuve du Malabar*, mon-

sieur Lemierre, auteur de cette tragédie, nous adressa le quatrain suivant :

Par vos délais longs et sans fin
C'est assez me mettre à l'épreuve,
Vous qui protégez l'orphelin
Ne ferez-vous rien pour la veuve ?

Puis, il vint nous trouver et nous dit : « Messieurs, il n'y a point de veuve qui n'ait ses reprises, et je viens vous demander celle de la veuve du Malabar. » Il l'obtint, bien que ce fût une mauvaise pièce; les nouveaux changemens nous tentèrent; peut-être y avait-il plus de mouvement que d'action dans l'ouvrage, mais en y joignant une grande pompe de spectacle, on pouvait éblouir la multitude. Monvel y remplit avec le plus grand succès le rôle du jeune Bramine, et Larive celui de Montalban. Demandé à la fin de sa tragédie, monsieur Lemierre n'ayant pas jugé à propos de se présenter, le parterre fit un tumulte effroyable et refusa de laisser jouer la petite pièce : on eut recours à l'expédient dont monsieur le duc de

Duras avait si souvent donné l'exemple : on fit venir la garde, et Sganarelle put débiter ses fagots sous le patronage des soldats du roi. C'est une chose digne de remarque que, depuis lors, il fallut doubler le poste du Théâtre-Français chaque fois qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire. Cette espèce d'agitation dont j'ai eu occasion de parler, se manifestait tous les jours davantage, notre parterre, jadis si pacifique, ne venait plus qu'avec la fièvre; il est vrai que nos auteurs avaient le transport au cerveau, et que le drame qui avait cours, et la tragédie dont Voltaire avait donné le modèle, n'étaient pas propres à calmer les esprits.

La Veuve du Malabar se joua avec une affluence toujours croissante et eut trente représentations consécutives.

Et pourtant en 1770, cette même tragédie, à sa première apparition, était tombée dans les règles, tant on l'avait désertée; et pourtant encore, le fameux bûcher, les solennels apprêts de la brûlure, qui à la reprise produisirent un

si grand effet, existaient de même dans l'origine. Fallait-il rapporter à Larive la nouvelle fortune de la pièce? Le fait est, qu'il s'y dessina superbement, et la manière dont il ravit la victime au bûcher lui valut les suffrages universels. Il était admirable poussant son cri : LANASSA DANS LES FLAMMES !!.,... Il était beau d'amour et d'héroïsme quand il s'emparait de cette femme, avec son air d'aigle enlevant une colombe. L'habit de général lui allait d'ailleurs à ravir ; acteur d'éclat et de mouvement, ce rôle fut en tout point heureux pour lui ; quant à moi qui n'aimais pas son talent, et qui avais dit, « que c'était du vin de Surène dans une bouteille de Bordeaux, » j'avoue en toute humilité que je m'étais trompé, et je trouve plus de plaisir à rétracter mon épigramme que je n'en eus à la faire.

Mais Larive et Monvel et Sainval cadette, qui firent assaut de talent dans cet ouvrage, n'étaient qu'une cause bien secondaire de son succès : jusqu'à présent beaucoup de tragédies

avaient été lancées en manifestes contre les prêtres, mais ce que Voltaire et ses imitateurs avaient osé avec prudence, Lemierre l'osa avec audace, et le public joua cette fois un rôle actif dans cette thèse soutenue devant lui par l'auteur. La violence avec laquelle le poète décria le sacerdoce depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin, fit le succès de la *Veuve du Malabar*. On n'y est point serré de douleur, on n'y pleure pas, on n'y sanglotte point, on y maudit. On y est tantôt ému d'indignation, tantôt agité d'un rire sardonique en voyant les prêtres honnis, baffoués, démasqués; dans les tragédies précédentes où l'on avait mis en scène le fanatisme, il y avait toujours une action principale au milieu de laquelle on enchâssait (mais seulement comme pour surdorer la pièce), les allusions philosophiques; ici le poète marchait à découvert; le drame portait à plomb sur les prêtres et, toute l'action était absolument subordonnée à la dissertation anti-religieuse : elle en était l'ame.

Le clergé ressentit le coup et s'en émut; il alla même trouver le roi, mais en ce moment les préoccupations politiques étaient grandes, et les ministres, ou indifférens ou empêchés, ajournèrent; l'Angleterre et l'Amérique, le comte d'Estaing et le comte de Grasse, portèrent tort aux réclamations de M. de Beaumont : nous fîmes intercéder de notre côté, c'était de l'argent frais qui nous arrivait, et cela devenait trop rare pour n'y pas tenir; M. l'archevêque parlait au nom de l'autel outragé, nous parlions, nous, au nom de notre caisse vide. Des suppressions furent demandées, du moins dans le premier acte : il y avait là une longue scène de théologie entre le grand Bramine et le jeune initié, où tout en dissertant sur le droit que s'étaient arrogé les prêtres indiens de faire brûler les veuves, on battait à tort et à travers sur les coutumes superstitieuses en général, et, sous la gaze de l'allégorie, le public devinait facilement nos séminaires diocésains; c'est cette scène qu'on aurait voulu faire couper; mais c'eût été sup-

primer la pièce ; d'ailleurs le parterre souverain fut instruit, et si on lui avait ôté l'endroit qu'il aimait à applaudir davantage, Dieu sait ce qui serait arrivé ! Ne sachant de quel côté se retourner, et voyant que l'autorité refusait tout appui à l'Eglise, on pensa, soit à l'archevêché, soit à la Sorbonne, à détourner l'attention du public de cette scène par un moyen tout dans l'esprit français, par une plaisanterie toute mondaine ; en conséquence, on fit appeler les écrivains sur lesquels le clergé pouvait compter le plus ; Palissot, disait-on, était de ce nombre, Gilbert, jeune poète déjà fameux, et un seigneur nommé jadis dans le monde le vicomte Deynié de Sevrannes, qui, par esprit de pénitence, s'était retiré dans la maison des Blancs-Manteaux ; il leur fut expliqué ce que l'Eglise attendait d'eux, et l'on assure que, de cette trinité littéraire et dévote, ou de l'une des trois personnes seulement, procéda la lettre suivante, qui, le 11 mai 1780, fut jetée des troisièmes loges dans toute la salle, au moment de la scène en question.

LETTRE D'UNE MALABARE, ACTUELLEMENT A PARIS, A L'AUTEUR DE LA VEUVE DU MALABAR.

Ah ! monsieur, que votre tragédie m'a fait plaisir ! et que vous avez bien fait d'attaquer cette vilaine loi qui veut qu'une femme se brûle parce que son mari s'est laissé mourir ! souffrez que je vous en remercie au nom de toutes les femmes du Malabar. Je crois pouvoir vous répondre de leur reconnaissance. C'est pour nous seules sans doute que l'humanité vous a dicté cet ouvrage ; car vous n'avez pas dû craindre qu'une loi de si mauvais exemple pût jamais prendre faveur parmi les Européens. Aussi, prête à retourner dans ma patrie, je n'attends pour quitter Paris que le moment où je verrai votre tragédie imprimée. Je veux la traduire dans ma langue naturelle, pour la faire lire, ou la lire moi-même s'il le faut, à tous mes compatriotes. Une fois votre pièce connue au Malabar, il faut que l'une des deux y tombe à plat, ou la loi ou la tragédie, et vous ne croyez

sûrement pas, monsieur, que ce soit la tragédie.

Quoi de plus absurde en effet (je parle de la loi) ! vouloir que le mariage institué pour la population serve à dépeupler le monde ! Et puis, on peut bien mourir pour un mari qu'on aime, mais on ne veut pas y être condamnée, c'est en avoir la peine sans en avoir le mérite. Il est inutile sans doute de vous dire que cette loi avait été faite par un homme, et qui pis est par un mari. Il faudrait donc qu'une femme répondît d'une santé qu'un perfide va perdre, peut-être hors du ménage, par d'autres amours ! Quand le mari meurt pour ainsi dire d'inconstance, il faudrait que sa femme mourût de fidélité ! cela n'est pas naturel.

Vous autres Français, qui trouvez que le mariage est toujours un peu triste, jugez si la perspective du bûcher était propre à l'égayer parmi nous. Savez-vous bien que ce n'était pas une petite affaire que de se marier : il fallait,

outre la fortune du prétendu, calculer exactement son âge, vérifier sa santé, etc.; aujourd'hui (car je suppose la révolution déjà arrivée) une honnête fille pourra se marier sans tant de façon.

Si cette loi est contraire aux mœurs des Européens en général, à plus forte raison aux mœurs de Paris en particulier, et je gage bien qu'aucun sexe chez vous n'aurait voulu l'introduire; les maris tiennent trop à la politesse, et les femmes à l'humanité. D'ailleurs, soyons justes, il faut avoir pitié des moribonds, et, en vérité, les époux sont quelquefois si las de leur ménage quand ils partent pour l'autre monde, que leur proposer de faire route avec leurs femmes, ce n'est pas toujours là de quoi adoucir l'ennui du voyage.

Agréez, monsieur, l'expression réitérée de ma reconnaissance. Toutes mes compatriotes seront prêtes à vous en donner des preuves, si jamais la fortune vous pousse sur les côtes du Malabar. J'ose vous promettre qu'il ne tiendra qu'à vous

d'épouser toutes les veuves que vous aurez sauvées du bûcher.

J'ai l'honneur d'être, etc.

DEMSAÏL,
Devéta du temple de Sarhâzie.

Si ce fut le Blanc-Manteau qui composa la comique missive, on voit qu'il n'avait pas tout-à-fait oublié les choses de ce monde; mais le but fut manqué, et sur deux fois que tomba cette pluie de lettres, le public n'en fut distrait que la première, encore demanda-t-il aux acteurs d'attendre qu'on eût lu; la plaisanterie amusa cependant; mais on n'y vit qu'une de ces drôleries auxquelles on était habitué à cette époque de quolibets, de calembours et de nouvelles à la main. Chacun emporta le papier chez soi, quelques journaux en donnèrent des fragmens, et ce subterfuge contre la pièce fit qu'on s'en occupa davantage. Pendant que le clergé songeait à une attaque plus

sérieuse, l'ouvrage alla son chemin, les trente représentations s'achevèrent, notre coffre s'emplit, et *la Veuve du Malabar*, qui n'essuya que des tracasseries à Paris, eut à supporter de véritables persécutions en province.

Une des causes bien secondaires en apparence, mais essentielle en réalité du succès de l'ouvrage, fut le changement de titre ou le second titre; à mesure que l'esprit des spectateurs changeait, il fallait changer l'apparence des pièces, ainsi *la Veuve du Malabar* se nomma *l'Empire des coutumes;* cette nouvelle étiquette prêtait un tour philosophique à ce qui n'avait d'abord été donné que comme œuvre d'art; la même opération s'était faite chez nous en diverses circonstances, assez souvent le public lui-même indiquait le changement; je citerai pour exemple *l'Amour français*, de M. Rochon de Chabannes, qui, après l'application de quelques vers au marquis de Lafayette, ne se nomma plus que *l'Honneur français;* il y

eut même à cette époque un notable changement dans la manière de jouer, soit les nouvelles, soit les anciennes tragédies. Autrefois, l'acteur cherchait, dans les vers qu'il avait à réciter, ce qu'on nomme au théâtre la *phrase à effet*, le *mot de valeur;* mais il le cherchait dans la phrase d'amour ou le mot de sentiment; au temps dont je parle, le *mot de valeur* se chercha dans les vers politiques ou philosophiques; les auteurs les y encadraient en pièces de marqueterie, les acteurs en demandaient, le parterre en était avide; rien ne se passait plus au dehors, aucun événement marquant n'avait lieu en France, à Paris, en Europe, qu'aussitôt on ne le façonnât en douze syllabes et ne le fît entrer, parasite à effet, dans les ouvrages en répétition; le genre tragique surtout subissait ce placage, la tragédie fût-elle d'ailleurs Iroquoise[1] ou Mexicaine[2]. C'était bien sans doute,

[1] *Les Illinois.*

[2] *Manco Capa.*

(*Note de l'Editeur.*)

puisque tout le monde se montrait d'accord; mais n'était-ce pas faire dégénérer le genre élevé? Ne devenait-il pas ainsi une espèce de brochure en vers que nous étions chargés de dialoguer? N'était-ce pas surtout dangereux pour les acteurs, en qui ce nouveau travail détruisait la vérité et le grand pathétique? Molé, malgré son talent incontestable, échouait dans ces hors-d'œuvres; Monvel n'y mettait que de l'adresse; Brizard y voyait pâlir son génie; Larive seul y réussissait.

Lemierre dédia son ouvrage aux mânes de Dorat, mort le jour même de la première représentation de la reprise de cette tragédie. Dans son épître à son ami, on ne trouvait d'intéressant que cette anecdote, que l'auteur citait avec complaisance, et qui faisait honneur à tous deux : « Qu'on m'apprenne le plus tôt qu'il se pourra le succès de *la Veuve du Malabar*, cela me fera passer une bonne nuit,» avait dit Dorat, au lit de mort.

On a vu que je connaissais personnellement

ce poète; je puis ainsi donner quelques détails sur sa fin. Dorat passa ses dernières années dans le chagrin et en dispute avec tout le monde, même avec la Comédie Française, finissant toujours par en être le débiteur; il les passa surtout en procès avec ses libraires, ruiné par ce luxe de planches et de culs de lampe qu'il avait la manie de placer dans ses moindres opuscules, harcelé par ses créanciers, et plus encore par quelques journalistes acharnés contre lui, épuisé, non de travail, mais d'occupation, énervé de plaisir, s'efforçant toujours de soutenir, en dépit des circonstances, les prétentions de cette philosophie insouciante et légère dont, quoi qu'il put lui en coûter, l'affiche lui devenait de jour en jour plus nécessaire et plus difficile, Dorat soutint jusqu'au bout un rôle pénible, et le soutint même avec assez de courage.

Ce poète gâta lui-même sa vie; son malheur fut de se méconnaître, et d'oser placer son léger talent en ligne avec le génie de Voltaire;

cette opinion lui fit croire qu'il était propre à tous les genres; et lorsque peut-être il aurait réussi en s'attachant à un seul, il voulut s'illustrer dans tous. Les lauriers de l'auteur de *Zadig*, de *Mahomet* et de *la Pucelle*, troublaient le sommeil de Dorat; adroit dans le petit conte, gracieux dans l'épître, il aurait pu avoir une existence poétique agréable à une époque où un quatrain sur un éventail plaçait un homme; mais Dorat rêvait en littérature l'essor de l'aigle, et, comparativement à Voltaire, il n'avait pas les ailes du colibri.

La cause principale de son humeur chagrine, qui s'accrut avec l'âge et fit le tourment de ses jours, tient surtout à son malheureux dévouement pour Fréron : le journaliste ayant loué à outrance les ouvrages les plus médiocres de Dorat, Dorat voulut prendre la défense du journaliste lorsque Voltaire en fit justice dans l'*Ecossaise*. En cette circonstance, il se montra d'autant plus ami énergique et dévoué, qu'en brisant Fréron c'était briser son encensoir; il se

mit donc courageusement sur la brèche pour l'*Aristarque*, mais depuis, il parvint à se figurer que tous les partisans de Voltaire étaient devenus ses détracteurs et avaient juré sa perte; depuis, il vit partout des ennemis : les plus justes critiques lui parurent un plan de cruautés concertées; son caractère s'aigrit, et ses ouvrages portèrent désormais l'empreinte d'une ame ulcérée, qui tantôt menace, tantôt gémit. Il avait fait jouer autrefois une pièce intitulée : *le Malheureux imaginaire*, je ne l'ai point vue, mais je puis dire que, s'il se prit pour modèle, ce dut être le meilleur de ses ouvrages.

Ce n'est pas que Dorat ne se fît aimer, il ne rendit malheureux que lui-même, et son ambition déçue et son extrême sensibilité accélérèrent sa fin; peut-être aussi fut-elle amenée par mieux qu'une cause littéraire, peut-être avait-il dépensé son énergie autrement qu'en flots d'encre : déja mourant et qui plus est ruiné, il s'achevait encore pour une petite intrigue cachée avec une jeune limonadière, sans en être moins

assidu chez quelques anciennes conquêtes, ni chez mademoiselle Fanier, avec qui on le disait marié secrètement.

Je le vis l'avant-veille de sa mort; comme j'entrais chez lui le curé de sa paroisse en sortait. Dorat avait assez heureusement esquivé cette première visite, voulant, disait-il, s'escamoter aux prêtres. Il me parut plein de sérénité; la satisfaction se peignit sur sa figure quand je lui dis l'effet de nos répétitions générales de *la Veuve du Malabar*, et tout le bien que nous augurions de l'ouvrage pour le lendemain.

Ce lendemain là, il mourut, et il s'y prépara en homme, sans changer rien à ses habitudes; il avait fait mettre à portée un linceul de toile fine de Hollande, en avait fait ôter la marque de fil rouge pour la remplacer par son chiffre et celui de Fanier, dessiné avec des cheveux qu'il tenait d'elle; après ces préparatifs, ayant demandé son médecin, il se fit tâter le pouls : « Voyez, docteur, puis-je aller jusqu'après

cette première représentation qui m'intéresse?» Le docteur l'ayant rassuré d'un ton qui lui faisait voir qu'il devait songer à ses affaires, il se fit habiller, coiffer et poudrer avec soin; et comme la mode était venue alors de porter deux montres, et que ceux qui ne pouvaient les avoir réellement, les faisaient soupçonner en laissant passer un cordon à chaque gousset, Dorat, qui en était à cet expédient, toujours fidèle à son caractère, se fit arranger ainsi; son vieux valet-de-chambre le plaça ensuite sur une chaise longue dont le pauvre poète n'avait pu faire les frais, et que lui avait donnée madame de Beauharnais. Là, il attendit la visite ordinaire de ses deux amies..... et l'heure de mourir.

M. de Marcy [1], madame de Beauharnais et Fanier étaient auprès de lui; Dorat avait dans ce moment une faiblesse, il la combattit et es-

[1] Nous pensons que c'est M. Sautreau qui est de cette époque, et dont le nom est aussi de Marcy.

(*Note de l'Editeur.*)

saya de sourire; puis, ayant repris des forces, il rassura ses amis ; la mort venait, il la sentit, et voulut faire la distribution de tous les petits objets qu'il laissait en souvenir de lui; comme il en était à des termes de frère et de sœur avec Fanier, ce fut elle qu'il chargea de remettre à la petite limonadière une épingle en brillant. M. de Marcy, là-dessus, et pour détourner l'idée de ces dames et celle de son ami d'un si triste moment, le plaisanta sur son inconstance et ses infidélités, il comprit cette pensée et s'y prêta de bonne grace : en ce moment le curé averti par le vieux domestique entra.

— Laissez-le venir, il ne faut chagriner personne aujourd'hui, dit-il.

On reçut le pasteur poliment ; il s'assit, parla au mourant en honnête homme ; puis, il amena adroitement une petite exhortation ; madame Beauharnais s'était cachée pour pleurer, Fanier allait tomber à genoux, Dorat lui saisit la main.

— Mon fils, un instant de repentir, et vous

verrez Dieu face à face, éternellement, disait le prêtre avec onction.

—Face à face, répétait le mourant, en regardant Fanier.

— Oui, mon fils, face à face! redit le pasteur.

—Entendez-vous, Fanier? pour un inconstant... c'est terrible (ici sa voix s'affaiblit)!... éternellement, face à face... jamais de profil!

Un quart d'heure après, il n'était plus.

—

VII.

La famille Crussol.

La Veuve du Malabar en province. — Intolérance. — Traditions de la bulle *unigenitus*. — Madame Crussol et son mari. — Marianne. — Voyage à Bordeaux. — Prosper d'Emmery. — Le comédien-commis. — Mariage. — Anathème du prêtre. — — Visite nocturne. — Catastrophe.

On en était encore au treizième siècle à Toulouse quand toute la France en était au dix-huitième; car dans cette ville où le meurtre de Calas trouva presque tout un peuple pour y ap-

plaudir et même y pousser, l'ancien esprit des guerres de religion et de lutte entre les protestans et les catholiques se perpétuait avec ces vieux fermens de crédulité et de fanatisme ; cependant la lumière pénétrait dans certaines classes de la société, et peut-être la pièce de Lemierre y aurait-elle produit aussi son effet, sans un événement qui fit sensation dans cette ville, et empêcha long-temps l'ouvrage d'être joué.

La tolérance de M. l'archevêque [1], soupçonné même d'*encyclopédisme*, n'y pouvait guère ; quelques vieux curés entretenaient encore dans leurs paroisses un véritable esprit d'opposition, et quand tout était fini à Paris, ou devait l'être, sur les folies de la bulle *unigenitus*, ces prêtres incorrigibles en conservaient religieusement tous les souvenirs, et se faisaient gloire d'être curés *constitutionnaires*.

L'affaire des billets de confession et celle du refus des sacremens existait donc encore dans

[1] Loménie de Brienne, depuis ministre.
(*Note de l'Éditeur*.)

quelques églises des faubourgs, non point ouvertement, mais d'une manière plus dangereuse ; la guerre se faisait sourde et cachée, et les ouailles qui avaient eu le malheur de suivre l'esprit du siècle étaient condamnées à mourir sans recevoir les dernières consolations qu'elles appelaient dans la sincérité de leur croyance.

Les parens en référaient bien à l'archevêque ; mais les curés éludaient, et pendant ce temps le malade pouvait mourir sans être en règle ; quelques familles s'adressaient même aux magistrats, et les refus de sacremens étaient cassés ; mais comment un fidèle pouvait-il croire à l'efficacité de l'Extrême-Onction, donnée par autorité de justice et avec exploit d'ajournement ; à l'Eucharistie, assistée du ministère d'huissiers et de sergens de la grand-chambre [1].

Plusieurs d'entre les prêtres, en pesant ainsi

---

[1] Plusieurs huissiers de Paris, suivant le protocole, ne manquaient jamais de mettre dans leur exploit : *Et à défaut par ledit curé de donner ledit bon Dieu, le présent acte devant tenir au malade, lieu et place de Viatique.*

sur les consciences, étaient parvenus à être les tyrans plutôt que les directeurs des familles; dominées par la crainte, celles surtout dont un grand-père ou un vieillard était le chef, subissaient encore plus leur inquisition ! au nom suprême des terreurs de la mort, le sacerdoce imposait son despotisme sur la vie.

Dans une rue voisine du monument qu'on nomme le capitole, vivait un honnête homme, marchand de ces sortes de draps grossiers, produits des fabriques du pays; lui, sa femme et une fille unique composaient toute la famille. Le père Crussol, marié à un âge assez avancé, n'avait eu d'enfant que Marianne, il l'aimait avec tendresse; madame Crussol était fort pieuse et grondait quelquefois son mari, qui, ayant voyagé et vu beaucoup de pays, était revenu moins croyant, et se permettait parfois la plaisanterie philosophique à la mode de Paris, ou bien allait au spectacle (quand il y en avait) même le dimanche et les jours fériés.

La bonne madame Crussol était d'autant plus fâchée de cela, que la petite Marianne écoutait plutôt son père qu'elle, et feuilletait avec plus de plaisir un livre profane que la *Fleur des Saints* ou le *Colloque du Calvaire;* l'excellente mère lui faisait lire assez régulièrement ces livres pieux, mais malgré cela les pages en étaient encore éclatantes de blancheur, tandis que celles du roman de *Zaïde* et même du *Don Quichotte* paraissaient toutes jaunies en dedans, tant et si souvent elles avaient été parcourues.

On voit que le salut de Marianne se trouvait fort compromis, aussi sa mère allait-elle verser ses peines dans le sein d'un confesseur, et le prêtre, tout en lui donnant des consolations pour elle-même, lui disait que son mari et sa fille ne pouvaient manquer d'être damnés, s'ils continuaient dans cette voie de perdition. Il pesait surtout sur le goût du spectacle qu'avait le bonhomme; mais le bonhomme était tenace, et madame Crussol se désespérait.

Marianne jetait bien quelque joie dans tout cela, elle tenait des deux natures de ses parens : douce et énergique, affectueuse et décidée, elle appelait quelquefois le sourire sur les lèvres de sa mère, même en lui racontant Don Quichotte, et parfois aussi, elle attendrissait son père en lui faisant lecture, avec sa voix flûtée et qui allait à l'ame, de l'affectueux dialogue de l'imitation du Christ.

Cependant le père, devenu vieux, avait à Bordeaux une sœur aînée assez à son aise, dont la petite était l'héritière; un jour la tante demandait à voir sa nièce, et M. Crussol se crut encore assez fort pour faire le voyage avec sa fille.

Les affaires, peu brillantes, ne permettaient pas ordinairement d'avoir un commis; mais le chef de la maison allant partir, il fallut prendre un remplaçant pour le temps de l'absence. C'était un assez mauvais sujet, qui à cause de sa conduite, se trouvait souvent sur le pavé; car plusieurs fois il avait tenté de séduire les femmes

de ses patrons, on racontait même de lui des choses terribles, relatives aux jeunes filles qu'il avait mises à mal; mais ce garçon était fort entendu au commerce, et l'âge de madame Crussol défiait la calomnie : on s'en arrangea donc.

Après avoir écouté toutes les recommandations de sa femme, l'avoir embrassé cent fois peut-être, et arraché Marianne de ses bras, le père Crussol fit un effort sur lui-même : on partit, et une demi-heure encore après, et à chaque portière, pendant que la lourde voiture s'élançait dans sa première vigueur, une main de vieillard et une blanche main de jeune fille, tenant chacune un mouchoir, s'agitaient vers la ville de Toulouse en signe d'adieu.

On juge comment le frère et la nièce furent reçus à Bordeaux. La vieille veuve Dampierre leur procura tous les amusemens de la ville; c'étaient tous les jours des promenades sur le port, des visites dans l'intérieur des navires qui se trouvaient en rade; on obtint même du gou-

verneur une permission pour monter sur les remparts du château-trompette ; rien ne fut oublié, rien, surtout le spectacle.

Pour la première fois, Marianne voyait la comédie, et ce péché-là, contre lequel sa mère se fâchait si fort, lui sembla le plus digne d'absolution ; elle voulut lire les ouvrages qu'elle avait vus, et elle ne put comprendre comment ce qui orne l'esprit gâte le cœur. On pense bien que dans les lettres à la maman de Toulouse cette circonstance fut omise, et cela, il faut le dire, au grand regret de Marianne ; elle comptait, entre ses qualités les plus précieuses, la sincérité, et elle aurait mieux aimé avouer un tort et en supporter la peine, que d'être dissimulée et ensuite tranquille.

Excellente fille ! fille rare ! Marianne, dans une sphère plus élevée, se serait montrée une femme remarquable.

La *Veuve du Malabar* venait d'être jouée à Bordeaux avec un succès pour le moins égal à celui de Paris ; Sainval l'aînée, l'exilée de M. le

duc de Duras, qui parcourait toujours la province, créa dans celle-ci le rôle où sa sœur se distinguait à Paris, peut-être avec moins de charme, mais aussi avec plus de force, plus d'énergie, et plus de cet entraînement tragique, essence de son talent.

Le jeune premier de la troupe bordelaise, ne jouant la tragédie que dans des circonstances rares, céda en cette occasion son rôle à un jeune comédien qu'on nommait au théâtre, Prosper Aimery ou d'Emmery, mais dont le véritable nom de famille était d'Ussieux; fils d'un maître-d'hôtel de M. le comte de Ganges [1], ce jeune homme, passionné pour le théâtre, avait quitté la maison paternelle. Doué des plus heureuses dispositions, toujours bien accueilli des divers publics de province, il s'attacha enfin à la destinée nomade de mademoiselle Sainval l'aînée, préférant à tous les

[1] La comtesse de Ganges était chez madame Adélaïde *dame pour accompagner*.

(*Note de Fleury.*)

autres genres celui de la tragédie, dans lequel il réussissait en homme, qui devait un jour aller au grand.

Mais le clergé de Bordeaux ne se montra pas moins courroucé que celui de Paris contre la *Veuve du Malabar*, et comme cette ville était sous le commandement du maréchal de Richelieu, alors lié très-intimement avec M. de Paris [1], on écrivit à ce prélat, au nom du chapitre pour qu'il réclamât l'autorité de M. le maréchal contre un tel scandale. Le duc de Richelieu, qui applaudissait la pièce à Paris et, en sa qualité de premier gentilhomme, était une espèce de complice de l'auteur, allait faire partir un ordre pour la mettre à l'*index* à Bordeaux (défendant ainsi comme commandant ce qu'il approuvait comme gentilhomme), quand la maladie de Sainval et son départ pour les eaux arrêtèrent tout naturellement l'ouvrage.

[1] On donnait aux prélats le nom de la principale ville de leur diocèse. (*Note de l'Éditeur.*)

D'Emmery, ou si l'on veut d'Ussieux, se vit ainsi sans emploi; mais son succès avait été si complet dans le jeune Bramine, et tous les directeurs de France étaient tellement à l'affût d'une pièce qui faisait faire de l'argent (surtout quand le rôle en question réussissait, car c'était celui de l'opposition), qu'ils écrivirent au jeune comédien et lui firent un pont d'or pour venir la jouer.

Cependant Marianne et son père étaient à Bordeaux lors de la vogue de *la Veuve du Malabar;* M. Crussol trouvant dans la pièce des réponses toutes trouvées pour riposter aux propos bigots de sa femme, en retint quelques tirades, se proposant de s'en faire, du même coup, des armes contre M. le curé; Marianne, elle, en admirant les vers de Lemierre, trouva surtout le jeune Bramine charmant, et quand vint le quatrième acte, à la scène de la reconnaissance entre le frère et la sœur, elle s'attendrit avec la veuve, versa des larmes, et pensa que si le ciel lui avait donné un frère comme celui-là, le

petit magasin de Toulouse, souvent si triste et si sombre, aurait été toute joie et tout bonheur.... Rien n'égaie une maison comme un frère bien fait, aimable, et ayant un bon cœur; puis, on peut se passer de commis : assurément cette idée était moins un ardent désir de jeune fille qu'une pensée de femme qui a de l'ordre, aussi Marianne ne se reprocha-t-elle rien.

Pour la seconde fois on reprit le coche et le chemin du pays natal. A ce retour, il y avait peu de voyageurs, mais d'Emmery, que ses affaires aussi appelaient à Toulouse, était du nombre. Le père et la fille ne le reconnurent pas; la physionomie des acteurs au théâtre et celle qu'ils ont dans le monde diffère assez souvent, le costume change d'ailleurs; mais d'Emmery était bien partout, et sa voix ne changeait jamais; il causait avec grace, son accent était pénétrant, et il racontait de prédilection les aventures où il y avait du sentiment, non pas seulement des aventures d'amour, mais de celles où se trouvent le dévouement d'un père, la piété filiale

d'un enfant, le sacrifice d'un ami. M. Crussol était heureux en l'écoutant : lui, qui aimait à placer son mot dans la conversation, se taisait maintenant pour ne rien perdre de l'intérêt de celle du jeune homme; pour Marianne, elle, oh ! elle..... il lui semblait entendre son Bramine lisant des pages du roman favori de *Zaïde*, qu'elle feuilletait si souvent.

D'Emmery n'avait pas voulu déclarer au bureau du coche son état de comédien. Il se supposait voyageur parcourant le pays pour s'instruire, mais lorsqu'il eut appris que la jeune fille était marchande, il se trouva tout à coup un grand goût pour le commerce, du moins, disait-il : « que s'il venait à réaliser un jour sa petite fortune, il pourrait bien acheter un fonds honnêtement achalandé et se fixer dans une ville..... » seulement il ne savait encore laquelle.

Marianne pensait que le jeune voyageur ferait bien de s'établir à Toulouse. Et le père Crussol le lui disait.

Peut-être le premier jour d'Emmery avait joué un peu la comédie, mais le second jour, il s'était dit : cette pensée pourrait être bonne; alors à peine commençait-il à prendre du goût pour Marianne ; mais au milieu du voyage, il parlait de ses projets de commerce, tout-à-fait en homme convaincu, alors aussi il aimait Marianne de toute la sincérité de son ame.

Et comment ne pas l'aimer cette jeune fille, si bonne, si tendre auprès de son père, et pour l'égayer, si joueuse avec lui; s'endormait-il? en ce moment, peut-être par espiéglerie, peut-être parce qu'elle se trouvait ainsi seule avec d'Emmery (ce sommeil du vieillard la laissant tout-à-fait en tête-à-tête), elle prenait un de ses longs cheveux, qu'elle pliait sur lui-même, et en faisant une espèce de pinceau elle en effleurait doucement le visage du vieux dormeur, qui s'éveillait avec un sourire et l'embrassait. Comment ne pas aimer ce visage incorrect, que son incorrection même rendait si piquant? d'ailleurs, n'y avait-il pas alliance entre ses yeux si bleus et

ses dents si blanches? ne gagnait-elle pas tous les cœurs quand elle venait à sourire? Et cette taille si moelleusement flexible, cet organe si séduisant, cette démarche si leste, et l'un des premiers charmes de la femme, ces bras et ces mains si ravissans, tout cela ne faisait-il pas de Marianne un ensemble qui allait bien mieux au cœur que la régularité de la perfection?

Il fallut montrer de l'audace dans ce voyage. Après Agen, vers un endroit qu'on appelle *Maloste*[1], on parla de voleurs qui attaqueraient le coche: — Nous nous défendrons, dit la jeune fille sans pâlir; et ses bras entouraient le vieillard en regardant d'Emmery, comme si elle l'eût associé à la défense de son père.

Il ne fallut point se défendre contre des voleurs, mais le lourd carrosse, heurtant sur un des rocs dont cette portion de route est encaissée, versa. Un seul cri fut poussé par tout le monde; le danger était d'autant plus émi-

[1] Mauvais hôte ou mauvais gîte.
(*Note de l'éditeur.*)

nent, que les chevaux faisaient encore suivre la voiture renversée ; des voyageurs, jetés en avant, d'autres renfermés et entassés, allaient périr, brisés et traînés sur les éclats. — Arrêtez les chevaux !... sauvez mon père ! cria Marianne. Déjà d'Emmery avait franchi par la portière, et, au risque de sa vie, il tenait les guides des chevaux en tête ; mais avant cela, la jeune fille passant avec rapidité son bras entre M. Crussol et la partie de la voiture frappée par la roche, prévint ainsi le terrible choc qui aurait brisé la tête de son père, puisque le bras de la pauvre enfant fut fracturé en deux endroits.....

.....

..... A quelque temps de là, un vieillard réclamait, au lit de mort, les prières et les secours de l'Eglise ; d'abord, ils lui furent refusés; mais enfin le prêtre s'adoucit et réconcilia le mourant. Sans doute la providence ne voulait qu'éprouver cette famille : bientôt la santé fut rendue à son chef. Le curé ne manqua pas d'attribuer une guérison presque miracu-

leuse à l'efficacité des Sacremens, et le pauvre M. Crussol, qui avait vu la mort de près et dont l'esprit s'était affaibli, laissa dorénavant diriger sa conscience et devint aussi docile que sa femme.

On avait renvoyé le commis mauvais sujet dont nous avons parlé, pour le remplacer par un autre, et celui-ci M. et madame Crussol le chérissaient autant qu'un fils, Marianne l'aimait comme son promis : d'Ussieux était la bénédiction et la joie de la bonne famille; digne successeur de l'honnête négociant, bientôt il devait soutenir le vieil honneur commercial, et faire le bonheur de la fille de la maison.

D'Ussieux avait donc renoncé à jouer la comédie, et dans ses nouvelles idées sans doute il n'avait pas eu tort; si les grands seigneurs d'alors et tout ce qu'il y avait d'éclairé aimaient les artistes, les protégeaient, et les recevaient d'une manière honorable, l'ancien préjugé existait encore chez les bourgeois, et surtout à Toulouse, et surtout dans ce moment, où l'on considérait le théâtre comme une école de per-

dition et une véritable chaire de philosophie.

La *Veuve du Malabar* était, entre autres pièces, l'œuvre diabolique la plus repoussée; le clergé toulousain fit agir sourdement tous ses ressorts pour en arrêter les représentations; pourtant l'ouvrage allait se monter malgré toute opposition, mais l'absence de l'acteur qui devait jouer avec éclat le rôle du jeune Bramine, fit plus que les efforts réitérés des prêtres : on attendit.

Enfin le jour si désiré par Marianne, si impatiemment attendu par d'Ussieux, arriva : les deux jeunes fiancés étaient à l'hôtel, les vieux parens regardaient leurs enfans et priaient, le prêtre continuait la cérémonie; ce moment d'interrogation solennelle qui lie à jamais les époux était arrivé. Tout à coup, un homme fend la presse, s'avance jusque sur la balustrade et près du célébrant : c'est le commis qu'on avait renvoyé pour prendre d'Ussieux; le pasteur, étonné de tant d'insolence, va le faire chasser; mais cet homme remet au prêtre

un billet ouvert : celui-ci y jette les yeux, son front se plisse, il rougit, puis, élevant tout à coup la voix :

—Vous n'êtes pas Prosper d'Ussieux, dit-il à l'époux, mais Prosper d'Emmery !

— Je suis Prosper d'Ussieux, répond d'une voix tremblante celui qu'on interpellait ainsi.

— Jurez-vous devant Dieu, et devant son ministre, que vous n'êtes pas d'Emmery?

— Je suis Prosper d'Ussieux, et je jure devant Dieu et son ministre... d'appartenir à Marianne et de faire son bonheur !

—Le bonheur d'une fille chrétienne ne vous appartient plus ! Voyez !... parens imprudens ! voulez-vous donner votre fille..... à UN COMÉDIEN?

Un cri de réprobation retentit dans l'église, et si ce n'est Marianne et les deux vieillards, la foule fit un vide entre elle et d'Ussieux :

— UN COMÉDIEN !!

— Un comédien, oui fidèles ; un comédien ! un homme qui s'est approché du sacrement de

Pénitence pour le profaner. Un enfant de perdition sur lequel j'allais appeler les faveurs du ciel, et à qui maintenant je dis : ANATHÈME! ANATHÈME!..... Et ANATHÈME sur vous aussi! — dit-il à Marianne, qui regardait fixement, et aux parens, qui se mouraient, — si toute pensée d'une union impie n'est pas éteinte dans votre cœur. — Puis s'adressant à d'Ussieux avec véhémence : — Sortez maintenant, monsieur!... Qu'on le fasse sortir! — s'écria-t-il impérieusement en s'agitant dans ses habits de sacerdoce, et s'adressant au peuple, — que le lieu saint ne soit plus souillé de sa présence!

Cet ordre fut facile à exécuter, d'Ussieux était tombé comme frappé de la foudre, et l'on ne savait s'il était mort ou vivant; quelques hommes du peuple le prirent, et le transportèrent jusqu'à la porte d'une maison voisine, où logeaient habituellement des artistes.

Marianne eut plus de force que lui, on n'entendit pas un mot sortir de sa bouche, ses yeux ne versèrent pas une larme; ce fut elle qui releva

son père, dont le corps s'était affaissé sur son prie-Dieu, elle lui donna le bras, madame Crussol suivit, appuyée sur un parent; et pendant qu'on transportait d'Ussieux d'un côté, la famille, comme si désormais l'anathème du prêtre avait effacé tout ressouvenir en elle, disparut de l'autre. Marianne jeta un seul regard sur la maison où l'on dirigeait son fiancé mourant, mais sans que personne pût s'apercevoir d'un regret; aussi, malgré le fanatisme, plus d'un cœur maudit la jeune chrétienne et prit en pitié le comédien.

Plusieurs camarades, et notamment le directeur, vinrent au secours de d'Ussieux; ce jeune homme, au désespoir, voulait se tuer d'abord, mais quand il apprit dans quel abandon l'avaient laissé ceux qu'il appelait son père et sa mère, et celle qu'il nommait sa femme, il essaya de prendre sur lui. Des sentimens de vengeance même germaient dans son cœur, il ne s'en cachait pas; il voulut vivre pour les accomplir.

Vers onze heures du soir, il parcourait encore sa chambre dans la plus grande agitation, quand il entend frapper quelques légers coups à sa porte, et comme si ces coups eussent eu une voix connue, il s'émeut, puis croit s'être trompé. Un instant de silence se fait; son cœur bat à briser sa poitrine. On frappe de nouveau; il s'élance à la porte et ouvre... C'était sa fiancée!

— Marianne!

— Ta femme.

— Ma femme!..... ma femme!..... s'écriait d'Ussieux en laissant entrer la joie dans son ame navrée.

— Chut! — dit la jeune fille mettant un doigt sur ses lèvres, — ferme la porte (il obéit). Vois maintenant, — ajouta-t-elle en jetant un mantelet, et se montrant dans ses habits de noces du matin.

D'Ussieux croyait rêver.

— C'est moi, c'est bien moi! — répétait Marianne, — aujourd'hui nous devions être unis, nous le sommes; je suis ta femme : Dieu avait

entendu nos sermens. Je t'appartiens. Mes parens te chérissent; mais ils craignent l'anathème. Moi aussi, je le crains! non pas celui du prêtre; je crains celui de Dieu, et me voilà!

D'Ussieux l'embrassait, la remerciait, tombait à ses genoux; ses transports étaient ceux d'un homme dans le délire, il ne trouvait pas de paroles pour exprimer son bonheur.

— Allons, monsieur! — continua Marianne essayant cet air malicieux qui le faisait sourire si souvent et le charmait tant, hier encore; — allons, aidez-moi : à toute noce, ne faut-il pas un festin?

Elle avait apporté un panier de provisions, et, sans trouble, comme si rien n'était arrivé, elle en couvrait une table. D'Ussieux la regardait, craignant que le chagrin de la jeune fille ne l'eût frappée de folie; non, sa figure était sereine, ses yeux avaient leur douceur accoutumée; peut-être était-ce lui qui était fou; peut-être un accès de fièvre l'abusait-

il ; mais la vision était si suave ! les angoisses de ce matin si adoucies par la présence de cet ange à la parole si consolante ! d'Ussieux résolut d'obéir en tout, et de laisser faire.

Le festin était prêt, on se mit à table ; Marianne servait son mari, le pressait de manger, et, avec gaîté, versait à boire ; pour lui, il souriait, regardait, embrassait les mains de sa fiancée, embrassait son front ; mais ses caresses s'arrêtaient là ; cette jeune fille, ainsi seule, se livrant à son ami, à cette heure, avait sur sa figure tant de pudeur, qu'il fallait la respecter. Il trouvait en elle quelque chose de si chaste et de si solennel, qu'il se serait imputé à crime d'avoir une pensée qui ne fût pas pure comme Marianne.

Aussi la jeune fille paraissait-elle pleine de sécurité : connaissant bien l'ame et les sentimens de son promis, elle était avec lui comme une nouvelle mariée qui, après les premiers jours de ménage, vient faire une surprise à son époux, et rit de cette espiéglerie.

Cependant le repas finit, et d'Ussieux fut se placer aux genoux de sa bonne Marianne.

— Non, dit-elle en se levant, non, mon ami. Le repas de noce est achevé, l'heure est bien avancée, tiens, mets-toi là; prions Dieu, et couchons-nous.

— Couchons-nous!..... répéta d'Ussieux en cherchant dans les yeux de la pauvre enfant s'il n'y trouverait pas de l'égarement.

Il trouva toujours le même regard, toujours le même visage, toujours le même sourire. La main de Marianne avait pris la sienne, et doucement elle le faisait fléchir devant un de ces petits bénitiers, meuble d'obligation dans le pays, et qu'on retrouve au chevet de chaque lit : d'Ussieux ploya le genou, puis, Marianne pria tout haut, appelant la bénédiction du ciel sur elle et sur son ami; quand ce fut fait, elle demanda l'anneau qu'il lui avait destiné le matin ; il le lui donna tout honteux, parce que dans sa colère il l'avait rompu : elle le prit, le baisa, puis le serrant dans le nœud de son mou-

choir, elle se coiffa de nuit avec ce même mouchoir, et passa de l'autre côté des rideaux; évidemment elle se déshabillait, d'Ussieux n'en pouvait douter, son cœur palpitait, sa raison s'en allait, il courut à sa bien-aimée.

— Cette lumière ! s'écria Marianne.

Il s'élança pour l'éteindre.

Peu après, la jeune fille dit à son ami :

— Marianne Crussol et Prosper d'Ussieux ne seront point séparés par l'anathème..... Les vins et les viandes du festin des noces étaient empoisonnés !!

NOTA. *Ce récit me fut envoyé par mon ami Paulin Goy. Mademoiselle Crussol, qu'on peut bien nommer madame d'Ussieux, mourut avant le jour; d'Ussieux fut sauvé, du moins quant à la vie, mais il avait perdu la raison; quelques instans de lucidité lui permirent de donner à peu près ces détails; il vit encore, mais dans un tel état, qu'il aurait mieux valu pour lui mourir avec sa femme.*

VIII

Un second Théâtre-Français.

La Comédie italienne devient notre succursale. — Nos bons voisins nous parodient. — Madame Verteuil. — Cailhava. — Son ardeur d'écrire contre nous. — Anecdote. — Répétition du *Tuteur dupé*. — Le Chat et les Comédiens. — *Il y a des longueurs*. — Historiette répétée deux cent cinquante-deux fois.

Il n'y a point à se faire illusion, un second théâtre existe : Laharpe, Cailhava, Rochon de Chabannes, Beaumarchais, ont tant fait, tant écrit! la Comédie-Italienne n'a plus d'italien

que son nom[1], mais qu'importe un titre! c'est bien une rivale qu'on donne à la Comédie-Française; tous les anciens acteurs sont expulsés, hors Carlin; je viens d'entendre le compliment de rentrée prononcé par le sieur Raimond, et pour qu'on n'en doute pas, le voici :

Après les trois saluts d'usage, tout aussi gracieux, tout d'aussi bonne compagnie que les nôtres, hélas! Raimond a dit :

Messieurs,

« Je n'entreprendrai point de vous peindre « la vivacité de notre zèle, c'est par des effets

[1] Depuis que la Comédie italienne avait adopté l'opéra comique, elle n'existait que pour mémoire, le bâton de mesure du chef d'orchestre devint un sceptre de fer; il pesait si lourdement sur la tête d'*Arlequin*, de *Pantalon* et d'*Argentine*, que ces anciennes gloires, quand leurs jours de représentation arrivaient, n'osaient éclairer leur spectacle qu'avec de l'*huile*, tandis que les acteurs chantans filaient noblement des sons à la lumière des *bougies*.

(*Note de l'Éditeur.*)

» que nous espérons vous en donner des
» preuves.

» Un champ vaste et fertile nous est ouvert,
» les bornes des talens sont reculées, TOUS LES
» GENRES NOUS APPARTIENNENT, et depuis le
» drame pathétique, fils naturel de Melpo-
» mène, jusqu'au vaudeville, joyeux enfant de
» la gaîté française, chacun va contribuer à la
» variété de vos plaisirs.

» UN SECOND THÉATRE S'ÉLÈVE! Delille, Ma-
» rivaux, Boissy, vous allez revivre sur notre
» scène. Thalie, qui n'osait reparaître en ces
» lieux que sous l'empire de la déesse de l'har-
» monie, rentre aujourd'hui dans son domaine
» et reprend ses droits primitifs. Sans briser le
» lien qui l'unit à la Muse lyrique, elle pourra
» régner encore par elle-même. Venez, jeunes
» auteurs qu'elle inspire, venez lui consacrer
» ici les prémices de vos talens; méritez par
» d'heureux essais qu'elle vous introduise
» bientôt dans son temple, sur le premier

» théâtre de l'Europe, en vous approchant du
» trône de Molière.

» Mais une réflexion nous allarme : sommes-
» nous en état de seconder leurs efforts! Les
» nouveaux sujets que Thalie vient de rassem-
» bler sont sans doute loin de la perfection : ne
» les jugez pas encore à la rigueur ; daignez
» les encourager par votre indulgence, je l'im-
» plore pour eux et pour moi-même, etc. »

Et le reste, ainsi que le « très-humble et très-obéissant serviteur » qu'on met au bas de toutes les lettres : ce qui n'engage à rien.

Messieurs les Italiens en agirent d'abord en humbles voisins avec nous, ils ne voulaient que glaner, disaient-ils, dans le vaste champ où nous pouvions si largement moissonner ; mais bientôt les glaneurs nous attaquèrent dans notre *Veuve du Malabar*, et comme tous les genres leur étaient permis, ils parodièrent cette pièce sous le titre de *la Veuve de Cancale*.

Une parodie n'est rien, au contraire, elle

fixe l'attention sur la pièce en vogue; mais ils nous jouèrent bien d'autres tours! ils s'avisèrent d'avoir de bonnes pièces, et de renforcer leur troupe d'excellens acteurs. La dame Verteuil, précédée par une réputation de province, ne tarda pas à venir la confirmer dans le rôle de Sylvia des *Jeux de l'amour et du hasard*. Une exécution facile, le meilleur ton, le tact le plus sûr, une manière de dire pleine de grace et de vérité, un son de voix délicieux et dont les accens rappelaient ceux de mademoiselle Doligny de notre théâtre, telle se montrait l'actrice qu'on opposait à nos dames, et comme alors mademoiselle Contat n'était ni connue du public ni appréciée chez nous, madame Verteuil l'emportait sur toutes nos jeunes amoureuses (dont quelques-unes avaient, il faut l'avouer, des extraits de baptême de vieille date). En conséquence, MM. les auteurs se frottaient les mains et chantaient victoire.

Ils avaient eu raison une fois en leur vie.

Il n'est pas de cheveux qui ne porte son

ombre » disait en latin, et répétait en français, notre savant camarade Dazincourt; ce proverbe trouvait chez nous son application en ce moment si critique pour la Comédie. S'imaginerait-on par qui le plus rude coup lui fut porté? Par celui de MM. les auteurs qui certes avait le moins de talent pour le théâtre, et qui comptait chez nous le plus de réceptions d'indulgences, et chez le public le plus de pesans succès.

Comme il y avait foule alors en ce genre de mérite, je nommerai notre ennemi commun pour éviter au lecteur l'embarras de chercher dans les almanachs du temps.

Entre tous les noms inconnus, il en était un qui s'élevait d'un cran au-dessus des autres : c'était celui de Cailhava.

Personne n'avait plus que lui accablé la Comédie-Française de manuscrits, dans tous les genres et de toutes les dimensions, personne plus que lui n'avait heurté à toutes les portes des chefs d'emploi, à telles enseignes que, dans

la rue habitée par Bellecourt, un mendiant, établi sur une borne en face de sa maison, fit si bien connaissance avec la figure périodique de ce solliciteur de théâtre, qu'aussitôt qu'il le voyait venir de loin, il allait tirer pour lui la chaîne de la sonnette du portier; il recevait ensuite une pièce de monnaie dont il composa pendant plusieurs années son principal revenu de la semaine; mais comme il ne connaissait point autrement Cailhava que par sa qualité d'auteur, il l'appelait (sans doute à cause de sa régularité) M. l'*Auteur mardi* [1].

L'*Auteur mardi* aiguisait contre nous l'épigramme, et, peut-être parce qu'il avait beau-

[1] Les mémoires historiques de Cailhava sur ses pièces sont remplis des récits piquans de ses mésaventures. Voici comment il raconte la destinée d'un manuscrit qui, après avoir passé dans cinq mains différentes, tomba enfin de cascade en cascade chez un des principaux acteurs de la Comédie française, où il alla le retirer. « Je vole chez lui, dit-il, je ne le trouve point: mais qu'on se rassure : une grosse cuisinière est assise sous la porte cochère *dans son fauteuil à bras*, elle épluche nonchalamment des épinards; elle me dit en ricanant : *n'êtes-vous pas un poète?* — Hélas! oui — *Ne venez-vous pas chercher une pièce?* — Hélas! oui. — *Attendez.* Là dessus, elle fouille dans le tas d'herbes, en tire mon manuscrit et me le remet. »

(*Note de l'éditeur.*)

coup économisé sur ses comédies, il mettait assez d'esprit dans ses autres écrits. Plût à Dieu qu'il eût fait jouer quelque part une pièce contre nous ! mais il se gardait bien de nous faire ce plaisir, et son sarcasme, si blafard devant nos bougies, étincelait plein de verve et de causticité dans les salons du grand monde : depuis 1772 enfin, la Comédie-Française était le but de ses traits. Il y avait huit ans qu'il ne cessait d'écrire pour un second théâtre ; de pérorer en faveur d'un second théâtre ; il envoyait partout, et nommément chez les puissances, un mémoire assez vif, et dont il se montrait tout glorieux. Les princes du sang, les ministres, les gens de cour, et particulièrement MM. les gentilshommes de la chambre, en recevaient, sans manquer, un exemplaire tous les mois, avec supplément et addition ; on les lui refusait, il trouvait toujours moyen de les glisser quelque part. Un jour, une caisse saisie sur un bâtiment anglais, après capture, arrive chez le premier ministre, on s'empresse de lire, et

entre autres documens politiques d'importance, on trouve l'écrit ayant pour titre : *Les causes de la décadence du théâtre et les moyens de le faire refleurir.* Comment l'avait-il mis là? c'était son secret. Il pouvait aller à la Bastille du coup ; mais le ministre avait lu, voilà pour lui l'essentiel : depuis qu'on ne le jouait plus, se faire lire était sa passion, après celle d'écrire pourtant... Cailhava était l'homme de France qui avait le plus la haine du papier blanc.

Je l'ai lu ce fameux écrit, nous le lûmes tous; il eut l'audace de nous l'envoyer sous enveloppe, prétendant qu'il nous rendait service en se mettant en quatre pour nous créer des rivaux redoutables, et que nous ne pourrions que trouver profit et triomphe dans un combat d'émulation et de gloire.

Comme le plaidoyer de l'Intimé, son mémoire commençait « avant la naissance du monde ». Il y citait Philippe de Macédoine ; la Grèce et les barbares ; Virgile, Horace, Tibulle, Rome et les douceurs des arts sous un

prince ami des muses; deux papes, François Ier, Louis XIV et Colbert, le tout pour en arriver aux pauvres comédiens ordinaires, y compris Bouret et Florence.

Son grief principal était le privilége exclusif que nous exploitions au détriment de l'art et de la France; nous pouvions, écrivait-il, dire à la France entière :

— Nous ne voulons vous donner, dans le courant de cette année, qu'une ou deux nouveautés, encore serez-vous forcée (la France) de le prendre dans le genre qu'il nous plaira d'adopter. Si vous voulez rire, nous prétendons que vous pleuriez; désirez-vous pleurer? nous vous forcerons à rire; n'est-il pas en notre pouvoir de jouer ce que nous voulons, de recevoir les mauvaises pièces, de condamner à l'oubli les bonnes, de favoriser les auteurs médiocres, de dégoûter ceux qui pourraient soutenir la scène?

Il ajoutait, après toutes ces suppositions perfides, qu'une troupe qui jouit d'un privilége

exclusif, peut enchaîner le génie et lui arracher les ailes....

Oh! monsieur Cailhava (d'Estandoux, je crois), est-ce avec une plume de ces ailes que vous écrivîtes vos comédies que nous jouâmes?... Ne cherchez plus alors pourquoi vous faites un mémoire sur la décadence du théâtre.

Ce n'était rien que d'écrire, ou du moins, vu la force de l'athlète, c'était peu de chose; mais M. Cailhava parlait, et parlait contre nous avec une vivacité, une conviction, un accent comique et gascon si amusant, qu'il mettait les rieurs de son côté, et la faction des rieurs était terrible alors. Il rapportait, à propos de son merveilleux *Tuteur dupé*, une anecdote dont les cercles se divertissaient fort, je l'ai entendue moi-même chez madame la duchesse de Villeroi, où j'avais été jouer d'Ermilly, des *Fausses Infidélités;* Cailhava s'y essaya dans le rôle de Mondor, et je dois dire à sa gloire qu'il racontait mieux ses tribulations qu'il ne jouait ses rôles.

Il a mis cette anecdote quelque part dans quatre gros volumes; mais comme j'imagine que personne n'ira la chercher là, je pense faire plaisir en épargnant ce travail; il l'a donnée d'ailleurs très-étriquée, je la dirai telle qu'il la racontait, ou plutôt telle qu'il la mettait en scène.

UNE RÉPÉTITION DU TUTEUR DUPÉ.

La répétition est indiquée les rôles à la main : l'acteur principal se fait attendre une heure et demie; il arrive enfin avec l'air d'un homme accablé sous le poids des myrtes qu'il vient de cueillir. Il n'a pas *fermé l'œil de la nuit;* il avait *oublié net la répétition :* il fait une légère excuse à ses camarades, lit son rôle d'une voix éteinte. Mademoiselle Hus, placée à côté de lui, ne l'entend point, et le prie de recommencer la phrase. — Oh! l'on n'entend pas, cela est fort plaisant : et faut-il aussi recommencer cette belle phrase? Quoi! cette sublime phrase. Quoi !... Il boude, va se jeter dans un fauteuil

au fond de la salle, il est près de s'y endormir, quand un personnage bien plus intéressant que moi (j'ai dit que Cailhava parlait) vint captiver l'attention de mes juges : c'était un chat.

Le nouvel acteur, paré d'une belle fourrure et d'une queue bien touffue, se montre sur un toit auprès d'une fenêtre ; soudain l'assemblée est en l'air, mon dormeur aussi ; cependant l'ouvrage continue ; il marche à peu près dans ce genre :

MARTON *à Damis.*

Mon cher monsieur, je vous parais cruelle : eh ! non, non ! je ne le suis point.... (*elle regarde le chat et prend une voix flûtée*) Minet ! Minet !... (*se remettant à son rôle*) Mais voici Merlin ; qu'il a l'air triste ! (*même voix que tout-à-l'heure*) Petit ! petit !

L'AUTEUR, *à Merlin occupé du chat.*

Monsieur, voici votre scène.

MERLIN, *d'une voix naturelle.*

J'y suis.... (*avec une voix de fausset*) Minèt!... (*revenant au rôle et sanglotant*) Ah! tendres amans que vous êtes heureux!

DAMIS.

Nous, Merlin? (*regardant le chat*) Qu'il est joli!

MERLIN.

Je viens vous annoncer la plus agréable des nouvelles. (*miaulant en chat amoureux*) Miaou! miaou-ou-ou! (*à Émilie*) A vous, mademoiselle.

EMILIE, *miaulant en chat qui demande des friandises.*

Miaou-î-miau-î-î-î. (*à Merlin*) A toi.

L'AUTEUR.

Mais vous ne donnez pas à monsieur sa réplique.

EMILIE, *dédaigneusement.*

C'est juste; on s'y conformera. (*à Merlin*) Le moyen de te croire, si tu pleures toujours.

MERLIN.

Réjouissez-vous, vous dis-je... et laissez-moi sangloter à mon aise. (*se tournant vers la fenêtre et reprenant le miaulement sentimental*) Miaou! miaou-ou-ou!

LE SOUFFLEUR, *regardant le chat avec amitié*

Que ses maîtres vont le regretter!

DAMIS, *faisant faire la roue à ses manchettes.*

Souffle donc!

LE SOUFFLEUR, *soufflant.*

Ce ton lamentable s'accorde mal...

EMILIE, *dont ce n'est pas le tour.*

Et il est angora.

DAMIS, *vers le souffleur.*

Ce ton lamentable s'accorde mal... (*vers*

Emilie) je l'aimerais en manchon; (*vers le souffleur*, *qu'il écoute*) avec les heureuses nouvelles que tu viens, dis-tu, nous annoncer. (*à Merlin*) Allons donc, à toi; nous avons bien d'autres chats à fouetter, avec la pièce de monsieur.

MERLIN.

Oui, pour mon beau rôle!

EMILIE, *déchirant quelques pages de son rôle, et les roulant pour en faire une espèce de pelotte qu'elle jette au chat.*

Et le mien qui n'a pas vingt pages; c'est bien pis!

(*En ce moment, le chat, qui faisait sa toilette au soleil sans trop faire attention à la pièce ni aux acteurs, est atteint par la pelotte de papier roulé, il prend un temps de galop et va disparaître : tout le monde se porte vers la fenêtre.*)

TOUT LE MONDE.

Qu'il est leste!... Minet!... Minet!... Quel

Crispin ça ferait ! — Mais non, c'est un Brizard ?... Miaou-ou ! — Petit ! petit !... miaou ! î-î-ou-ou !

Minet, bien plus heureux que moi (c'est toujours Cailhava qui tient le dé), s'échappe enfin ! et moitié *chat*, moitié *fourrure*, moitié *queue*, moitié *rôle*, on achève, non la répétition, mais la scène; on se regarde, on se dit des épaules que ma pièce est détestable; *Damis* est le plus acharné, je veux en appeler à lui-même, mais il tire sa montre, me la met sous le nez et me dit :

— Vous conviendrez du moins, mon cher, que dans la scène que nous venons de répéter, il y a des longueurs.

C'est de cette historiette que M. le marquis de Louvois disait qu'il l'avait entendue deux cent cinquante-deux fois en quinze jours. Et il y avait quinze ans que M. Cailhava la racontait; malheureusement il n'était pas le seul auteur qui eût une anecdote dans ce genre, et

chacun d'eux rapportait la sienne, plus ou moins amusante, plus ou moins tragique; mais ce qui avait commencé *piano*, était allé *rinforzando*, et puis avait éclaté en *crescendo* universel, comme la calomnie de Bazile, et pourtant, quoi que ces messieurs eussent pu écrire ou raconter, ils étaient en delà et en deçà de la vérité; nous en savions bien davantage, nous autres doubles, nous autres martyrs; s'ils nous avaient consultés, et si l'esprit de corps avait pu se démentir, nous leur aurions bien appris autre chose!

On a toujours dit de la Comédie plus de mal qu'il n'y en a, et il y en a plus qu'on n'en sait.

Du reste, cette nouvelle institution d'un second théâtre frappait moins sur nous, qui étions en troisième, que sur les chefs d'emploi, aussi se tuaient-ils à dire : — Que les auteurs auraient beau faire, que ce n'était pas encore là un second Théâtre-Français. — Avec les pièces de Marivaux, disait Molé, on entendra la musique

de Grétry, et le talent d'étourdir les oreilles l'emportera sur celui de parler à l'esprit. — Tant qu'il en sera ainsi, disait mademoiselle Luzi, Blaise l'emportera sur Dorante, et Colette sur Célimène. — Il n'y a qu'un Theâtre-Français *pur*, et c'est le nôtre, répétait majestueusement Larive. Mais au milieu de ces fiers propos perçait l'inquiétude; car maintenant, Mesdames et Messieurs, nos dignes chefs, il y aura moins de congés à prendre, moins d'argent à gagner, moins à se donner le plaisir d'aller de temps en temps dans la salle, entendre huer ses doubles; on pourra moins se faire désirer, moins écraser tout débutant qui viendrait allarmer l'amour-propre; en vérité, si je n'avais point paru si fâché, au commencement de ce chapitre, contre la création d'un théâtre rival, je dirais, mais bien bas à l'oreille de mes lecteurs, que pour mademoiselle Contat et pour moi l'invention nouvelle était très-bonne; quand il y a des batailles à livrer, on flatte les plus petits soldats, et on les encourage par la perspective

de l'avancement; c'est un peu ce qu'on fut obligé de faire à notre égard.

Mâdame Verteuil poussa mademoiselle Contat, et M. Dorgeville ne nuisit pas à Fleury.

IX.

—

Tyrannie du droit d'aînesse.

Mademoiselle Contat. — Préville est son professeur. — Mademoiselle Vadé. — *Créer* n'est pas faire de rien quelque chose. — *Répertoire de la feue Reine.* — Théâtre de MONSIEUR. — Souvenirs sur M. le baron Desgenettes. — Leçon d'art que me donne un grand seigneur.

L'ÉTABLISSEMENT du Théâtre-Italien, comme succursale de la Comédie-Française, obligea nos hauts et puissans seigneurs de porter un regard un peu plus favorable sur le petit peuple théâtral; maintenant les forces de tous

devenaient nécessaires, il fallait s'opposer à une entreprise rivale. Mademoiselle Contat et moi éprouvâmes les bons effets de ces changemens. Jusque-là, nous fûmes en butte tous deux à la mauvaise humeur du public, et, en tout, notre destinée était commune. Cela pouvait se concevoir pour moi, mais Contat si jeune, si jolie, si spirituelle! Souvent elle pleurait de chagrin, et quittait la scène navrée de l'accueil glacé qu'elle trouvait dans la salle, et je la consolais, souvent je maudissais un sort à peu près semblable, et elle me soutenait : c'était entre elle et moi une véritable fraternité de bons offices, j'avais retrouvé en elle ma bonne sœur Félicité; ensemble nous pensions à un meilleur avenir, nous nous rendions compte de nos forces, de nos progrès, ainsi le découragement s'éloignait; elle avait confiance en ma destinée, je lui prédisais la sienne; elle me doit un peu, je lui dois beaucoup : nous triomphâmes presque en même temps de la défaveur du parterre et du mauvais vouloir de l'inté-

rieur; mais quant à elle, ce fut pour développer un talent du premier ordre, que Préville seul avait soupçonné.

Préville fut le professeur de mademoiselle Contat, et jamais élève ne se montra plus digne d'un tel maître; non pas que cette jeune actrice n'eût trouvé d'elle-même tous les secrets d'un art qui ne s'enseigne pas, mais le grand comédien, étonné de l'intelligence précoce et de l'émulation de la charmante enfant qu'on lui présenta, voulut lui rendre plus faciles ces élémens de diction, espèce de solfège de la parole, qu'il faut nécessairement apprendre pour se présenter au public, et plus nécessairement encore oublier si l'on veut réussir devant lui.

Louise Contat avait quatorze ou quinze ans tout au plus quand elle fut en état de paraître sur la scène; elle débuta en 1776, en même temps que mademoiselle Vadé [1] qu'on lui opposa. Toutes deux parurent au Théâtre-Français

[1] Mademoiselle Vadé était fille naturelle de Vadé, si connu par ses ouvrages grivois, et poète de l'ancien opéra-comique. (*Note de l'Editeur.*)

dans les rôles de princesses, mademoiselle Contat avec une figure ravissante, mais peu de voix et peu de dispositions pour la tragédie; mademoiselle Vadé à peu près jolie et montrant encore moins d'aptitude au genre élevé, et à cause de cela, un peu plus protégée, un peu plus mise en avant.

Mais les progrès de mademoiselle Vadé, désignée à la faveur, allaient lentement, et ceux de Contat eussent été rapides si elle avait obtenu permission d'avoir du talent; cependant cette opposition même la servit : rien n'est bon comme de donner un démenti à ses détracteurs. On ne lui accordait que les mauvais rôles, elle cherchait à les rendre meilleurs; on essayait de temps à autre un parallèle injurieux en faisant la belle part à Vadé, et Contat prouvait qu'elle pouvait, elle, la lui faire mauvaise. Avec de semblables procédés, si, par mégarde, on lui avait laissé essayer des rôles passables, celle qu'on repoussait aurait été aux nues; car elle jouait toujours en colère contre l'injustice, et ce senti-

ment fait bien aux artistes. Je suis sûr qu'il n'est pas de talent célèbre qui ne doive compter une bonne dose de colère dans les élémens de ses succès.

De ce côté là, j'étais en règle, ainsi qu'elle. Notre destinée marchait du même pas : Contat ne jouait que les rôles dont les autres actrices ne voulaient point ; je ne jouais moi-même que ceux que Molé et Monvel répudiaient. Sa parfaite intelligence resta long-temps dans son germe ; mes efforts furent long-temps repoussés. Ici je finirai le parallèle : il y aurait plus que de l'orgueil à le continuer, Contat, inimitable comme Dangeville, ayant été la gloire de l'art, et, quand Préville ne fut plus, la première illustration du théâtre.

On doit se rappeler qu'on ne mettait point encore à cette époque les noms des comédiens sur l'affiche, de sorte que les spectateurs étaient souvent contrariés de voir paraître le quatrième ou le troisième acteur, au lieu du premier qu'ils attendaient. Cette coutume, excellente

pour le théâtre, parce que, dans l'indécision, le public venait davantage à la recette, était détestable pour nous, sur lesquels ce même public se vengeait de son désappointement; on conçoit combien les moyens d'exécution en étaient paralysés : plus d'un jeune comédien plein d'espérance avait été tué dans ce véritable coupe gorge de coulisses, ces messieurs ne s'en étaient guère gênés avec moi, mais j'avais la vie dure, une dose de persévérance invincible, une tenacité coriace; et avec beaucoup de cette colère dont je parlais tout à l'heure, j'arrivais à donner quelque couleur aux rôles les plus décrépits

Le répertoire du Théâtre-Français était alors à peu près, comme en province, toujours le même: une pièce nouvelle faisait époque, on en parlait comme d'un événement. Aussi étais-je réduit à jouer tous les ouvrages de Dancourt, maintenant hors du répertoire, et autres vieilleries plus déplaisantes encore, s'il est possible d'en trouver. On se gardait bien surtout de me confier un seul petit rôle nouveau: c'était

pour moi le fruit défendu; aussi aspirai-je au jour où j'en pourrais accrocher un, comme j'avais autrefois aspiré à débuter au Théâtre-Français, comme j'avais aspiré à devenir sociétaire; mais, vain désir! Les *créations* étaient-elles pour un chétif comme moi?

Puisque le mot *création* se rencontre ici, je l'expliquerai. *Créer* signifie au théâtre jouer un rôle d'original (ainsi qu'on le disait autrefois), et non pas faire de rien quelque chose; car, en ce sens, j'ai vu tel comédien fort employé dans les pièces nouvelles, qui donnerait au mot le plus complet démenti.

Lorsqu'un auteur est joué au Théâtre-Français, il est maître de la distribution de ses rôles à qui bon lui semble, et on n'a à lui opposer ni le rang d'ancienneté, ni même les changemens d'emplois. L'auteur, à ses risques et périls, est le juge suprême de ceux qui doivent exécuter son ouvrage; mais une fois le comédien en possession d'un rôle, il en est le maître à son tour, ce même rôle devient sa

propriété, rien ne peut l'en dessaisir, à moins qu'il n'y consente, chose qui arrive rarement, et ceci pour deux raisons bien opposées: la première et la plus commune, parce qu'on ne se connaît jamais assez, et la seconde, parce qu'on se connaît trop, et que, dans ce cas, si le rôle est défavorable à celui qui l'a, il peut devenir trop avantageux à celui qui l'aurait.

Cette loi de notre théâtre a son bon et son mauvais côté. Pour les auteurs, elle est tyrannique; car un comédien malade et qui représente un personnage important dans une pièce nouvelle, en peut arrêter ainsi le succès jusqu'à son rétablissement. (Je ne parle ici que de la maladie naturelle, il en est une autre, par exemple la mauvaise volonté, fièvre véritable, et où les médecins ne peuvent guère.) Mais aussi pour l'acteur, s'il a long-temps étudié un rôle, s'il a consciencieusement travaillé, veillé, demandé des conseils, s'il s'est inquiété dans l'intérêt d'un ouvrage, s'il a assisté à toutes les répétitions, et essuyé les mille et une incar-

tades de certains auteurs, qui ne sont pas toujours parfaits comme hommes, pour ce comédien, dis-je, il y a bien aussi quelques droits. Des deux parts il est difficile de tenir la balance en parfait équilibre. Il y a la loi, puis, l'abus de la loi, et au théâtre assez souvent l'abus est dans l'usage, parce qu'il est en dehors de tout cela un tiers intéressé, dont ordinairement on ne tient nul compte : le public.

Du reste, chez nous le droit d'ancienneté, toujours irrévocable, venait aussi se placer toujours en travers des autres ; et bien que je fisse entendre, et pour cause, que Florence pouvait arriver à être plus ancien qu'un homme de talent, et qu'en fait d'art un acte de naissance est la plus pauvre des recommandations, appuyés sur le registre des réceptions, et l'œil fixé sur les dates, nos aînés prenaient bravement au passage tous les bons rôles. Les auteurs, ceux du moins qui n'avaient nulle expérience des comités, manifestèrent assez souvent l'intention de secouer le joug ; mais ces éternels anciens

faisaient marcher devant eux la terreur d'une majorité formidable, et la réception ou le refus pouvant résulter d'une distribution *hors des principes*, la conviction des auteurs récalcitrans était bientôt formée : ils offraient leurs rôles aux vieux de la meilleure volonté du monde... le bulletin sur la gorge [1].

Quelques-uns d'entre nous ne furent donc pas des derniers à trouver bonnes les adjonctions nouvelles faites à la Comédie-Italienne. Cela avait, pour les martyrs du répertoire, l'heureux résultat que j'ai déjà fait pressentir, et Contat, qui me confiait ses peines, et moi, qui lui parlais de mes espérances, nous fûmes traîtres à la patrie en nous réjouissant sous cape de l'événement.

Elle avait à s'en réjouir encore plus que moi,

[1] Je dis ici bulletin par anticipation ; car jusqu'au réglement qui fixa que l'opinion motivée de chaque membre du comité de lecture serait connue par écrit, on se servait de fèves noires, blanches ou bigarrées, représentant le refus, la réception ou l'admission à correction. Ce légume fatal décidait depuis Molière.

(*Note de Fleury.*)

car je jouais plus qu'elle, non pas au Théâtre-Français bien entendu, mais en dehors du Théâtre; la position de dépendance d'une femme ne lui permettant pas d'accepter ainsi que moi toutes les occasions qui se présentaient; je dois d'ailleurs dire qu'elle blâmait ces essais hors des limites de la Comédie-Française.

— Vous êtes ici au Théâtre, et vous montez là-bas sur des tréteaux, — me disait-elle quand j'allais jouer dans ces sociétés particulières qui fourmillaient alors, — vous croyez vous habituer au public, et vous ne vous habituez qu'à des chambrées. Prenez garde!

Je l'écoutais, mais je finissais par tenir peu de compte d'une observation d'ailleurs exagérée; ce qui était bien pour une femme, eut été du bégueulisme de la part d'un homme. Je jouais donc chez Guimard aussi souvent que je le pouvais (le chevalier de Boufflers m'y aidait), chez madame la duchesse de Villeroy, et plus fréquemment, dans la belle saison, chez

Monsieur, frère du roi, dont j'étais même devenu le comédien indispensable.

Guimard et madame la duchesse de Villeroi jouaient le *grand trotoir*, c'est-à-dire les pièces du haut genre; chez Monsieur, c'était autre chose : il avait choisi ce qu'on appela longtemps, le *répertoire de la feue reine*.

La feue reine, en effet, Marie Leckzinska, dont on connait la dévotion, y donnait repos d'une façon bien singulière, et cette princesse, qui aurait redouté toute action de galanterie, aimait à se faire dire des contes très-verts et des chroniques très-scandaleuses, répétant volontiers le mot grivois; si l'on jouait la comédie pour elle, il fallait chercher dans les auteurs les plus libres et les moins gazés : ainsi se dispensant des passions, elle aimait, pour ainsi dire, à les écouter, à peu près comme les peureux aiment à entendre les contes de voleurs, les uns et les autres pour se donner une idée de sensations inconnues, et puis constater leur sécurité... ceux qui, d'une voiture bien fer-

mée, ont vu la pluie tomber à flots et la tempête battre les arbres, auront une idée du plaisir que je veux dire.

Le répertoire de la feue reine était donc à l'ordre du jour chez MONSIEUR, et, il faut bien le dire ici, c'était le théâtre où l'on voyait le moins bonne compagnie.

Il est aussi juste d'en donner la raison.

Depuis la querelle de la reine et de la femme de MONSIEUR, à propos de comédie, il y avait eu une brouille assez prolongée entre les illustres parens; mais le caractère du prince, quoique fort ambitieux, étant en même temps indécis et flottant, il voulut faire cesser une situation qui devait porter tort à ses intérêts : — Peut-être un jour la reine pourrait se mêler d'affaires, on l'y poussait même, elle résistait, mais sans doute elle ne résisterait pas longtemps, et, dans cette supposition, il fallait se remettre bien avec Sa Majesté.

Le théâtre avait jeté du froid entre la reine et

le prince, il espéra que le théâtre les réconcilierait.

En conséquence, après avoir fait, avec son esprit ordinaire, toutes les soumissions convenables, il prépara, dans l'automne, de grandes fêtes au château de Brunoy, pour amener ce raccommodement si désiré. Il arrêta qu'on jouerait aussi la comédie chez lui; mais ce fut une finesse de maladroit, et tout manqua : la troupe de MONSIEUR n'étant point choisie dans sa famille et parmi les seigneurs de sa maison, MADAME ne devant jouer, ni aucun des siens, les acteurs étant pris, les uns, au Théâtre-Français, les autres, empruntés à la société bourgeoise d'un fameux banquier, ou à madame de Villeroy, ou à Guimard, la troupe enfin étant étrangère, roturière, payée ou gratifiée, jouer ainsi était moins une concession qu'une critique de la conduite de la souveraine; c'était lui dire : « Nous vous donnerons le spectacle, mais nous ne nous donnerons pas en spectacle. » A la cour on l'entendit bien ainsi,

la reine n'alla donc point à Brunoy. MONSIEUR, avec toute sa ruse, se fourvoya pleinement.

On juge s'il fut piqué; il fit dire alors que les fêtes de Brunoy étaient censées données entre hommes, et comme personne ne va plus loin que les poltrons révoltés, maintenant libre dans son choix, MONSIEUR appela en général des femmes fort aimables, fort spirituelles, très-brillantes, mais d'une réputation tellement décidée, que son architecte, Chalgrin, le constructeur de la salle, n'osa y mener sa femme.

Le premier jour, il fallut bien prendre le spectacle solennel qu'on avait préparé: on donna *la Reddition de Paris*, drame lyrique, par Durosoy, musique de Bianchi, et dont le sujet est tiré de l'Histoire de Henri IV.

Le lendemain, on joua d'abord, *l'Amant statue*, de Desfontaines, pièce si libre, qu'il fallut envoyer chercher au dehors une nouvelle provision d'éventails. Il y avait une seule femme de la cour; et autres dames, dont la chronique s'entretenait, on y remarquait

certaine madame de Saint-Alin ou Saint-Alan, maîtresse d'un auteur fort à la mode, que MONSIEUR et le comte d'Artois firent beaucoup regarder par Louis XVI. A l'*Amant statue* succéda un proverbe intitulé : *A trompeur trompeur et demi*, où brillèrent mes camarades Dessessarts, Dugazon, Dazincourt et le nommé Musson, mime et mystificateur fort couru alors. Ce proverbe était une farce déjà connue au boulevard. Enfin, pour la dernière pièce, on joua *Cassandre, astrologue*, d'Auguste de Piis, commandée exprès, et d'un genre plus agréable. Le tout fut terminé par un ballet. Le roi s'émancipa dans cette soirée, et les mots du répertoire de la feue reine parurent l'amuser beaucoup.

Telles furent les nouveautés par lesquelles on ouvrit le théâtre de Brunoy. La reine, ce jour-là, avait affecté de se rendre à Paris pour assister à l'Opéra, elle parvint (et elle fit bien) à y amener MADAME elle-même, la comtesse d'Artois et madame Elisabeth.

Je ne vis point l'inauguration de ces fêtes,

on me réservait pour le bouquet. La cour d'ailleurs étant alors à Fontainebleau, et les comédiens français y allant pour donner des représentations, j'étais à cette résidence lorsque je reçus l'invitation de MONSIEUR de me rendre de suite à Brunoy pour une dernière fête que désirait donner ce prince, fête suivie d'un spectacle. (Le roi parti ainsi que le comte d'Artois, MONSIEUR, resté seul avec sa cour, pouvait en user à son aise). Je pris la poste et arrivai à temps; le prince me reçut de la manière la plus aimable. Il me dit qu'on m'attendait pour jouer le *Galant escroc*, pièce de Collé, dans laquelle j'avais réussi complètement chez Guimard. Cette comédie, qui serait charmante à voir au Théâtre-Français, si une main habile et décente l'arrangeait, m'était très-favorable. Dans le rôle du comte de Guelphar, je m'exerçais à ceux que plus tard j'espérais avoir en partage. Le comte de Guelphar est le type parfait des roués d'alors. La plume de Collé, sans doute un peu trop libre, s'est montrée dans cet

ouvrage, d'un naturel, d'une verve et d'une vérité de caractère que les auteurs ont rarement. Je jouais donc avec plaisir cette pièce que j'aimais, m'y moulant, pour ainsi dire, à mes rôles futurs. J'y avais même ajouté un jeu spécial et qui faisait le plus grand effet, c'est-à-dire qu'usant de ma faculté d'imitation, ceci était convenu : carte blanche m'était donnée pour représenter tel grand seigneur, ou tel petit-maître à succès dont il me plaisait de faire le choix parmi les convives présens, et toujours je prenais un Sosie dont la réputation brillante appuyait mon imitation, la faisait valoir, et me rapportait, à moi, des applaudissemens et parfois des conseils dont je profitais; tantôt je mettais un seigneur en scène, tantôt un autre, et comme je ne prenais jamais que dans le noble, le gracieux et l'élevé (tout en assaisonnant mon original de la petite pointe de malice qui donnait le cachet au personnage), je n'ai jamais vu personne s'en fâcher, bien loin de là, j'ai été sollicité par

plus d'un pour l'exposer ainsi aux grandes lumières ; j'ai même reçu des lettres, et jusqu'à des offres fort avantageuses afin de me décider à me montrer plutôt Monsieur le Marquis que Monsieur le Comte ; regardé comme un peintre sur les toiles de qui l'on aime à se trouver, plusieurs me demandaient (dirai-je presque comme une faveur) d'avoir un petit coin dans ma collection , et semblable à un peintre aussi, je répondais : — Je ne peins pas tout le monde.

Je ne quitterai pas ce chapitre, auquel je fais faire de bien longs circuits, sans rapporter une petite anecdote sur mon compte, et sur celui d'un personnage illustre dans la science et illustre dans les fastes de la bravoure et du dévouement, envers qui je me suis permis une fois d'exercer cette espèce de manière de faire du portrait. Pour cela, je prends les bottes de sept lieues, je franchis le temps et l'espace : me voilà en Allemagne.

Par ordre de Sa Majesté l'Empereur, la Comédie-Française charmait à Dresde les loisirs

des maîtres du monde. Corneille, Molière et Racine plantaient aussi leurs drapeaux sur la terre étrangère. La conquête littéraire faisait doucement oublier la conquête brutale, lorsqu'un malheur arriva à l'une des plus habiles interprètes de Thalie : Mademoiselle Mars, en faisant une promenade, (en char-à-banc, je crois,) eut le malheur de verser, et on craignit pour elle un accident grave.

L'alarme fut au camp : le médecin le plus digne et le plus savant fut envoyé par l'Empereur à notre camarade : le célèbre M. Desgenettes se rendit bientôt auprès de l'actrice renommée.

Déjà Talma était accouru auprès de la malade, je m'y trouvais aussi, et nous attendions avec toute l'inquiétude de l'amitié l'arrivée du dieu sauveur : il parut. Il vit mademoiselle Mars, lui parla, la rassura, donna quelques prescriptions de médecine, et après avoir rempli à merveille son rôle de docteur, il reprit celui d'homme aimable qu'il entend à mer-

veille aussi. Je remarquai dans sa tenue, dans sa manière de porter la parole, dans son coup-d'œil si spirituel, et dans son langage si animé et si heureusement original, quelque chose qui me frappa; ce contraste subit, d'ailleurs, entre le médecin de tout à l'heure et l'homme de cour d'à présent, me resta dans la mémoire, de façon que M. le baron Desgenettes m'appartenait désormais : je le mis avec mes croquis de choix.

L'occasion ne tarda pas de montrer mon savoir faire, et un jour de réunion chez M. le comte Daru on parla de l'accident de Mademoiselle Mars; tout naturellement Talma en vint aux louanges de M. Desgenettes; je ne manquai pas de faire écho, et je racontai l'aimable conversation du docteur; mais, à mon insu, ma faculté imitatrice me revint, et il paraît que je me mis tellement dans mon sujet que tout le monde s'écria : — C'est M. le baron Desgenettes lui-même! Venez donc voir, venez donc entendre Fleury!... c'est M. Desgenettes! » J'avoue que je ne songeais

nullement à pousser si avant l'art du narrateur; par entraînement, sans doute, j'avais trouvé le ton, l'allure, et pour ainsi dire l'enveloppe du docteur : Talma m'avertit; dès-lors, je cessai; mais l'attention avait été éveillée, surtout celle des dames, et il me fallut être grand médecin une partie de la soirée; je ne pouvais qu'y gagner.... je me soumis.

A quelques jours de là, le comte Daru raconta à mon modèle ce qui s'était passé à la soirée, et il lui fit l'éloge complet de sa copie : « C'est ce que je ne sais, lui disait-il, si Fleury n'est pas plus ressemblant que vous-même; vous avez une telle vivacité, un tel impétueux dans le monde, une telle gravité, une telle noblesse à votre poste, que vous n'êtes vous que par nuance; Fleury a fait un ensemble parfait de cela. Venez le voir, ou plutôt venez vous voir : nous l'aurons ce soir. »

Je me trouvai donc de nouveau chez M. Daru, et qu'on juge de mon étonnement lorsque M. le baron Desgenettes vint lui-même me prier, en

riant, de vouloir bien le remplacer pour un instant auprès de la compagnie, en me faisant lui. Il mit une insistance si polie à cette invitation, que je le priai de vouloir bien s'asseoir pour examiner si je m'acquittais comme il faut de sa procuration.

Devant mon modèle j'eus d'abord quelque timidité, mais bientôt, je m'échauffai; j'allais saluant à gauche et à droite comme le docteur, touchant la garde de mon épée à sa manière; j'avais en mémoire quelques-uns de ces mots heureux qu'on citait de lui, je les enchâssai aussi à propos que je pus; enfin m'approchant d'une dame, et me souvenant de ma première entrevue avec le docteur chez mademoiselle Mars, je refis une partie de la scène de consultation; puis, prenant congé, je dis adieu à Talma et saluai Fleury.

Un applaudissement général partit.

M. Desgenettes enchanté, vint à moi.

— Comment avez-vous fait pour m'imiter ainsi? me dit-il en souriant; c'est qu'en vé-

rité vous êtes plus sûr de votre exécution que moi de la mienne. Comment avez-vous fait?

— Monsieur le baron, le sais-je moi-même! répondis-je. Demandez-moi plutôt pourquoi je suis artiste.

Or, dans ma jeunesse, je poussai cette espèce de talent plus loin encore qu'à l'époque dont je parle, et Monsieur en me demandant de jouer le comte de Guelphar dans *le Galant escroc*, désirait aussi me faire esquisser le personnage d'un des seigneurs de la société de la Reine; il faut dire que ce seigneur avait une grande réputation de fatuité et ne l'avait pas volée.

Comme il était absent, et que je ne consentais jamais à faire cette sorte de critique sans l'aveu de l'intéressé et sans qu'il en fût témoin, je répondis à son altesse que je connaissais à peine ce jeune seigneur; mais que je jouerais le rôle de mon mieux pour la satisfaction des hôtes illustres de Brunoy. Monsieur sourit, me fit de la main un signe amical (c'é-

tait toujours la preuve qu'il n'était pas content), et me laissa.

Annoncée avec éclat dans le pays cette nouvelle représentation amena la foule, des billets d'entrée furent envoyés tant à Paris qu'aux personnes distinguées du voisinage; beaucoup de femmes qui s'attendaient à un spectacle agréable y vinrent avec empressement; quelle fut leur surprise! A la rigueur, *le Galant escroc* pouvait passer; car ce galant, nommé escroc mal à propos, est un homme de cour qui fait adroitement justice d'une femme intrigante, en protégeant l'amour de deux jeunes gens; mais cet ouvrage fut suivi d'une parade intitulée : *Isabelle grosse par vertu*. L'embarras de ces dames fut extrême; et c'est ce qui réjouissait le plus MONSIEUR. J'ai eu occasion en cette circonstance de faire une remarque singulière: c'était MONSIEUR qui riait quand les jeunes seigneurs les plus libertins détournaient la tête; c'étaient parmi ces dames, celles sur lesquelles la médisance n'avaient pas le moins du monde à

s'exercer qui s'amusaient le plus, quand d'autres ne pouvant rien perdre comme réputation, baissaient la paupière, et jouaient de l'éventail à force de main. Singulière affectation ! bizarres semblans de décence! serait-ce que, lorsque le vice est dans le sang, la pudeur passerait à fleur de peau?... ou bien serait-il possible que les choses égarées dans le boudoir se retrouvassent en public ?

Le rôle du comte de Guelphar me fut ce soir-là aussi favorable que de coutume; il y avait une scène XIII (entre madame Gasparin et le comte) pour laquelle j'avais toujours reçu force complimens : c'était la scène où le *roué* de cour se trouve en présence de la femme qu'il joue, et la persiffle cruellement. J'étais toujours applaudi là, et l'avouerai-je? je croyais bien l'être à juste titre; pourtant, je reçus ce soir même une leçon que je rapporterai, autant parce qu'elle est singulière que parce qu'elle marque l'époque.

— Mon cher Fleury, me dit en entrant dans

ma loge et comme je me déshabillais, un des plus aimables seigneurs de la cour de MONSIEUR; je ne suis pas content de vous.

(Cela me surprit, car j'étais content, moi, et j'étais difficile.)

— Je suis fâché, monsieur le comte, répondis-je, de n'avoir pas eu le bonheur de vous plaire; est-ce du rôle en général ou de quelques parties du rôle que vous n'êtes pas satisfait?

— La physionomie générale est bien, passablement bien; mais la scène XIII, la fameuse scène XIII! vous la *manquez*. (Il dit un mot plus énergique.)

— Je la manque? Mais, monsieur le comte, permettez-moi de vous dire que c'est celle que j'ai le plus étudiée, et j'ajouterai qu'on a le plus applaudie.

— Et... vous vous fiez à votre jugement?

— Je me fie du moins... au goût du public.

— Avez-vous imité quelqu'un?

— Eh bien! oui, monsieur le comte, j'ai

vu une scène analogue à celle-là : le vicomte D*** B*** L*** fut mon modèle.

— Le vicomte D*** B*** L*** ! Mais, mon cher, cela n'a pas de nom dans la noblesse ! cela n'a pas de titre ! cela n'est pas né ! Cela n'a pu vous donner qu'un persifflage populacier ! cela a-t-il *débuté* [1] ? Sur quelles possessions est-elle affectée cette vicomté ? Sur sa paire de souliers à talons rouges, ses deux chemises ou son plumet ? Prenez garde, mon ami, prenez garde ! Choisissez mieux. Quand on s'adresse aux femmes et qu'on s'en moque, il y a un ton, un air, une inflexion à prendre que vous ne trouverez qu'en bon lieu. Quand vous persifflez une femme, vous n'avez que le coup de poignard ; mais *la révérence dans la voix*, la révérence dans la voix vous manque ! Après le souper, venez me rejoindre.

Ce beau sermon achevé, il disparut.

[1] On a vu dans l'introduction que *débuter* c'était d'abord faire preuve de noblesse ascendante jusqu'à l'an 1400, et monter ensuite dans les voitures du Roi.

(*Note de l'éditeur.*)

Après le souper, qui fut splendide, les invités des environs se retirèrent, et il ne resta que quelques habitués de la cour du prince, et quelques dames qui avaient accepté l'hospitalité de son altesse. J'en remarquai une fort pâle, malgré son rouge; car la pâleur se devine autour de ces couches de vermillon et ressort même davantage par le contraste; cette dame promenait de tous côtés des regards inquiets, on voyait que sa pensée n'était point à la fête, mais tout entière à un sentiment qui la dominait: on aurait désiré que ce fût un sentiment d'amour, bien qu'elle ne fût pas tout à fait de la première jeunesse ni d'une beauté remarquable; pourtant, malgré la sévérité de cette figure, on pouvait deviner qu'elle avait dû s'adoucir souvent: quelque chose dans l'habitude de la physionomie démentait l'attitude actuelle.

Je ne m'étais pas trompé: mon donneur de conseil passa devant elle comme un débiteur passe devant un créancier dont il se moque,

avec un léger salut et en me faisant un sourire d'intelligence ; le visage de cette dame s'anima, puis reprit son air reposé : une figure qu'un éclair a illuminée, et qui, tout-à-coup, retombe dans l'ombre, ressemble à cela.

Le jeune comte était allé dans les jardins ; la dame avait disparu du salon : bientôt il s'éclipsa caché par un massif d'arbres ; bientôt je vis la dame à son tour dans le jardin ; puis, je ne vis ni lui, ni elle.

J'allai par-là : j'approchai du massif ; je n'étais point indiscret, mais j'avais compris que cette dame, à la figure orageuse, était la *madame Gasparin* de ce jeune seigneur, et ce jeune seigneur, *le Comte de Guelphar* de cette dame. J'avais compris que j'allais recevoir la leçon dont on venait de me parler.

J'entendis une querelle ; mais une de ces querelles de gens qui s'examinent, se voient venir, se tâtent, puis procèdent par petites attaques avant de commencer un combat en

règle. C'était une scène de reproches, où la femme, malgré la meilleure envie de sauter aux yeux de son adversaire, se contenait; où le jeune homme, maître de lui, répondait, avec une décence de ton, une galanterie d'inflexion, parfaites; mais en même temps le mot était si persiffleur, la phrase si emporte-pièce, qu'il n'y aurait pas eu moyen d'y tenir si cette pauvre dame avait su qu'un indiscret était là. Je fus convaincu que j'avais été loin de la vérité dans ma manière de jouer, et Collé lui-même aurait pu ajouter bien du trait à son dialogue en se faisant le témoin d'un pareil tête-à-tête. Cependant, comme cette dame paraissait souffrir, et, sans s'en douter, souffrait à cause de moi, comme je trouvai que nous lui tendions une sorte de guet-à-pens dont il était loyal de l'avertir, je toussai, et fis bruire sous mes pas les feuilles tombées des arbres. Alors, loin de chercher à se cacher, elle sortit hors de l'espèce de paravent où elle s'était tenue jusque-là, elle avait pris le bras du comte et l'entraînait; celui-ci,

croyant sans doute que mon éducation était assez faite, lui dit :

— Voilà du monde ! adieu, chère Marquise.

— Du monde? Ah ! tant mieux ! répondit cette femme exaspérée ; du monde ! on ne pouvait venir plus à propos.

J'étais en ce moment devant eux : je reculai par discrétion.

— Vous ne gênez personne ; restez, Monsieur, ajouta celle qu'on nommait madame la Marquise, restez, et voyez comme on punit un lâche !

Et, ma foi ! elle cracha à la figure de mon professeur, avec le plus grand mépris qu'on puisse imaginer. « C'est bien fait ! me dis-je en moi-même, il n'y a pas de persifflage pour parer une telle botte.

A peine cette réflexion frappait-elle mon esprit, que le comte avait fait un pas en arrière, pris son mouchoir, s'était essuyé le visage, puis se tournant vers moi avec un rire calme,

ou si l'on veut un sérieux rieur dont il me serait impossible de rendre l'expression :

— Ah ! Monsieur, vous venez à propos ; voyez, n'y a-t-il pas là-dedans un docteur?... Je suis un homme empoisonné !

XV.

—

Carlin.

Déjeuner sur l'herbe. — La famille d'Arlequin. — *Le bourru bienfaisant.* — La balançoire. — Polichinelle. — Jugement et dégradation d'une porte d'appartement. — Berquelaure. — Jeu plein de vérité de Carlin. — Anecdote d'enfance. — Association du coq et de l'âne. — Piége musical. — Un Pape futur vole la Vierge.

J'avais reçu de Carlin la plus aimable invitation, et un beau dimanche j'arrivai bravement, en fiacre, à son petit jardin de Chaillot, nouvelle acquisition, qu'il appelait avec solen-

nité sa *villa* : domaine circonscrit (d'après l'affiche jaune, qui était encore sur la porte), au levant, par les propriétés du sieur Morin, maréchal-ferrant ; au couchant, par celles de la dame veuve Delort, fabricant de baignoires de cuivre... qu'on juge si les jours sur semaine cette retraite devait être paisible !

Il s'agissait d'un déjeûner sur l'herbe, mais comme, pour le moment, le gazon semé depuis peu n'avait pas encore germé, on servit les œufs frais, le laitage, les fraises et un plat italien au nom baroque et au goût détestable, sur des lambeaux de tapisseries de plusieurs toises, représentant le chasseur Actéon, le bain de Diane et une forêt, de façon que, ce jour-là, il y eut en réalité dans le jardin, des arbres, de la verdure et de l'eau.

Nous attendions M. Goldoni ; je le connaissais beaucoup, car malgré la querelle de ses confrères avec nous, il n'avait pas cessé de venir se chauffer les pieds au foyer de la Comédie-Française, à telles enseignes, que notre

premier garçon de théâtre avait serré, pour l'usage particulier de cet auteur, dans le cabinet des accessoires, une paire de jambarts, sorte d'armure en carton dont on se revêt les jambes pour les préserver du feu, ils furent même inventoriés lors de notre translation à la nouvelle salle.

L'auteur italien parut enfin. Une petite indisposition de sa femme l'avait retardé; il allait d'ailleurs toujours à pied, ne manquant jamais de marquer chaque pas avec sa canne, ce qui appuie, mais retarde; il apportait du reste un excellent appétit. On se disposa à se mettre à table, sinon sous l'ombrage, du moins *sur* l'ombrage. Après quelques difficultés pour la place d'honneur, qui se trouvait précisément sur la tête d'Actéon, on s'arrangea. Les deux voisins étaient parmi les convives: gens assez bruyans, et qui avaient pris l'habitude de parler plus haut que leurs marteaux, heureusement ils ne parlaient guère et mangeaient beaucoup; toute mon attention se dirigeait sur la famille

d'Arlequin, famille charmante, nombreuse et tout-à-fait patriarchale. C'est chez Carlin que Florian vint prendre les modèles de ses tableaux si frais, si pleins de grace et de naïveté ; *le Bon Père*, de cet auteur, est un véritable portrait du caractère et une esquisse vraie de l'intérieur de l'aimable comédien [1].

Peu à peu on se connut mieux, on s'anima ; certain flacon de Montefiascone y contribuant, la conversation devint amusante et pleine d'intérêt, si elle ne fut ni brillante ni spirituelle ; j'étais las pour mon compte du ton uniforme que je trouvais dans le monde, où il fallait être sans cesse sur le qui vive, toujours armé d'épigrammes jusqu'aux dents, toujours prêt à mordre, pour ne point être mordu, ou pour avoir été mordu (ces armes, du reste, je m'en servais avec plus de bonne volonté que de bonheur) ; chez Carlin, j'allais me reposer des

[1] Carlin cependant ne joua jamais les rôles de Florian. Accoutumé à l'ancien genre, il était trop vieux pour changer sa manière quand Florian trouva ce nouveau filon dramatique.
(*Note de l'Editeur.*)

ducs, comtes, marquis et élégans de cour, des comédiens et comédiennes au ton suprême; j'allais me rafraîchir l'imagination, et pour quelques heures du moins, renoncer à la toilette officielle du grand monde.

On causa de théâtre un peu, de famille beaucoup; je pus placer un mot sur mon père, sur les miens: depuis long-temps ce n'était qu'avec moi-même qu'il m'était permis d'avoir de si bons souvenirs. Bientôt la conversation se divisa par groupes, madame Delort parla baignoires à M. Morin, qui répondait fer à cheval; Goldoni se disposait à me raconter comment lui était venue l'idée de son *Bourru bienfaisant;* madame Carlin attachait, pendant ce temps, une balançoire, et donnait le mouvement de *va* et *vient* à la corde, sur laquelle était une jeune fille, le Benjamin de la famille.

— Tu vas faire tomber cette enfant! s'écriait Carlin, qui, dans ce moment, plantait des clous à la muraille pour réprimer les branches

d'un espalier qui tendaient à faire bosquet, tu vas la faire tomber !

La mère s'arrêtait, parce que là, le père de famille était respecté ; Carlin reclouait, jurant tout bas, à ce qu'il me semblait, de ce qu'il n'avançait pas ; la balançoire reprenait doucement son mouvement onduleux, s'agitant un peu d'abord, puis un peu plus, puis davantage; Goldoni examinait son ami, et, mettant un doigt sur sa bouche, portait mon attention du côté de Carlin; celui-ci s'impatientait réellement, et grommelait je ne sais quelle injure italienne, ou contre la muraille ou contre les clous.

— Mais, voisin Morin, vous m'avez cédé là des clous détestables, disait Carlin au maréchal.

— Première qualité ! monsieur Carlin. Première qualité ! répondait impassiblement le fournisseur.

— Première qualité !... voyez donc s'ils entrent.

— Je vas vous dire ; c'est que le clou de ma-

réchal ne peut guère... voyez-vous... dans la pierre de taille... Une supposition : vous auriez une muraille de corne de cheval...

Pendant ce colloque, la famille, qui voyait le père occupé, s'en donnait à cœur-joie sur la balançoire, étouffant les rires du meilleur aloi. Un petit cri décéla la désobéissance. En ce moment, Carlin tapait, non pour faire entrer son clou, mais pour le battre ; il se retourne, et comme il le tenait de la main gauche, frappant de la droite, le marteau mal dirigé tomba en plein sur deux doigts, dont l'un fut assez grièvement blessé ; il poussa un jurement (français cette fois), nous courûmes. Tout le monde était près de lui : le sang parut.

— Vous le voyez ! je vous l'avais dit !... cette balançoire...

— Vous êtes bien blessé ! disait sa femme.

— Souffrez-vous, mon père ? demandaient les enfans.

— Oui, je suis blessé; oui, je souffre !... vous

êtes cause de tout ! Vous l'avez fait exprès... je brûlerai cette corde.

— Mais c'est le marteau, disait M. Morin, qui avait ramassé le corps du délit.

— Je vous dis que c'est la balançoire... on fait tout ce qu'on peut pour me contrarier... Laisse-moi donc, Goldoni; je suis le plus malheureux des hommes ! — Mon Dieu ! madame Delort, je ne veux pas d'eau fraîche... ma femme a un si mauvais caractère !... ne vous mariez jamais, Fleury !... Et ces enfans, ces enfans me feront mourir !... voyez-vous ! le sang coule... donnez-moi donc de l'eau !...

La femme avait pris des mains de madame Delort le verre d'eau fraîche, Carlin allait y tremper son doigt, malheureusement, M. Morin qui avait des prétentions à la médecine, venait de glisser tout le sel de la salière dans le verre; le patient n'y a pas plutôt enfoncé la partie malade qu'il éprouve une douleur très-forte, pousse un cri, se saisit du verre, le brise, et court dans la maison, maudissant femme, enfans, voi-

sins, amis, partie de campagne, et déjeûner sur l'herbe.

Je ne savais comment il fallait prendre tout cela. Je ne suis pas autrement endurant; ma figure se rembrunissait, Goldoni me serra la main :

— Ah ! vous ne connaissez pas notre ami, dit-il, c'est le plus excellent homme !

— N'entendez-vous pas pleurer sa femme? s'écria madame Delort.

— Et ses enfans? dit le maréchal presque indigné. Sortons !...

— Eh non ! ne sortez pas : attendez.

Goldoni marcha vers la maison; nous le suivîmes : la fenêtre ouverte nous laissait voir dans l'intérieur.

— Allons, les voilà qui pleurent à présent. Tu pleures, Zanetta? Tu pleures, ma femme? Là, pourquoi pleures-tu ! toi aussi, allons ! ils pleurent tous ! Mais que vous ai-je donc fait? Oh ! mon Dieu ! mais je ne vous ai rien fait ! Zanetta essuie donc tes yeux.

Il essuyait lui-même la figure de la jeune fille avec une moitié du mouchoir qu'elle avait déchiré pour envelopper la plaie ; il barbouillait de sang la pauvre enfant.

— Ah ! mon Dieu ! es-tu blessée?... Qu'est-ce que c'est, cela?... Mais non ! c'est moi : tu m'as fait peur ! pourquoi me fais-tu peur, Zanetta?... Embrasse-moi... Ma femme, embrasse-moi... Petits, embrassez-moi tous ! tous ! Ce n'est pas de bon cœur... Pardon !... Allons, pardon !... Je ne souffre plus, voyez !

(Il remuait le doigt malade enveloppé de linge.)

Cependant Zanetta essayait de lui sourire, sa femme s'était appuyée sur le dos de sa chaise, il avait mis sur ses genoux un des enfans qui sanglotait (ils étaient cinq) ; Carlin allait de l'un à l'autre, les embrassant tour à tour, mais le plus petit ne rendait pas le baiser et tenait rigueur. Enchantés de cette réconciliation de famille, nous allions nous éloigner.

— Regardez-donc ! nous dit madame Delort.

En remuant son doigt embéguiné, l'idée était venue à Carlin d'en faire une poupée pour obtenir son pardon du plus entêté ; puis avec une plume, il avait tracé sur le linge, des yeux, un nez et une bouche, et mettant habilement à profit une tache de sang assez large, il venait de composer un Polichinelle passablement enluminé, qu'il faisait mouvoir devant l'enfant, l'agitant d'une manière comique. Il parla d'abord comme s'il avait eu une pratique dans la bouche, ensuite prenant un autre ton, il imita le personnage du compère ; bientôt se levant, il fit quelques lazzis, et établit un dialogue à l'italienne entre lui et l'acteur improvisé : il s'agissait de faire intervenir comme accessoire théâtral une tartine aux confitures : l'enfant rebelle fut les chercher, un autre présenta le couteau, Zanetta coupa le pain, la mère étala les sucreries, tous prirent de l'emploi, Arlequin (car il était redevenu l'arlequin de la Comédie-Italienne) se disputa avec le *signor Pulcinella*, et le petit, semblable au tiers larron de La Fon-

taine, s'empara de l'objet en litige, aux rires des acteurs et aux applaudissemens des spectateurs du jardin, qui étaient bien complètement oubliés.

On a reconnu le *Bourru bienfaisant* de Goldoni dans Carlin.

En fréquentant chez lui, je vis plus d'une scène du genre de celle dont je viens de parler, et Goldoni m'en raconta plusieurs autres.

Carlin était assez à son aise; il avait une famille aimable, sa femme lui témoignait non-seulement un attachement sincère, mais une sorte de respect. Cependant, jamais caractères ne furent plus dissemblables : lui, vif, emporté; elle, froide, impassible : elle avait surtout un défaut qui alimentait la brusquerie de Carlin : elle était d'une économie excessive, et son mari aimait, non-seulement à se faire honneur de ce qu'il avait, mais même à prodiguer, sans trop compter avec lui-même. J'ai été témoin de ceci :

Je faisais avec lui un cent de piquet, jeu

qu'il possédait en grand maître : c'était le soir. « — Les mouchettes ! dit Carlin à sa femme. Elle les lui présente : c'étaient des mouchettes fort ordinaires. — Pas celles-là, ajoute-t-il. — Mais mon ami.... — Les mouchettes; et les belles! — Mouchons toujours, en attendant, avec celles-ci. — Je veux les belles, moi ! — Mais elles s'abimeront ! Des mouchettes d'acier poli, incrustées, Monsieur Fleury ! — Gabriel! (c'était Carlin qui appellait; un bon vieux domestique entre.) Gabriel, va-t-en me chercher chez Bressier une douzaine de paires de mouchettes. — Une douzaine, Monsieur ! — Une douzaine ! Mais mon ami... — Première qualité. — Mais.... — Incrustées. — O ciel ! — Fabrique anglaise. — » La pauvre femme se tut, une observation de plus, et Gabriel recevait l'ordre d'en apporter deux douzaines de paires.

Il était aussi distrait que bourru. Un jour, il se donna une tape assez vigoureuse contre une porte, et il devait se la donner : c'était obligé.

Il se croise les bras devant l'objet de sa colère : « — Il y a long-temps que je t'en veux... attends ! attends ! — » Il court chercher un marteau, et, à coups redoublés, arrache la porte de ses gonds, et la met à bas. Puis, comme il avait l'habitude à mesure qu'il faisait de pareilles expéditions de se monter à la hauteur d'une espèce de diapazon qu'il se faisait dans sa tête, supposant toujours quelque résistance dans la chose à laquelle il s'attaquait, il élevait la voix de plus en plus ; presque toujours un tiers survenait, mais cette fois personne ne se présentait, et la porte tomba sans témoins. Plus en colère que jamais, il la prend, et ainsi que Samson emportant les portes de Gaza, il met celle-ci sur son dos, et court l'exiler dans le grenier ; en montant, il faisait un juron à chaque marche ; évidemment quelque chose lui manquait : il aurait bien voulu rencontrer un avocat de la porte pour avoir à disputer contradictoirement sur sa condamnation. Enfin, son bon génie lui amena sa femme.

— Comment ! tu as enlevé cette porte?

— Oui, je l'ai enlevée, oui ! dit-il en débarrassant ses épaules, et posant victorieusement son pied sur la condamnée.

— Mais c'était une porte en chêne !

— Vas-tu prendre son parti?

— Une porte excellente !

— Nous ne pouvons plus nous entendre.... J'en ai fini avec elle.

— Peinte à neuf !

— Ah ! tu la soutiens !... Elle m'a blessé.... Jamais elle n'en fait d'autre. Tiens ! tiens ! J'étais bien bon encore de la laisser tranquillement dans cet état.

Alors, devant sa femme, il dépouilla la coupable de sa serrure, de ses verroux ; il la dégrada de ses gonds, et la jeta ainsi dans le grenier, nue et déshonorée de sa belle apparence de porte d'appartement. Madame Carlin, comme d'ordinaire, prit le parti du silence. elle attendit le moment du pardon, sans cela le meuble était perdu pour toujours, Carlin mur-

murant déjà : « — Hum !.... j'en ferai des tabourets ! »

C'était la portion comique de ses colères ; mais il en avait d'autres qu'il fallait respecter, et Carlin poussait jusqu'au sublime cette humeur bourrue.

Il avait prêté vingt-cinq louis à Berquelaure, premier danseur de son théâtre ; cet honnête homme n'étant pas autrement à son aise, chargé d'une femme et d'enfans en bas âge, resta assez long-temps sans se trouver en argent ; enfin, il fit quelques heureuses rentrées, et il vint aussitôt chez Carlin, au passage du Grand-Cerf, avec sa somme, heureux de s'acquitter, s'excusant d'avoir été en retard.

— Ce n'est pas malheureux ! s'écria Carlin. Autrefois vous veniez toutes les semaines. Voulez-vous qu'un ami cesse de l'être ? prêtez-lui de l'argent.

— Mais je n'ai pas pu ; mes écoliers....

— Vous aviez des écoliers ! pourquoi tant tarder alors ?

— Je n'ai pas osé vous le dire.... Mais c'est que ma femme....

— Eh bien! ta femme? dépense, dissipe; femme d'artiste, femme de danseur! ça se conçoit.

— Eh non! Ma femme est bonne, ménagère, économe; mais elle a été malade.

— Malade!

— Malade, six mois; elle est à peine convalescente.

— Ta femme a été malade! ta femme est encore malade! cria de toutes ses forces le bourru.... Mauvais mari!... Et il ose encore se présenter avec son argent!... Mais je suis donc un tigre?... Mais je suis donc une bête féroce à tes yeux? — Voilà pourtant comme ils pensent de leurs amis!... Veux-tu bien reprendre ton argent!

— Mais...

— Avise-toi de me le rapporter avant que je te le demande.... Gabriel! Gabriel!... voyez s'il entendra! le drôle est d'accord!... Ga-

briel !.... allons donc !... qu'on me chasse M. Berquelaure. — Eh bien ! tu t'en vas sans m'embrasser... sans me dire si tu me donneras des nouvelles de ta femme ? — Gabriel ! quand monsieur viendra, je n'y suis pas pour lui... qu'on le consigne à la porte ! morbleu, qu'on le consigne !

Tel était Carlin dans son intérieur, tel était le cœur de l'honnête Carlo Bertinazzi, qui joua pendant quarante-deux ans le rôle d'Arlequin, avec un succès aussi brillant que soutenu.

Il parut sur la scène jusqu'à sa soixante-seizième année ; jamais il ne compromit sa gloire en montrant au public le déclin d'un talent à qui l'âge ordonne le repos sous peine du ridicule ; jamais il n'étala sa décrépitude sur le théâtre de ses triomphes ; son intacte célébrité ne fut jamais exposée au caprice d'un parterre ingrat : Carlin eut le bonheur de conserver la jeunesse de son talent jusqu'au dernier moment.

Le premier début de Carlin ne fut pourtant

pas aussi heureux que sa haute réputation le ferait croire. Il arriva dans un moment difficile ; il avait à succéder à un Arlequin fameux, et le genre purement italien du jeune Bertinazzi était tout l'opposé de celui dans lequel Thomassin était en possession de plaire au public. Mais l'intelligence du nouveau venu n'avait besoin que d'être avertie. En deux jours il eut changé sa manière, et il entraîna tous les suffrages.

Depuis ce temps-là les Parisiens l'aimèrent; on le reçut toujours avec applaudissement, et quoique son emploi se perdît, les pièces italiennes étant peu suivies, Carlin, à force de talent, obligea le public de faire une exception en sa faveur.

Cependant, ainsi que tels et tels autres dieux de la scène, souvent celui-ci représentait dans le désert, ou pour quelques rares élus ; certain soir, il ne s'en trouva que deux... deux spectateurs ! ou ne peut pas jouer à moins.

On juge bien que, dans une pareille solitude,

le spectacle ne dut pas être bien chaud ; si une assemblée de deux spectateurs n'est pas faite pour intimider des comédiens, elle n'est guère faite non plus pour les encourager. Quoi qu'il en soit, quand on fut arrivé au dénouement, Carlin, avec sa gaîté toujours nouvelle, et son esprit toujours présent, s'avance vers le bord du théâtre, fait signe à l'un des deux spectateurs, en le priant de s'approcher, et quand celui-ci est arrivé à l'orchestre, et l'acteur près des rampes :

— *Monsieur*, lui dit-il tout bas, avec cette grâce qui lui est si naturelle, *comme je vois que l'autre moitié de notre public est partie, si vous rencontrez quelqu'un en sortant d'ici, faites-moi le plaisir de lui dire que nous donnerons demain Arlequin ermite.*

Ce qui distinguait son talent, c'était la naïveté de son débit et la vérité de sa pantomime : il poussait jusqu'à la perfection ces deux qualités. Ce n'est pas que tout ce qu'il avait à dire fût remarquable, mais tout ce qu'il disait fai-

sait plaisir. C'était l'homme le plus précieux pour les auteurs, il portait l'illusion si loin, que très-souvent on croyait applaudir un mot, quand on n'applaudissait que le ton dont il était prononcé. Quant à la vérité de sa pantomime; elle était telle qu'on était toujours la dupe malgré soi de ses moindres mouvemens. Si par un de ces *lazzis* affectés à son emploi d'Arlequin, il faisait une glissade sur le théâtre, on frémissait de la peur de le voir tomber. Si, dans une scène nocturne, il était de son rôle de heurter contre quelque porte ou quelque mur, on allait toujours s'écrier : Prenez garde !

Ce diction si naïve, cette pantomime si vraie, éloignaient si fort l'idée de l'art, qu'on s'imaginait plutôt être le témoin d'une action réelle que le spectateur d'une représentation dramatique. Je n'ai pas vu, moi, mais j'ai entendu souvent affirmer que des enfans amenés à ce spectacle, se mêlaient à la conversation, et, du haut de leur loge, entraient en scène avec Carlin, qui de son côté profitant des privilèges

de son rôle, était enchanté d'établir un dialogue qui lui amenât ainsi une digression fort amusante; usant de sa faculté d'improvisation il cousait cette espèce de hors-d'œuvre à la pièce et avec un tel art, que des gens de province qui vinrent le voir deux fois dans le même ouvrage, et qui la première avaient été témoins de ce fait, demandèrent à grands cris la scène d'*Arlequin et des enfans*.

Malgré l'embonpoint considérable qui lui donnait un peu de l'air de notre Dessessart, Carlin joignait à toutes ses qualités la grace la plus parfaite. On mesurait de l'œil sa rotondité : c'était une masse, mais cette masse agissait, marchait, et les gestes les plus souples, les attitudes les plus gracieuses, l'allure la plus légère, les mouvemens les plus arrondis, jetaient sur lui un charme à laisser croire qu'on avait devant soi un Arlequin jeune, leste et élancé. Au théâtre, plus qu'ailleurs, la vérité n'est pas ce qui est, mais ce que l'acteur parvient à faire croire; par exemple, l'enchanteur dont je

raconte ici les merveilles en était venu à persuader que son masque avait une physionomie, une physionomie mobile; ce vilain masque noir qui ne bouge pas, ce carton aux rides impassibles, eh bien! Carlin, avec son ton et ses gestes si expressifs, ses attitudes toujours si vraies, parvenait à pousser l'illusion au point que souvent je me suis surpris, avec toute la salle, la lorgnette dirigée sur lui, uniquement pour admirer le jeu varié d'un visage qui bien certainement ne pouvait rien peindre, et paraissait peindre tout.

On parlait depuis long-temps à Paris de l'amitié du pape Clément XIV pour Bertinazzi, on allait même jusqu'à dire que, lors de l'affaire à propos du comtat d'Avignon, Carlin avait été le plénipotentiaire officieux de ces négociations. Je voulus savoir ce qu'il y avait de vrai dans tout cela. La première fois que je lui parlai du fameux Ganganelli, je le vis lever les yeux au ciel, et s'il ne pleura pas, sa figure fut tellement émue, que j'acquis la certitude de

son amitié pour ce pontife, mort si misérablement.

— Oui, j'ai aimé, beaucoup aimé ce grand homme, qui a porté si haut sa réputation, et en a si peu joui; Laurent a toujours été mon frère et toujours j'ai été le sien; quand toute l'Europe célébrait son élévation, deux hommes en gémissaient, lui et moi. Il a été Clément XIV pour les puissans, mais toujours Laurent pour l'humble Bertinazzi, trop heureux s'il était resté obscur! Il serait là, avec nous, il dirigerait ma femme, instruirait mes enfans, et... ferait avec vous et moi, monsieur Fleury, et mieux que vous et moi, le cent de piquet... que ce soir je vous gagne.

Je vis qu'il ne voulait pas aller plus loin sur le rôle qu'on lui avait fait jouer en deux occasions importantes; mais il me raconta depuis quelques détails de son enfance, que M. Goldoni ainsi que Mercier le dramaturge connaissaient parfaitement; et ce dernier a plus d'une fois raconté à nos habitués à peu près ce que

je vais rapporter sur le successeur de saint Pierre et sur celui de Thomassin.

Tous deux avaient été élevés dans un de ces établissemens où les enfans des pauvres qu'on destine à la prêtrise reçoivent l'éducation nécessaire, espèces de séminaires auxquels on a donné le nom d'un célèbre pape. Carlin sortit de là seigneur-professeur.

Durant le cours de leurs études, Laurent et Carlin s'unirent de l'amitié la plus tendre; le premier arrangeait les thèmes de son camarade, et le futur arlequin se chargeait de la partie des gourmades (même dans les séminaires il y en a à donner et à recevoir); Carlin prit pour obligation de rendre toutes celles qui allaient à l'adresse de son ami; en un mot, Laurent faisait la besogne des professeurs, et Carlin celle des élèves.

Ce fut entre eux l'union de la force et de l'intelligence, et bien en prit au jeune Laurent. Un jour de sortie, il tomba par imprudence dans la mer; Carlin qui faisait fort mal

ses *devoirs*, mais qui nageait à peu près bien, et veillait sur son ami « comme une poule veille sur ses poussins, » (je rapporte ses expressions.) Carlin fit généreusement sa tâche, et la fit au péril de sa vie : il sauva Laurent.

Depuis lors, leur affection fut plus vive, cet échange de reconnaissance et de protection, de services et de dévouement, devint plus intime, et bientôt les familles des deux enfans se mirent en tiers dans cette amitié. Le père de Carlin, étant au service militaire, confiait son fils à la prudence des dignes parens de Laurent. Ceux-ci, laboureurs assez à leur aise, quand venaient les jours de joie des écoliers, l'heureux temps des vacances, recevaient Carlin comme le frère cadet de Laurent.

A la campagne, les études sérieuses étaient un peu négligées; mais les deux inséparables acquirent pendant ces jours, qui d'ordinaire sont consacrés à l'oisiveté, des talens d'agrément dont ils s'amusaient fort. Carlin était parvenu à imiter le braiment des ânesses du pays,

au point de tromper même les Nestors de ces coursiers d'Arcadie ; il avait distingué, à force de méditation et d'essais répétés, la différence de voix qui existe entre le mâle et la femelle, observant celle-ci dans ses passions principales : la gourmandise, la colère et l'amour; d'après les meilleurs modèles, son exécution était devenue d'une vérité complète; il avait saisi les intonations les plus délicates. Quant au jeune Laurent, dont les poumons n'étaient pas aussi amples que ceux de Carlin, mais le gosier plus délicat, il reproduisait avec un rare bonheur le chant du coq, et, sans avoir acquis peut-être le degré de perfection de son ami dans une autre nuance de talent, si les deux nouveaux artistes avaient eu ensemble une lutte à la manière des bergers de Fontenelle, un juge impartial aurait été embarrassé pour savoir à qui donner la palme.

Dieu sait l'usage qu'ils faisaient de ces talens! Tous deux levés avant le jour, ils allaient autour des fermes éveiller, à des heures plus

matinales que de coutume, les paysans, qui n'ayant pas d'autres horloges que leurs coqs, donnaient de bonne foi dans le piége de Laurent. Cela mettait sans doute quelque rumeur dans les poulaillers; il y eut même plus d'une accusation d'inexactitude portée contre des coqs fort innocens, et le pape futur eut à se reprocher plusieurs fricassées faites avant le temps; mais, tout bien réfléchi, cela profitait à quelqu'un; si les paysans se levaient de meilleure heure, ils en faisaient plus de besogne; si quelques coqs passèrent très-jeunes l'onde noire, ils n'en étaient que plus tendres, et d'ailleurs, en bonne philosophie, une heure de plus ou de moins à vivre est si peu de chose!

Mais les deux espiègles ne s'en tinrent pas là, et parce que la science est plus nuisible à l'homme que la simplicité du cœur, celle de Carlin rendit les enfans bien coupables.

Tous deux aimaient le fromage.

En France, ce serait un goût comme un

autre; en Italie, c'est un goût de première ligne, un goût de prélat ou de petite maîtresse, aussi relevé que chez nous le goût des fraises, des ananas, ou d'autres fruits dont la couleur, la saveur et le parfum ne réveillent dans l'imagination que des idées de bonne compagnie.

Les deux enfans aimaient donc de passion cette friandise nationale, et pour s'en procurer ils se servirent de leur génie musical.

Quand un paysan s'avançait dans la campagne chassant devant lui son âne, si les paniers étaient remplis de fromages destinés à être vendus au marché voisin, Bertinazzi, qui avait acquis de l'habitude, reconnaissait d'abord la catégorie de l'animal, puis, se mettant à braire de façon à attendrir le cœur le moins susceptible d'émotions sentimentales, il attendait une réponse prévue sous un ciel où bêtes et gens éprouvent, avant tout, du penchant à l'amour.

Quand l'âne avait répondu, un second appel, plus passionné que l'autre, jetait la perturba-

tion dans un cœur trop susceptible, et si le paysan n'était pas assez preste pour aller prendre l'Aliboron par le licou, celui-ci courait vers la voix menteuse; là, prompts comme l'éclair, les deux amis allégeaient les paniers du quadrupède désappointé, et fuyaient en riant, emportant leur butin et le mangeant pour n'en laisser nulle trace.

Ce manège ne pouvait durer long-temps, et soit qu'on devinât ou qu'on fut en méfiance, depuis quelques jours les paysans menaient leurs coursiers sentimentaux bride en main. Partant, plus de fromage. N'ayant pas d'argent pour en acheter, Carlin et Laurent étaient privés de la plus attrayante partie de leurs promenades: la musique sans la collation ne leur paraissant point un plaisir complet.

A l'angle du chemin où d'abord ils établirent leur quartier-général, était une petite chapelle, dédiée à la Vierge, marquant les limites de deux pays. Cette niche sacrée était arrangée de façon à recevoir les dons des fidèles, et

pour cela, on n'avait pas mis en dehors un tronc que des malfaiteurs auraient pu s'approprier, mais on s'était arrangé ainsi : une porte fermait ce sanctuaire bien hermétiquement, et joignait de toutes parts à l'encadrure ; cette porte était pleine par le bas jusqu'à hauteur de ceinture d'homme ; mais à partir de là, elle était garnie de barreaux de fer assez rapprochés pour que le bras n'y pût passer, et assez larges pour que les menues monnaies des fidèles allassent tomber, ou sur l'autel ou sur les marches de marbre du parvis.

Ce trésor de la mère de Dieu était depuis assez long-temps l'objet de la convoitise des deux mauvais sujets. Chaque paysan qui passait par là ne manquait jamais de venir s'agenouiller, et, après un *ave* pieux, de jeter en offrande un demi-bayoque ou quelques quartrains ; le pavé en était semé ; car l'abondante récolte ne s'en faisait qu'une fois dans l'année, et pour donner à la Vierge une autre garderobe.

Un jour, Laurent et Carlin, après une longue course, se reposaient sur le banc de pierre en avant de la chapelle. La promenade avait aiguisé leur appétit : de là chez eux, il y avait encore trois quarts d'heure de marche. Naturellement ils pensaient aux fromages passés, de tristes réflexions vinrent les assaillir; maintenant que leur piége musical était éventé, il ne fallait plus songer à la bonne chère sans bourse délier.

Tous deux spontanément regardaient les bayoques du sanctuaire, tous deux les comptaient.

CARLIN. — Combien y en a-t-il?

LAURENT. — Plus de cent.

CARLIN. — Plus de cent ! Cela fait-il beaucoup de fromages ?

LAURENT. — Pour toutes les vacances.

CARLIN. — Si on pouvait....

(Il allongeait les doigts dans les intervalles des barreaux, mais la facilité de pénétrer s'arrêtait au poignet.)

LAURENT. — C'est le supplice de Tantale !

CARLIN. — Oh ! mon Dieu ! ne parle pas d'un païen devant la Vierge !

LAURENT. — C'est juste.

(Il fit le signe de la croix, et ses lèvres murmurèrent une prière.)

CARLIN. — Mais est-ce que ce ne serait pas mal de s'emparer des bayoques?

LAURENT. — Si on les prenait dans une mauvaise intention.... mais....

CARLIN. — Mais nous avons faim.

LAURENT. — Dieu donne la faim.

(En disant cela, Laurent faisait passer un long bâton vert dans la clairière, et dérangeait les pièces de monnaie qui étaient sur l'autel ou par terre ; mais malheureusement le bâton n'était pas aimanté.)

CARLIN. — Si nous le fendions ?

(Le bâton fut fendu ; ensuite, pour écarter la fente de façon à en faire une sorte de bec toujours ouvert, on y introduisit un petit éclat de bois qui maintenait l'écartement ; mais, après

maint essai, rien ne venait, l'opération se faisant de haut en bas, et d'ailleurs les bayoques n'ayant pas de point d'appui.)

CARLIN.— Allons-nous-en. C'est pécher contre le sixième commandement.

LAURENT. — Ah! la persévérance est une vertu.

Cependant Laurent essayait toujours: enfin ne pouvant arriver au but, il poussa un soupir, et suivit Carlin qui déjà partait.

A peine avaient-ils fait quelques pas que Laurent se frappe le front, saute, chante, pousse un éclatant cri de coq: il avait trouvé quelque chose!

— Tiens-toi là, Carlin; là, sur la hauteur. Si quelqu'un venait, tu pousseras ton cri; moi, pour te montrer que je suis prévenu, je jetterai le mien. Sois sûr, à présent, que je rapporterai des bayoques.

Carlin ne comprenait pas trop le dessein de son ami, mais il s'y conforma.

Aussitôt Laurent descend dans un fossé tout

auprès, il y prend à pleine main de la terre glaise, en forme une boule, l'applique au bout du bâton qui tout à l'heure le servait si mal, court ensuite à la chapelle, fait pénétrer la nouvelle machine, et voilà la monnaie obéissante qui s'attache à l'argile, voilà Laurent triomphant et riche, il va l'être davantage... mais l'avertissement de Carlin se fait entendre, Laurent y riposte aussitôt par trois co-ke-ri-co glorieux, se faisant ainsi à la fois le trompette et le héros de sa victoire.

Cette historiette, qui acquiert encore plus de prix par les futures destinées de l'un des personnages, était racontée par Carlin avec le charme particulier qu'on peut se figurer d'après ce que j'ai dit de son talent: le désir du fromage, le braiment de l'âne, le cri du coq, étaient rendus à la perfection, rien n'y manquait, pas même le geste, ce geste italien, vif, animé, figuré, qui représente tout et donne du mouvement aux plus petites choses; joignez à cela la couleur particulière que donnait un

accent des plus prononcés, les mots mi-italiens, mi-français, les coups de pied dont l'aimable bourru animait sa narration quand l'expression ne lui arrivait pas, se frappant en même temps le front pour la faire sortir française après l'avoir dite vingt fois italienne, imaginez encore son émotion fraternelle chaque fois que le nom de Laurent venait sur ses lèvres, c'était une scène à voir, outre l'intérêt de l'anecdote.

— Savez-vous, lui dis-je la première fois qu'il me la raconta, que voilà de singuliers commencemens pour un pape.

— Mais non. Faire le coq c'est tout simple quand il s'agit du successeur de St-Pierre.

— Mais prendre des offrandes qui appartiennent à la mère de Dieu !...

— Oh ! *Mousu* Fleury, vous avouerez qu'on ne pouvait pas se mettre plus à portée pour faire restitution.

XI.

—

La nouvelle Salle.

Inauguration. — Critiques sur la salle. — Le parterre assis. — *Les audiences de Thalie.* — M. de La Harpe a un succès. — M. de La Harpe en a deux !! — Suite du second. — Mot d'Arnoult. — *Agis.* — *Les Courtisanes.* — Encore Monsieur l'Archevêque. — Les *Pendues* en effigie.

J'ARRIVE maintenant à une circonstance qui a fait époque dans les annales de la Comédie-Française; je veux parler de l'ouverture de notre nouvelle salle du faubourg Saint-Ger-

main, monument commencé depuis tant d'années, par les architectes Peyre et de Wailly, monument attendu depuis long-temps, et que la magnificence de nos rois devait sans doute à la gloire d'un art qui a tant illustré la nation.

Cette ouverture eut lieu le mardi 9 avril 1782 par l'*Iphigénie* de Racine, précédée d'un prologue en un acte et en vers, de M. Imbert, auteur du *Jaloux sans amour*, pièce jouée avec peu de succès, quelques mois auparavant, sur le théâtre que le roi nous prêtait aux Tuileries. M. Imbert fut encore plus malencontreux dans cette grande occasion. Si l'ouverture de notre nouveau théâtre fut brillante par l'affluence des spectateurs, le début des comédiens ne fut pas heureux. Ayant commencé par la petite pièce de M. Imbert, intitulée : *l'Inauguration du Théâtre-Français*, le public n'y vit qu'une pauvre inauguration. Cette pièce, composée de scènes épisodiques versifiées avec autant de facilité que de négligence, prouva au jeune poète

qu'il ne suffit pas d'avoir seulement de l'esprit et de l'imagination pour réussir au théâtre : son beau prologue fut sifflé impitoyablement.

Quant à notre salle, elle parut belle, du moins à l'intérieur (la façade ayant été trouvée généralement trop massive); bien qu'on y découvrit des défauts et des inconvéniens, la forme en parut élégante et noble. Le théâtre, avancé sur une fraction de cercle, n'interrompt point la régularité de proportions assez vastes et assez imposantes. La scène d'ailleurs est fort large, peut-être sans avoir assez de profondeur. Relativement au dehors, les connaisseurs prétendaient que la salle manquait de dignité; il était si rare en France qu'on fît alors pour les arts quelque chose qui eût un véritable caractère de grandeur! Les calculs d'argent s'opposaient à tout. On prenait des architectes justement renommés, on exigeait un essor magnifique sur le papier, et à l'exécution on leur rognait les ailes.

— Que diable! mon cher Wailly, disait à cet

homme habile un de nos barbares, ne pourriez-vous supprimer quelques *paires* de colonnes ?

Cette parcimonie se déclarait surtout vers la fin des travaux, et portait sur les décorations et les peintures. A quelque temps de là, nous fîmes repeindre la salle en bleu pour faire disparaître la teinte trop blafarde et trop uniforme des fonds ; avant cette opération nécessaire, et au premier aspect de l'intérieur, on avait l'air d'entrer dans un monument taillé dans une carrière de sucre blanc.

Sans m'arrêter ici à toutes les critiques de détail, qui d'abord furent très-exagérées, et dont je laisse la discussion à des juges plus instruits, je me hâte de revenir à la partie la plus nouvelle de notre inauguration théâtrale.

Le bon sens et le bon goût venaient de remporter une victoire complète sur un reste de barbarie féodale : enfin, le parterre fut assis.

Depuis long-temps cette amélioration était demandée, surtout depuis que le parterre deve-

nait de plus en plus tumultueux ; cette innovation rendant ces places plus chères, pensait-on, on n'y verrait plus que des gens bien élevés. Les gazettes nous disaient galamment : Qu'alors nous aurions des spectateurs dignes de nous juger et de nous encourager, parce qu'ils seraient dignes de nous entendre. M. de La Harpe poussa au parterre assis plus que personne ; il prétendait qu'il n'y avait plus de première représentation possible avec un parterre constitué en ligne perpendiculaire, que ce parterre seul faisait tomber les pièces. Peut-être n'avait-il pas bien réfléchi sur ce qu'il avançait ; car enfin la *Phèdre* de Racine ne réussit pas, par la seule cabale des loges, et sans établir une comparaison coupable, lui, La Harpe, était-il tombé avec ses *Barmécides* par l'unique action du parterre debout? les loges n'étaient-elles pas aussi du complot (je ne parle pas des loges vides)? n'y était-on pas commodément assis? ne bâille-t-on que parce qu'on se tient sur ses jambes? Ecrivains, journalistes et auteurs cherchaient à mille lieues

la grande raison, et la seule que je trouvai tout de suite, parce que je n'étais pas savant; à cette question : Pourquoi faut-il faire asseoir le parterre? il n'y avait que ceci à répondre : C'est qu'on est plus à son aise assis que debout.

Voici une preuve que ces messieurs avaient tort : le parterre assis n'en siffla pas moins très-bien et très-fort M. Imbert, qui aurait pu arguer de là, que rien n'était plus détestable qu'un public sur des banquettes. Les gens qui se mettent au parterre prendront toujours l'initiative des sifflets ou des applaudissemens, ce sont les indépendans du spectacle; on va au parterre pour n'être ni chez soi ni chez les autres; une loge est un salon, dont la plus jolie femme qui s'y trouve est la maîtresse; on lui doit des égards, des attentions, on se doit à soi-même de paraître de bonne compagnie; siffler, nuit à l'harmonie du visage, applaudir, peut déranger l'ensemble de la parure; les *parterriens*, eux, sont les enfans perdus du spectacle, ils se doivent à l'esprit

de corps. Payer un carton de six francs, c'est entrer dans l'aristocratie ; payer un carton de quarante sous, c'est faire acte de popularité : dans les deux cas, c'est prendre l'esprit de l'argent déboursé. Il y aurait un seul moyen d'amortir le tumulte du parterre, ce serait d'y admettre des femmes, la galanterie imposerait la décence, mais aussi peut-être imposerait-elle la froideur ; il faut au théâtre du mouvement, de l'anxiété, des craintes, des espérances, une lutte ; point de demi-décisions, un jugement spontané ; la salle est aussi un spectacle, la salle a ses passions, qu'on aime à voir, et où naîtront ces passions, si ce n'est au parterre? le parterre est au public ce que les sens sont à l'homme, et... mais je m'arrête ; je fais là, je crois, de bien mauvaise philosophie : il m'a porté malheur de parler de M. de La Harpe.

J'en vais pourtant parler encore, et même pour constater un succès ; un succès franc, un succès d'esprit et de bon aloi. On voit que M. de La Harpe est bien changé, qu'on ne

soit donc pas étonné si je fais son éloge, j'aime mieux, d'ailleurs, être fidèle à la justice qu'à mes préventions.

Le surlendemain de notre ouverture, nous étant assemblés, nous jugeâmes qu'il n'y avait plus rien à espérer de la petite pièce de M. Imbert. Nous crûmes alors devoir lui en substituer une autre, qui nous avait été présentée aussi pour la même solennité. Celle-ci était intitulée : *Molière à la nouvelle Salle* ou *les Audiences de Thalie.*

Dazincourt nous lut la pièce. Nous fûmes étonnés de l'avoir moins remarquée : c'était un cadre heureux et comique qui servait à faire passer en revue les travers et les ridicules du jour; la manière d'écrire et de juger, l'ignorance impertinente des journalistes, le mauvais goût des écrivains modernes, la folie qui faisait courir tout Paris au spectacle des boulevards et aux vaudevilles de la Comédie-Italienne, la poétique insensée des dramaturges, les mots de création nouvelle, les cabales de

l'ancien parterre, la mode des calembourgs, etc., etc.

C'était la pièce de M. de La Harpe.

On s'étonnera, sans doute, que cet ouvrage, ainsi conçu, et aussi bien exécuté qu'il était conçu, n'ait été remarqué qu'après celui de M. Imbert, et que nous ne nous soyons déterminés à le jouer qu'avec peine et après la chute du prologue d'inauguration. Mais il est juste de dire pour nous justifier, que cette comédie ne nous avait été lue qu'anonyme.

Peut-être cette justification paraîtra-t-elle une bonne naïveté, car c'est avouer qu'un nom d'auteur est mis avant la qualité d'un ouvrage dans la balance des réceptions. Cela certes est vrai : pourquoi ne le dirais-je pas? Les pièces qu'un auteur célèbre ne nous apporte pas avec son talent, il nous les apporte avec sa réputation. Chacun arrive à sa lecture comme à une fête; on rêve d'avance de beaux rôles et de belles chambrées. D'ailleurs, qui est-ce qui revient facilement d'un parti pris sur un hom-

me, et plus encore d'un parti pris sur son talent ? Ce serait presque revenir sur son propre jugement : et pour le bénéfice de notre vanité et de notre bon goût ! un homme que nous avons déclaré admirable l'est quand même. Outre ces raisons, il en est souvent d'administratives. Chaque pièce d'un nouvel auteur est une expérience à faire sur le public ; chaque nouvelle pièce d'un auteur ancien est une lettre de change qu'on tire sur les spectateurs. Un nom déjà fait n'est pas seulement l'ornement de l'affiche, c'est une véritable assignation à comparaître. Mais si l'ouvrage est mauvais ? eh bien ! chaque amateur de spectacle y vient au moins une fois, ne fût-ce que pour abaisser un triomphateur, et alors il n'est pas de coup de sifflet qui ne coûte un billet au bureau. — « Je trouve plus d'engrais ; pour ma métairie, dans une chute de grand auteur, disait plus tard Grandmenil, que dans deux succès d'hommes inconnus. »

Voilà de fort mauvaises raisons sans doute et qui pourraient se résumer par cette idée

singulière : qu'il faudrait qu'un auteur commençât par son second ouvrage. Hélas ! tout n'est pas pour le mieux au théâtre, et les raisons que j'ai données seront détestables lorsque, dans un grand établissement comme celui de la Comédie-Française, tout (même la gloire) ne viendra pas se résumer aussi dans la caisse du comptable.

A ces audiences de Thalie, le public applaudit surtout au personnage du vaudeville, sous les jolis traits de mademoiselle Contat, et à la muse du Drame, c'est-à-dire à Dugazon habillé en femme, embéguiné d'une grande coiffe de crêpe nouée avec des rubans couleur de feu, revêtu d'une longue robe noire traînante, toute garnie de lambeaux de papier sur lesquels on lisait ces mots sacramentels du genre : Ah !.... Ciel !... Dieu !... Grand Dieu !... Amour des Hommes !... Vertu !... Crime !... Tous ces mots étaient artistement arrangés sur chaque partie de l'ajustement, de façon de prêter aux allusions les plus plaisantes. Il fallut faire la cou-

pure du : Amour des Hommes! que Dugazon avait singulièrement placé; mais l'artiste retrouva son effet en ornant dignement la queue de sa robe du mot sublime : Nature!...

Malgré toutes les critiques, la pièce de M. de La Harpe n'en réussit pas moins, et n'en était pas moins faite pour plaire. On connaît le caractère de cet auteur : qu'on s'imagine, si l'on peut, combien ce succès l'enorgueillit ! Ce fut en assistant à une de ses représentations, qu'enivré de gloire et se voyant applaudir au balcon par une fort jolie personne, il en devint épris tout à coup, et comme il voulait toujours que le public fût dans le secret de ses grandes aventures, rien ne devant être indifférent de la vie d'un grand homme, quelques jours après il adressa à cette belle des stances amoureuses, qu'il ne manqua pas de rendre publiques.

Or le digne objet de cette flamme subite était mademoiselle Cléophile, ci-devant dan-

seuse en troisième à l'Académie royale de Musique, et à l'époque du grand amour de La Harpe, une des plus agréables odalisques du fameux prince de Soubise; échappée à je ne sais quel fléau du meilleur des mondes, la pauvre petite n'y avait perdu qu'une partie du palais, et, il faut se hâter de le dire, c'était jouer à qui perd gagne, car elle avait remplacé cela par un palais d'argent artificieusement fabriqué.

Les charmes extérieurs de cette belle ne reçurent aucun échec dans ses mésaventures, et on ne pouvait plus douter de toute la puissance qui leur restait en voyant l'illustre critique et l'un des quarante s'enchaîner si publiquement à son char. Il en était épris comme aurait pu l'être un jeune homme de quinze ans, s'affichant partout avec elle, aux promenades, à la redoute, aux spectacles, comment donc! à l'Académie même, au grand scandale des lettres, de la philosophie, et surtout de tant d'honnêtes bourgeoises qui s'étaient crues jus-

qu'alors des Aspasies, en honorant le poète académicien de leurs bontés. Quelle humiliation ! L'ingrat pouvait-il aimer une petite danseuse, sans principes, sans métaphysique, ni dans la tête, ni dans le cœur? pouvait-il les oublier au point d'oser dire amoureusement dans ses stances, et à la face d'Israel, qu'il croyait n'avoir jamais aimé avant d'aimer mademoiselle Cléophile? Affreuse rétractation des vers imprimés au Mercure, des quatrains envoyés au Journal de Paris!.. Quelle rumeur ! quels cris de vengeance !

On dit qu'elles furent vengées ; car à quelque temps de là, l'amoureux poète, enfermé avec les muses, buvait à grand renfort les rafraîchissantes eaux de l'Hippocrène. — « Vous voyez bien, disait à ce propos, le malicieux marquis de Louvois, que cet auteur a quelque chose des anciens. — Oui, la lèpre, » répondit la non moins malicieuse Arnould.

Le mot était âpre, mais il peint l'opinion

presque publique sur La Harpe, cet auteur, avec du mérite, et beaucoup de mérite, s'était mis tout le monde à dos ; il n'y avait personne qui n'eût à prendre sa revanche sur lui pour quelque trait d'une vanité tyrannique qu'il faisait subir à chacun. L'idée qu'il avait de lui-même était un préjugé qu'il aurait voulu faire partager à l'univers, et quand il fut dévot, il crut en lui de la même manière qu'il croyait en Dieu, c'est-à-dire qu'il n'admettait sur ces deux articles de foi, ni examen ni discussion. Je ne sais si le talent vaut jamais ce qu'il coûte ; mais si celui de M. de La Harpe fut la cause de son orgueil, il eut un talent chèrement acheté.

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense autant que légitime
Il vous faut acheter La Harpe ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime.

Voilà l'homme.

En fait de tragédie, la première nouveauté que nous donnâmes dans notre nouvelle salle fut la pièce en cinq actes intitulée *Agis*. C'était le coup d'essai d'un jeune homme appelé Laigne-

lot, qui avait déjà été joué à Versailles, devant la cour, à la fin de 1779. Ce Laignelot, fils d'un pauvre boulanger de Versailles, avait présenté la pièce sans nulle recommandation, sans prôneurs. Assez durement rebuté, dirai-je selon l'usage? il aurait renoncé pour toujours au théâtre, si notre camarade Larive, frappé des beautés qu'il crut apercevoir dans cette tragédie, si maltraitée au comité de lecture, n'eût pas cherché à intéresser en sa faveur M. le duc de Villequier et d'autres personnes de la cour de Versailles. Leur protection fit obtenir au jeune Laignelot une seconde lecture, qui, soutenue encore du suffrage de quelques hommes de lettres, tels que M. Thomas et M. Ducis, reçut enfin un accueil plus favorable.

Mais le sujet portait en général un caractère trop austère pour être susceptible de l'espèce d'intérêt qui aurait pu convenir à nos usages et à nos mœurs d'alors; la conduite d'ailleurs en parut faible, embarrassée et n'offrant rien d'attachant. Un des rôles de femme fut rempli par

une jeune personne[1] que lepublic avait adoptée, qui avait débuté avec assez d'éclat, et promettait de devenir un des meilleurs sujets du Théâtre; l'autre, par mademoiselle Sainval, qui, par parenthèse, s'en acquitta assez médiocrement. Larive même laissa beaucoup de choses à désirer. dans le rôle principal d'Agis, peut-être était-ce la faute de la pièce; il y mit d'ailleurs tous ses soins: le nouveau costume qu'il prit pour jouer ce personnage parut original, historique, de très-bon goût, et fait pour sa noble figure. On en fut d'autant plus frappé, que l'ajustement de tous les autres acteurs était disparate ou ridicule, les uns étant habillés à la grecque, les autres à la romaine, et mademoiselle Sainval en guenilles noires et grises, très-débraillée et (qu'on me pardonne le mot) très-braillante, ce qui lui arrivait du reste quelquefois.

Agis se soutint peu et pourtant eut l'honneur d'enfanter une parodie en vaudevilles chez nos

[1] Mademoiselle Thénard.

bons amis les Italiens. Ajoutons que l'auteur, protégé par la cour de Versailles, figura depuis dans la Convention, et y vota la mort de Louis XVI.

La reprise de la comédie des *Philosophes* nous réussit assez mal quelque temps après. Elle n'eut que cinq ou six représentations, peu suivies, et dont la première fut fort orageuse.

On avait supporté avec une indulgence assez bénévole la plupart des traits lancés contre la philosophie et les philosophes; mais au moment où Crispin arrive à quatre pattes, l'indignation de voir insulter ainsi les mânes de Jean-Jacques Rousseau fut portée au plus haut degré, et jamais parterre debout ne manifesta son sentiment avec plus d'énergie et de violence que ne le fit celui-ci tranquillement assis, et même ce jour-là fort à l'aise, les bancs n'étant pas moitié remplis. Mais ce grand mouvement, après avoir forcé mes camarades à se retirer et à baisser la toile, s'amortit. Un peu après on reprit la pièce à l'endroit où l'on avait été obligé

de l'abandonner, avec la seule attention de faire entrer Crispin sur ses deux pieds. Il est vrai qu'on fit intervenir un détachement de gardes-françaises, dont chaque soldat, assez habilement posté au parterre, et au port d'arme, protégea efficacement l'œuvre littéraire de Palissot.

Cette reprise n'était que le ballon d'essai du satyrique auteur, et sa comédie des *Courtisanes* le dédommagea amplement de l'échec des *Philosophes*.

Il y a une histoire dans les destinées de toutes les pièces de Palissot ; voici celle de la comédie des *Courtisanes*.

Depuis long-temps elle était composée, et même imprimée; présentée en 1774, au comité de lecture, les dames de la Comédie-Française, qui y étaient admises, avaient trouvé ce sujet trop peu décent. Le fait est que la comédie des *Philosophes*, représentée en 1760, par l'influence de l'autorité, avait déjà exaspéré les esprits contre Palissot, et la colère

du théâtre était au comble. Mais lui, s'imaginant que le refus des comédiens n'était motivé, comme ils l'annonçaient, que sur l'indécence prétendue de sa pièce, obtint de la police une approbation, par l'intermédiaire du censeur Crébillon, qu'il avait prodigieusement loué dans ses Mémoires littéraires. Muni de cette autorisation, il demanda à la Comédie-Française une nouvelle assemblée.

Cette assemblée eut lieu dans le courant de mars 1775 (j'étais alors à Lyon); les comédiens s'y trouvèrent au nombre de vingt-quatre ; il eut pour lui cinq voix et dix-neuf contre. Cette imposante majorité, piquée de l'opiniâtreté de l'auteur, lui écrivit, que par égard seulement, et pour ne pas trop froisser son amour-propre, leur refus primitif avait été fondé sur la seule indécence du titre et du fond de la comédie des *Courtisanes ;* mais qu'indépendamment de cette inconvenance contre les mœurs, ils y trouvaient des défauts d'un autre genre et plus essentiels, que sa pièce, en un

mot, pourrait être jouée quand il y aurait mis :

1° une action.
2° de l'intérêt.
3° du goût.
4° une intrigue.

Furieux de l'audace de tels chiffres, Palissot en appela au public, et fit imprimer sa pièce sous le premier titre d'abord, c'est-à-dire *les Courtisanes;* ensuite il chercha le titre voulu par la mode, le second titre obligé, et parce qu'on avait dit que sa pièce était indécente, il l'appela additionnellement, *l'Ecole des mœurs.*

Voyant d'ailleurs qu'il était en butte aux ressentimens des philosophes, dont les comédiens français n'étaient ici, disait-il, que les instrumens et les organes, il se tourna du côté du clergé, lui représenta que sa pièce était non-seulement très-honnête, mais qu'elle était utile, nécessaire même pour la réforme des mœurs; en sorte qu'une cabale de dévots se mit en

mouvement pour soutenir l'auteur et obtenir un ordre du roi qui fit jouer cette sainte comédie. L'archevêque de Paris surtout était tellement dans les intérêts du poète, qu'il récitait par cœur des bribes du pieux poème, prédisant d'avance l'effet qu'il attendait du talent des comédiens-excommuniés du roi.

Se voyant appuyé par ce digne successeur des apôtres, Palissot, non content d'attaquer juridiquement le Théâtre-Français, se permit de le berner en s'attachant à en dénigrer la plus belle portion, et, dans une épître intitulée : *Remercimens des demoiselles du monde aux demoiselles de la Comédie-Française, à l'occasion des Courtisanes, comédie*, il drapa sur ces dames, épargnant, bien entendu, celles qui lui avaient donné leurs voix.

Après un tel éclat on était fondé à croire que jamais *les Courtisanes* ne seraient jouées à la Comédie-Française. Mais que n'oublie-t-on pas dans Paris, et même au théâtre après sept ans d'intervalle ! Le fait est que Louis XVI

ayant plus d'une fois pesté contre le crédit et l'influence pernicieuse de ces dames sur les mœurs des jeunes gens de sa cour, Palissot, instruit par ses protecteurs des dispositions du Roi, parvint à lui faire présenter sa comédie, à laquelle il avait fait d'heureux changemens et l'addition de quatre vers que je citerai, et qui ne pouvaient manquer d'entraîner le suffrage du monarque. L'ordre péremptoire de jouer *les Courtisanes* (avec nouveau changement du second titre, qui cette fois devint: *l'Ecueil des Mœurs*,) fut donné, et les comédiens, faute de pouvoir faire mieux, se résignèrent de bonne grace.

La pièce fut représentée enfin, et madeselle Contat parut dans le rôle de Rosalie avec un éclat qui la révéla tout entière. L'ouvrage se soutint principalement par le mérite du style; on y remarqua un grand nombre de vers heureux. Les allusions au Roi étaient alors fort applaudies, le public s'empressait d'en faire l'application. Louis XVI aimait les mœurs,

on le savait, et il y avait déjà un grand mouvement vers la réforme, aussi le parterre accueillit-il avec enthousiasme ces quatre vers :

Ces coupables excès ont duré trop long-temps,
Et j'oserai m'attendre à d'heureux changemens,
Le Français suit toujours l'exemple de son maître,
Tout m'invite à penser que les mœurs vont renaître.

La situation du second acte parut poussée un peu loin peut-être, mais cette situation dérivait du sujet; et grace à la charmante figure de mademoiselle Contat, grace à l'habile décence de son jeu, il eût été difficile de ne point être indulgent pour le tableau. Cette comédie marque même l'époque à compter de laquelle les rapides progrès et les brillans succès de cette jeune actrice n'auront plus de bornes dans sa carrière théâtrale. Rien n'égalait la joie de Préville, rien n'égalait la mienne : la Comédie-Française avait donc trouvé une grande actrice ! Cela me réconcilia avec l'ouvrage de Palissot; ouvrage, au surplus, remarquable comme talent d'écrivain, ayant un dénouement

théâtral très-comique, et, malgré les chiffres sévères des premiers juges, l'invention d'un caractère, une intrigue et du goût.

Le jour même de cette première représentation, mesdemoiselles Arnould, D'hévieux, Duthé, Guimard, etc., etc., affectèrent de se placer au balcon, et d'honorer les premières de leurs applaudissemens les traits les plus vifs de l'ouvrage. Cette espèce d'immolation fit beaucoup rire. On entendit même Guimard dire à ses amies en remontant en carrosse :

— « Je vous avoue que je ne croyais pas qu'il fût si amusant de se voir pendre en effigie. »

XII.

—

Le Duel.

Dugazon. — Pays neutre entre deux fiacres. — Dessessarts, Auger. — Les Jeux de scènes.— Un gourmand modèle.— Son éloquence. — Jugement fondé sur des chemises.—On croise les épées. — Dispute de *la Grande Casaque.*— Péroraison de Dessessarts. — Banqueroute du prince de Guéméné.— Lettre des dames de l'Opéra au prince de Soubise.

Vers septembre de cette même année, trois fiacres, partis de la rue d'Anjou-Dauphine, remontaient la grande allée des Champs-Elysées et s'acheminaient vers le bois de Boulogne : ils

avaient ordre de s'arrêter à la porte Maillot, six hommes devaient en descendre, prendre à droite, et s'enfoncer dans une allée obscure. En celieu, et ce jour même, il devait y avoir du sang répandu ; la partie était sérieuse, deux ennemis, hommes de cœur, allaient croiser le fer, succomber peut-être, et cependant ces deux hommes faisaient rire tout Paris !

La querelle qui motivait ce duel avait eu lieu en présence de la Comédie-Française, aussi la partie était-elle au complet : pour chaque combattant deux témoins.

Cela me donnera occasion de passer en revue des gens de talens que je n'ai fait encore que désigner et qui valent bien qu'on s'arrête sur eux ; trop heureux d'en consacrer ici le souvenir.

Le premier fiacre, en tête, contenait le demandeur et son premier témoin : Dugazon l'impétueux, et Fleury.

Le second fiacre était complètement rempli par les vastes proportions de Dessessart, deu-

xième témoin de Dugazon, placé là comme une montagne neutre entre deux ennemis en présence.

Le dernier fiacre renfermait Dazincourt, défendeur; Auger, l'un de nos comiques, et une troisième personne étrangère au théâtre, Pierre Boucher, quinte de Cromorne et trompette marine de la grande écurie du roi, ancien militaire, brave, loyal, habile musicien et gai convive; ne l'ayant jamais connu que de vue, j'arrête ici sa biographie.

On connaît Dugazon; je fais ce qu'il faut pour me faire connaître, ainsi tous deux ne comptons cette fois que pour mémoire.

L'antagoniste de Dugazon, Dazincourt, était un comédien un peu à l'eau rose, un peu maniéré peut-être; son jeu avait de petites proportions, mais il savait bien l'art par cœur; ses nuances étaient charmantes, trop fines sans doute; car pour ceux qui n'étaient pas assez accoutumés à lui, cette finesse s'arrêtait souvent aux rampes, sans porter jusqu'au

parterre. On peut se faire une idée du talent de Dazincourt en regardant le spectacle par le gros bout de la lorgnette; comme cela, les acteurs paraissent petits, mais bien proportionnés, fins, sveltes, déliés, jamais vigoureux, jamais robustes, et cependant on se plaît à cette illusion, et l'on y revient quelquefois : tel on peut se figurer Dazincourt ; cela admis, après s'être bien initié aux sinuosités imperceptibles de ses recherches minutieuses, au *tamisé* de sa manière, Dazincourt était pour le spectateur délicat, comédien sans être farceur, plaisant sans être outré, raisonneur avec du charme, intelligent avec de la grace; s'il manquait de mouvement, on n'avait jamais à lui reprocher de choses déplacées. On voyait toujours en lui le valet-de-chambre propre, nettoyé, de bonne compagnie, ayant du penchant à devenir un serviteur honnête et respectable, et, sur ses vieux jours, plutôt l'ami que le valet de ses maîtres.

Ce qu'il était au théâtre, il l'était dans le

monde ; vivant bien, honnêtement dans toute la force du terme, honorablement dans l'acception reçue de ce mot du directoire ; parfumé d'un peu d'aristocratie, qu'on ne lui reprochait pas alors et surtout moi, mais bienveillant ; attaché sans démonstration, s'étudiant à ne rien déranger au fond de son ame ni dans la symétrie de ses habits, passant, pour ainsi dire, la brosse dans lui comme sur lui, faisant couler sa vie ainsi qu'une goutte d'huile sur une table de marbre, plein de politesse pour tous, aimable pour quelques-uns, spirituel suivant la température, parce qu'il fut long-temps d'une constitution assez frêle, et eut toujours une légère teinte de mal aux nerfs, et pour cette raison, caustique, par les temps de brouillard, et charmant, au beau fixe.

Auger, second témoin de Dazincourt, était justement, comme talent, comme caractère et comme connaissances acquises, son contraste le plus complet. Auger eut à la Comédie-Française des débuts qui excitèrent l'enthousiasme

du public, il succédait au vieil Armand, et on crut qu'il le surpasserait, mais il fut plus heureux au commencement de sa carrière théâtrale qu'il ne l'était au temps dont je parle.

C'était pour lui que Dorat avait fait ces deux vers :

> On voit étinceler dans son regard mutin,
> Et l'amour de l'intrigue et la soif du butin.

En effet, grand, bien fait, découplé, d'une figure, non pas maigre, mais emmaigrie et qui laissait à découvert tout le jeu du masque le plus mobile, personne plus qu'Auger n'eut l'apparence scénique d'un fripon. Cette qualité de physionomie, excellente pour jouer les *Daves* et les *Scapins*, peut-être en avait-il une dose trop forte; quand un personnage entre en scène, s'il veut inspirer toute confiance au vieillard qu'il doit tromper, il n'est pas bon que l'on puisse lire d'avance sur la figure du comique : « Prenez garde à vos poches ! »

Leste, adroit, souple, audacieux, d'une im-

perturbabilité que rien ne pouvait démonter, il rendait à merveille certaines parties des rôles qu'on lui confiait ; mais jamais il ne sut combattre la tentation aux charges de mauvaise compagnie ou aux lazzis d'un goût de boulevard. Il était dans toute la joie de son ame quand il pouvait excessivement caricaturer, ridiculement grimacer dans ses rôles. Ce fut lui qui, jouant le *Tartuffe*, inventa ce jeu de scène peu décent : dans le moment, déjà assez scabreux, où le protégé d'Orgon s'approche d'Elmire, il prenait l'air, les yeux et toute l'attitude du plus luxurieux satyre, et afin de couronner l'œuvre, au moment où la femme tousse pour avertir l'époux crédule, et à ce vers :

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

il présentait à l'actrice un bâton noir dont la forme et la manière de l'offrir étaient d'une indécence blâmable, que la Comédie-Française n'aurait pas dû souffrir. Jamais il ne voulut changer ce jeu de scène, et lorsque plu-

sieurs de nos camarades demandèrent avec moi la substitution d'une boîte à pastilles, il se fâcha sérieusement, nous appelant : *Musqués*, *Freluquets, et Messieurs de la faction de la bonbonnière.*

Il ne m'appartient pas de parler science, et personne plus que moi n'a regretté de n'avoir fait aucune étude sérieuse ; car, par état, étant obligé de lire dans le grand livre du monde, plus d'une fois je m'aperçus qu'il aurait fallu en étudier d'autres pour tirer parti de celui-là ; peut-être cependant mes fréquentations m'avaient-elles donné quelque chose de ce vernis qui reluit à la surface comme de l'instruction ; j'avais beaucoup appris, beaucoup vu et retenu pas trop mal ; mais Auger n'ayant jamais été qu'un homme de coulisses, et n'ayant jamais voulu être autre chose, s'étant fait une loi de circonscrire son univers du trou du souffleur aux limites de la toile de fond, il en résultait pour lui une ignorance complète de la vie élégante et des usages de la société ; je dirai

mieux, ou si l'on veut, je dirai pis, après ses rôles il n'avait jamais lu, même une brochure, et j'ajouterai que, lorsque ses rôles étaient en vers, on aurait pu penser qu'il les avait bien mal lus; c'est à Auger qu'il est arrivé, en jouant l'Intimé des *Plaideurs*, de dire ainsi :

Et si dans la province,
Il se donnait en tout, vingt coups de nerf de bœuf
Mon père pour sa part en emboursait *dix-huit*.

Il fallait être étrangement brouillé avec la rime pour manquer celle-là.

Il en manquait bien d'autres, sans compter la mesure du vers, qu'il rompait, brisait, dérangeait, allongeant ceux-ci, raccourcissant ceux-là : par exemple, ayant remarqué que Dessessarts excitait toujours le rire dans la salle, lorsqu'en jouant le rôle de Petit-Jean il disait, prenant son air piteux :

Pour moi je ne dors plus, aussi je deviens maigre.

Auger lui conseillait d'ajouter à l'effet, en arrangeant ce vers ainsi :

« Pour moi je ne dors plus, aussi vous le voyez, je deviens à rien. »

par la raison que devenir à rien faisait mieux contraste que devenir maigre. J'ai connu beaucoup de casseur de vers, de faussaires de rimes, j'en connais encore que je ne nomme pas, mais aucun n'aurait trouvé mieux pour faire mal. Cette singulière consonnance, ce superbe alexandrin chevauchant triomphalement sur dix-sept pieds robustes, voilà de ces trouvailles dont il faut laisser toute la gloire à leur auteur. Aussi Dessessart refusa-t-il avec modestie un vers si rare en son espèce. Certes, si M. de Bièvre l'avait entendu, il n'aurait pas manqué de l'appeler le vers solitaire.

Dessessart ne faisait jamais de pareilles fautes ; jamais il ne donnait à sa poésie un embonpoint qu'il gardait tout pour lui. Parmi les savans de la troupe, Dessessart l'était le plus,

et s'en faisait le moins accroire. Bon dans son intérieur, parfait devant le public, jamais cet acteur ne fut estimé ce qu'il valait qu'à sa mort; le cœur le plus noble battait dans cette vaste poitrine, et sous ce large front siégeait la plus belle intelligence. De la franchise, une gaîté communicative, une rudesse mêlée de bonhomie, tels étaient les caractères distinctifs du talent de Dessessart. Je viens de dire que jamais on n'apprécia assez ce comédien, et je crois en avoir trouvé la raison dans l'époque où il entra au théâtre; c'était alors la grande vogue des pièces galantes, et Dessessart, peu taillé en meuble de boudoir, avait trop de talent dans les ouvrages francs pour n'être pas très-mauvais dans les ouvrages musqués. Les rôles de Molière étaient ceux qui lui allaient le mieux. La physionomie des *Orgons*, de cet auteur divin, était la véritable physionomie de Dessessart: Dessessart naquit *Orgon;* ce n'était point la nature prise sur le fait, c'était la nature même. Dans les ouvrages substantiels, chaque défaut

du comédien devenait une qualité, et pour y être parfait, Dessessart n'avait qu'à se ressembler.

Tous les amateurs du théâtre savent que lorsqu'il jouait Orgon, dans *le Tartuffe*, il fallait une table faite exprès et plus haute que d'ordinaire pour qu'il pût se cacher dessous. Cette circonférence remarquable prêtait souvent au comique, mais elle lui nuisait plus souvent encore qu'elle ne le servait, surtout quand il avait un rôle un peu sérieux; ainsi, dans un drame de Desfontaines, intitulé : *la Réduction de Paris*, lorsque, dans le personnage du prévôt des marchands, il venait présenter au grand roi le peuple *exténué par une longue famine*, on peut se figurer quel effet devait produire en parlant ainsi un homme si gras, si gros et si bien portant, que l'on n'avait autre chose à craindre sinon que la porte ne fût pas assez grande pour le laisser passer.

Il avait un appétit qui répondait à l'idée qu'on peut se faire de sa personne : quatre gar-

des-françaises en un jour mangeaient moins que lui en un seul repas ; sa table le ruinait, la moitié de sa part de sociétaire y aurait passé, s'il n'avait été souvent invité dans un temps où l'on se faisait un plaisir de recevoir, et où l'on trouvait beaucoup plus de dîners que de dîneurs. Manger était le péché mignon de cet hercule des gourmands ; aussi ses transpirations étaient-elles si abondantes, qu'un domestique veillait toutes les nuits, auprès de lui, pour le faire changer de linge d'heure en heure. Son salon d'attente avait l'air, le matin, d'un séchoir de blanchisserie, et lorsqu'on allait le voir, on pouvait juger, au nombre des pièces suspendues, comment Dessessart vous recevrait : si l'on ne voyait que six chemises, il ne fallait pas trop s'y fier, le gourmand avait mal dîné ; dix, on pouvait se promettre un accueil favorable ; quinze, on n'avait qu'à lui tout demander, certain de tout obtenir. Avant de jouer le comte de Bruxhall, des *Amans généreux*, il reçut une invitation de l'auteur, Rochon de Chabannes,

le repas se trouva mesquin ou mal composé.

— Oh! oh! qu'on m'y prenne à jouer son rôle, disait-il; si vous saviez le peu de linge que ce monsieur me coûte! que voulez-vous qu'on augure d'un auteur qui ne sait pas faire les frais d'une indigestion?

Dans le carnaval, jamais sa blanchisseuse ne portait en compte, comme pour tout le monde, huit, dix chemises par semaine, le livret était ainsi figuré:

Plus, cinquante livres de chemises fines.
Plus, un quintal 1/2 de chemises de nuit.

Instruit sans pédantisme, Dessessart avait une mémoire prodigieuse; j'ai entendu affirmer qu'il n'était pas un petit fait de l'histoire qu'il ne connût, pas un détail qu'il eût laissé échapper; il savait jusqu'au nombre des clous des souliers de Charlemagne, et, ce qui s'accordait mieux avec son goût, de quels mets les héros de l'antiquité étaient le plus friands.

Dans nos assemblées, il montrait une élo-

quence facile qui nous tenait sous le charme, et à table, à l'apparition des divers services, il avait un choix d'expressions originales, comme à propos de chaque plat, une alliance de mots qui excitait souvent le sourire et le gaieté; son imagination brillantait les plus difficiles nuances de l'office, et jetait des fleurs sur les menus des quatre saisons. Quand on l'entendait dire : « Il faut avant tout qu'un honnête homme s'occupe de la gloire de sa table. Une bonne cuisine est l'engrais d'une conscience pure, on pouvait s'attendre à quelques-uns de ses mots.

Je ne sais si je suis bien exact en faisant les citations suivantes :

« Que le gigot soit attendu, comme un premier rendez-vous d'amour ; mortifié comme un menteur pris sur le fait ; doré comme une jeune Allemande, et sanglant comme un Caraïbe. »

« Profitez de la condescendance de l'élégant rognon de veau ; multipliez ses métamor-

phoses : vous pouvez, sans l'offenser, le nommer le camaléon de la cuisine. Qu'il soit placé comme exposition dans les déjeûners de garçon, et comme péripétie aux diners des philosophes. »

« Faites de l'œuf l'aimable conciliateur, qui s'interpose entre toutes les parties pour opérer les rapprochemens difficiles. »

« Le mouton est à l'agneau ce qu'est un oncle millionnaire à son neveu à la besace. »

« La bienfaisante enveloppe d'une feuille de vigne fait valoir le perdreau, comme le tonneau de Diogène faisait ressortir les qualités du grand penseur. »

« L'épinard vaut peu par son essence, mais il est susceptible de recevoir toutes les impressions : c'est la cire vierge de la cuisine. »

« N'oubliez jamais que le faisan doit être attendu comme la pension d'un homme de lettres qui n'a jamais fait d'épîtres aux ministres, et de madrigaux à leurs maîtresses. »

Et puis, si la table était splendidement servie, si les convives paraissaient aimables et beaux mangeurs, sa verve s'échauffait, il étincelait en mots inouis, en épithètes inattendues, en phrases caressantes, énergiques ou ornées; devant chaque objet de son enthousiasme, c'était : le daim, lardé de gros lard, charmant animal dont la liberté n'a rien de féroce, le sanglier, prince indompté des forêts, dont la sauvage indépendance est humiliée en entrant dans le pâté froid; le marcassin piqué, son héritier présomptif, l'*Hippolyte*[1] de la cuisine; le lièvre solitaire, le philosophe des plaines; le brochet audacieux, l'Attila des étangs; l'humble queue de bœuf se cachant avec modestie, et laissant dans le hoche-pot les honneurs du triomphe à la carotte dorée; la caille voluptueuse, reine de l'air; la perdrix maternelle, impératrice des guérets; et, l'amie des dévots amateurs, la bécasse vénérée, digne de tant de

---

[1] Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
RACINE. *Phèdre.*

respects, qu'on lui rend les mêmes honneurs qu'au grand-lama [1], etc. »

Un professeur de cette force et jouissant de toute la plénitude de ses facultés digestives, n'était guère une spécialité à choisir dans la grave affaire qui conduisait Dessessart et Dugazon sur le terrain; Auger ne convenait pas mieux sans doute, mais ces Messieurs avaient été présens lors de la querelle qui eut lieu au théâtre, et il avait été arrangé qu'ils la verraient vider : je crois même qu'ils demandèrent à venir dans la louable intention de tout arranger, du moins Dessessart; car après être descendu de fiacre et avoir essuyé vingt fois son front ruisselant, il employa toute son éloquence pour que la chose en finit là, cette démonstration belliqueuse lui paraissant suffisante. Malheureusement jamais Dazincourt ne revenait d'une résolution prise de sang-froid, et Dugazon rarement d'une résolution prise en colère.

[1] On connait les sachets du grand Lama et les roties de bécasses.

On se mit bravement en garde, attaquant en élève, et ne songeant point à parer en maître.

Pendant qu'ils se mesurent, et qu'avec une adresse égale et un courage qui ferait honneur au premier preux, ils se poussent des bottes fort sérieuses, il faut que je dise à la galerie pourquoi les deux champions sont en présence.

Se rappelle-t-on l'une de mes aventures de jeunesse, et mon premier combat à propos du vêtement nécessaire? Eh bien! ce que je faisais avec Paulin Goy pour enlever une culotte, ces Messieurs le faisaient pour disputer une casaque. Mais hélas! surviendra-t-il une Clermonde pour leur sauver la vie!

Les rôles de Mascarille, d'Hector, de Labranche, etc., sont réputés les personnages héroïques de la livrée, et l'on nomme l'emploi de ces grands meneurs d'intrigues, singes de leurs patrons : l'emploi de la *Grande Casaque*. Quiconque endosse cette casaque superbe est censé le chef suprême des comiques, et honoré comme tel; or, Dugazon et Dazincourt pré-

tendaient, l'un et l'autre exclusivement, à cet honneur. Tous deux aspiraient au premier rang; nul ne voulait partager l'empire. Ces deux frères en Thalie renouvelaient, dans un royaume de quinze toises, l'histoire d'Etéocle et de Polynice. Chacun d'eux voulait être l'unique à se parer de la casaque rouge, pourpre enviée des princes d'antichambres. Je ne sais si cette malheureuse couleur donne le vertige et porte avec elle quelque chose de fatal, mais nos camarades finirent par se blesser, non dangereusement, mais vigoureusement; le sang coula des deux parts : nous fîmes cesser le combat. Tout s'était passé dans les règles et avec une sorte de solennité, et quant au sujet de la querelle, comme il fallait bien en finir, on obtint des deux côtés des concessions. Désormais partagée, la *Grande Casaque* fut tour à tour revêtue par Dazincourt et Dugazon, l'un la conservant propre et empesée, l'autre la secouant parfois à en faire des loques de carnaval.

Avec un témoin de la trempe de Dessessart,

on pense bien qu'un duel ne pouvait pas se terminer sans le bouquet obligé : on déjeûna. Chacun y fit raison à son partnaire, et les blessés autant que personne; notre digne cromorne de la grande écurie avalait des lampées de vin pur à faire plaisir, Auger le suivait de loin, pendant que Dessessart découpait en habitué deux poulardes du Mans, dont les certificats n'étaient pas bien authentiques : je me souviens du haut le corps que fit ce professeur en voyant ces volatiles lardés, et le vigoureux mouvement oratoire qui s'en suivit.

— Mes amis, mes dignes camarades! ne déshonorez jamais une poularde fine en la déguisant ainsi. La poularde vaut par elle-même. Riche de ses propres attraits, c'est vouloir l'enlaidir que de chercher à la parer. Ne l'offensez jamais en l'enrubanant de cette sorte; dites à cette Zaïre du Maine, avec l'amoureux Orosmane :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

L'éloquence de Dessessart enthousiasma Auger, et le mauvais vin de l'hôte le mit dans un tel état, qu'il fut au moment de succomber des suites de ce duel ; mais cet honnête homme n'en réchappa que pour mourir bientôt de chagrin : il perdit toute sa fortune, toute celle de sa famille, dans la banqueroute du prince de Guéméné.

Fatale banqueroute ! moins funeste encore aux particuliers qu'elle ruina, qu'à la France qu'elle perdit, par cette loi des effets et des causes, dont je suis entiché, et que j'appelle la *loi de la chaîne*. De cette banqueroute dérivèrent tous nos maux : cela fit devenir madame de Polignac gouvernante des enfans de France [1] ; par là, la première personne de la cour fut madame de Polignac ; par là, sa société intime exerça une influence fatale sur les affaires de l'Etat ; sans accuser les mauvaises intentions de personne, mais la destinée, qui mène les peuples

[1] C'est la princesse de Guéméné qui avait cette charge éminente.

(*Note de l'Editeur.*)

avec des cables de cheveux, ce fut là le germe de la défaveur populaire de la reine. Si ma sœur était restée lectrice de Marie-Antoinette, l'abbé de Vermont n'aurait pas donné de sa main un ministre qui brouilla tout. Si l'homme d'affaires Marchand avait mieux dirigé la barque du prince de Guéméné, peut-être que celle de la France serait encore à flot avec les vieux pilotes qui la dirigeaient depuis long-temps. Ce qui n'en aurait pas été plus mal [1].

On a beaucoup parlé de cette fameuse faillite, les mémoires du temps ont rapporté là-dessus tant de détails, que je m'abstiendrai d'ajouter quelques pages de redites aux mille pages déjà données; seulement, je ferai connaître

[1] Elevé à la cour de Stanislas, accueilli à la cour de France, protégé par la reine, ami de plusieurs grands, Fleury devait être royaliste par éducation et par reconnaissance, et chez les hommes d'un caractère aussi honorable que le sien, la reconnaissance est un devoir. Malgré notre neutralité d'éditeur, et sans prendre parti pour aucune opinion, nous devons un éloge à l'homme de cœur qui repousse l'ingratitude et n'oublie pas le bienfait.

(*Note de l'Editeur.*)

un fait et un document, inédits, et qui ont trait à l'histoire du théâtre.

Lors de la déclaration des trente-trois millions de déficit, les parens du prince de Guéméné s'assemblèrent, et prirent des mesures pour rembourser quelques-unes de ces dettes, et cela, on doit le dire, au prix des plus grands sacrifices.

La femme de ce prince était la fille du prince de Soubise, celui-là même qui composait sa *maison* d'une si galante manière. Bientôt le bruit se répandit qu'il avait été tellement sensible à ce revers, qu'il allait supprimer ses dépenses et renoncer au séjour de Paris pour se retirer dans ses terres ; bientôt aussi un grand mouvement se manifesta parmi les dames de l'Opéra (presque toutes avaient été distinguées par le prince, et la plupart lui devaient le commencement de leur fortune). Guimard se mit en tête de ce mouvement généreux, et proposa à ses amies de donner un grand exemple au monde, en offrant de rendre au prince de Sou-

bise des bienfaits acceptés en des temps plus heureux, et bon nombre de pensions dont plusieurs pouvaient se passer; la démarche était digne de Guimard, et les poètes qui avaient déjà chanté son amour pour l'humanité (je parle sans équivoque, au moins), célébrèrent son désintéressement [1]. J'ignore quel fut le résultat de cette résolution ; mais voici la lettre qui circula dans le monde, et dont cette célèbre danseuse eut long-temps la délicatesse de ne vouloir pas donner de copies. Cette lettre est en nom collectif, et pour ne point manquer à la vérité, je me fais un devoir d'avertir que quelques expressions en ont été changées par les faiseurs d'arabesques galantes, qui se mêlaient de tout alors; mais le fond de la pensée de recon-

[1] C'était une singulière femme que cette danseuse, tout le monde la célébrait, les plus indifférens au théâtre s'intéressaient à elle : une fois elle se cassa la jambe, chacun était inquiet, et une messe fut dite à Notre-Dame pour cette jambe, dont les entrechats damnaient tant de monde. Mais ce ne fut point elle qui la demanda : cette pieuse et bizarre cérémonie se fit aux frais d'amateurs zélés, qui sans doute ne donnèrent pas ses noms et qualités au prêtre.

(*Note de Fleury.*)

naissance s'y trouve, et la délibération de ces dames y est constatée.

« Monseigneur,

» Accoutumées, mes camarades et moi, à » vous posséder dans notre sein chaque jour du » théâtre lyrique, nous avons observé, avec le » regret le plus amer, que vous vous étiez se- » vré, non-seulement du plaisir du spectacle, » mais qu'aucune de nous n'avait été appelée à » ces petits soupers fréquens où nous avions » tour à tour le bonheur de vous plaire et de » vous amuser. La renommée ne nous a que » trop instruites de la cause de votre solitude et » de votre juste douleur. Nous avons craint, » jusqu'à présent de vous y troubler, faisant » céder la sensibilité au respect; nous n'ose- » rions même encore rompre le silence sans le » motif pressant auquel ne peut résister notre » délicatesse.

» Nous nous étions flattées, monseigneur,

» que la banqueroute (car il faut bien se servir
» d'un terme dont les foyers, les cercles, les
» gazettes, la France et l'Europe entière reten-
» tissent) de M. le prince de Guéméné ne se-
» rait pas aussi énorme qu'on l'annonçait; que
» les sages précautions prises par le roi pour
» assurer aux réclamans les gages de leurs
» créances, pour éviter les frais et les dépréda-
» tions, plus funestes que la faillite même, ne
» frustreraient pas l'attente générale; mais le
» désordre est monté sans doute à un point si
» excessif, qu'il ne reste aucun espoir. Nous en
» jugeons par les sacrifices généreux auxquels,
» à votre exemple, se résignent les principaux
» chefs de votre maison.

» Nous nous croirions coupables d'ingrati-
» tude, monseigneur, si nous ne vous imitions
» en secondant votre humanité, si nous ne
» vous reportions les pensions que nous a pro-
» diguées votre munificence. Appliquez ces re-
» venus, monseigneur, au soulagement de tant
» de militaires souffrans, de tant de pauvres

» gens de lettres, de tant de malheureux do-
» mestiques que M. le prince de Guéméné en-
» traîne dans l'abîme avec lui [1]. Pour nous,
» *nous avons d'autres ressources* : nous n'aurons
» rien perdu, monseigneur, si vous nous con-
» servez votre estime ; nous aurons même ga-
» gné, si, en refusant aujourd'hui vos bien-
» faits, nous forçons nos détracteurs à conve-
» nir que nous n'en étions pas tout-à-fait in-
» dignes.

» Nous sommes, avec un profond res-
» pect, etc.

» A la loge de mademoiselle Guimard, ce
» vendredi 6 décembre 1782. »

---

[1] Toute la vie de ce prince fut depuis une longue expiation. Atteint par la révolution, ce seigneur émigra et mourut en 1802, exerçant une profession mécanique dans un village de la Suisse. Il s'y était résigné pour ne plus être à charge à ses parens qui avaient payé une grande partie de ses dettes.

(*Note de l'éditeur.*)

XIII.

—

Second Mariage.

Mademoiselle Luzi. — Sa conversion. — L'amour divin peut-il suffire? — Nouveaux projets de mariage. — Négociations de Dugazon. — Je suis cruel pour moi-même. — Retour sur Migon. — Monvel quitte la France. — JE SUIS UN ANCIEN ! — *L'Ecole des Bourgeois*.— Grand succès pour une syllabe retranchée. — Je reviens à Migon.

J'AVAIS été assez long-temps en froid avec Dugazon, pour avoir refusé de l'accompagner chez Banières, lors de la fameuse affaire de mon mariage, mais après son duel il revint à

moi plus que jamais ; son amitié même paraissait être augmentée en raison de la lacune qu'il y avait faite. Tel était Dugazon, sans cesse extrême, ne sachant ni haïr tous les jours, ni aimer avec persévérance, les sentimens allaient chez lui par soubresauts; qui l'a vu jouer a connu son ame, bonne, excellente, mais ne sachant que bondir; se dépensant trop les premiers temps pour qu'il lui fût possible de continuer ensuite : faisant balai neuf avec son cœur, et après s'être épuisé dans de grandes manifestations, ne pouvant plus aller que par boutades.

Dans son renouvellement de ferveur à mon égard, il résolut de me donner dix-huit mille francs de rente, et, sans me prévenir de rien, il prépara toutes les voies pour me faire épouser mademoiselle Luzi, notre soubrette, retirée du Théâtre depuis environ une année.

Mademoiselle Luzi quitta la Comédie-Française en odeur de sainteté, c'est-à-dire qu'on s'amusa dans le monde et au théâtre à faire

croire au public que c'était la lecture de la conversion de mademoiselle Gautier [1] qui avait déterminé Luzi à demander sa retraite; j'étais plus près de la vérité en pensant que l'âge seul de notre adroite soubrette l'avait portée à donner à Dieu un cœur, peut-être depuis quelque temps un peu négligé par les hommes.

En attendant sa réclusion définitive dans une maison religieuse, Luzi vivait en véritable cénobite rue du Jardinet, où elle avait fait d'un ancien boudoir un oratoire moderne; mais vivre dans un asile éloigné, est-ce pour cela vivre paisible? n'est-il pas des souvenirs qu'on emporte avec soi, et qui peuvent d'autant moins s'effacer, que la retraite vous laisse toujours vis-à-vis de vous-même? Quand on n'a plus de présent on vit beaucoup dans le passé, et Luzi, avec son héroïque résolution, pouvait craindre

[1] Dans un ouvrage renfermant divers mélanges, il parut en 1781, une relation de la conversion de mademoiselle Gautier. Cet actrice, dit son historien, après quelques années d'une vie toute mondaine, s'arracha subitement aux plaisirs du siècle pour terminer ses jours dans les austérités de la pénitence.

(*Note de l'Editeur.*)

pour l'avenir de périr des suites d'un ennui fort estimable.

Je n'aime pas plus à être le don Quichotte que le dépréciateur des femmes : c'est un sot rôle que le premier, et un vilain rôle que le second ; mais il est de petites choses qui peuvent se dire, et quand une femme a mis un peu le public dans sa confidence, il n'y a pas de Caton si rigide qui ne puisse placer son mot. Certes, depuis sa vétérance, en se mariant avec Luzi, tout honnête homme pouvait y trouver son compte ; mais relativement à l'époux spirituel, sur le peu de femmes de Paris qui aspiraient à devenir divines, notre excellente camarade était peut-être une de celles qui avaient à offrir à Dieu le plus d'alliage.

Aussi, malgré l'énergie du parti pris, elle retourna quelquefois la tête en arrière. L'intuition (c'est le mot, je crois) d'un objet infini ne pouvant encore suffire à sa vie, elle fit à Dugazon, resté son ami, des confidences, ou du moins se laissa deviner, sur quelques restes

d'inquiétudes de cœur; celui-ci, récemment réchauffé pour moi, et qui me voulait en conséquence un bien infini, s'imagina que je serais le fait de la nouvelle béate.

J'avais donc l'air bien mariable!... voilà pourtant deux fois que le même accident m'arrive! certes, à la rigueur, je pouvais pardonner à madame Campan; mais recevoir de son ami certaines injures, c'est une cruelle chose!

Il dut s'attendre à quelque opposition cependant; car malgré son habitude de tout aborder de front, il tourna la difficulté, et voulut d'abord m'habituer à Luzi, en me la faisant admirer dans sa retraite. Pour cela, il parvint à m'entraîner chez elle, sous le prétexte de se faire accompagner; je l'y conduisis ensuite volontairement: la maison de la récente dévote était fort agréable, et je dois avouer que je m'y plus assez; premièrement on y dînait bien, ce qui est une spécialité de l'amour de Dieu; on y causait agréablement, avec beaucoup de tolérance même, tout était du ressort de Luzi, et quant à moi, je puis

dire que ce que l'on en rapportait, et qui, disait-on, l'occupait le plus, était la chose dont elle parlait le moins : jamais un mot d'église, de prêtres, d'anges ni de paradis, jamais surtout un mot de mortification; peut-être avait-elle peur de m'effaroucher, peut-être craignait-elle de parler avec maladresse d'un pays dont elle ne connaissait encore que la carte.

N'ayant plus la force d'être vifs, les yeux de la coquette repentante étaient devenus assez doux, et un jour il me sembla y lire tout plein de choses aimables pour moi; avec sa grande résolution de sagesse, cela m'étonna; je pensai m'être trompé, je poussai la conversation jusqu'où on peut la pousser sans s'engager trop avant, me réservant du terrain pour rompre en cas de malheur; je ne voulais qu'éclairer une chose que je commençais à soupçonner, Luzi me crut bien disposé, et j'eus enfin le mot de l'énigme.

Pour la seconde fois, le sacrement s'offrait à moi, non point troublé, tumultueux et plein d'orages comme naguère avec Raucourt, mais

tranquille, stable, immobile, avec la plus aimable perspective d'existence douçâtre, le plus agréable avenir de calme plat.... Heureux Fleury!

Je fus cruel pour moi-même : j'esquivai la pieuse bonne fortune, et après une ou deux visites de politesse, pour ne point rompre en visière, je cessai d'aller chez Luzi, bien persuadé dorénavant que, malgré la meilleure volonté, pour toute femme du monde qui prend le parti de la dévotion, il est plus facile d'être martyre que d'être sainte[1].

A ma première entrevue avec Dugazon, je ne manquai pas de le remercier de sa bonne volonté à mon égard, et je le priai bien pour l'avenir de laisser les idées conjugales m'arriver toutes seules, sans me prêter son secours pour y aider.

— Tu as refusé ton bonheur.

---

[1] C'est à propos de cette conversion qu'Arnould disait : Ah! la friande! elle est devenue dévote depuis qu'elle a appris que Dieu s'était fait homme.

(*Note de l'Éditeur.*)

— J'ai refusé de m'ennuyer.

— Une femme aimable !

— Une vétérante.

— Dix-huit mille livres de rente !

— Cinquante ans.

— Une position !

— J'en ai une. La Comédie-Française, voilà mon rêve ! ne suis-je pas après Molé ?

— Tu crois que Monvel restera à la cour de Suède ?

— A moins qu'il ne soit parti pour revenir.

— Un caprice de prince l'a appelé, un caprice de prince le renverra : Gustave est roi comme un autre.

— Mais je ne suis pas un comédien comme un autre, et quand j'ai fait mon nid on ne me dérange pas.

— Allons tu veux marcher sur les traces de Molé : tu veux être la terreur des maris.

— Non ; car je ne veux pas devenir la poupée des femmes.

— Tu l'es de quelqu'une.

— Comme tu l'es de Migon.

Ce mot, que j'avais lancé exprès, fit tressaillir Dugazon. Depuis notre espèce de brouille, il ne m'avait plus parlé de cette femme intéressante. J'étais allé, vers le printemps, faire une visite à M. et à madame Banières; mais ils n'y étaient plus : j'avais trouvé la maison occupée par d'autres ; le propriétaire, me dit-on, était retourné dans son pays, un chargé d'affaires recevait l'argent des loyers. Je compris que cette émigration devait être la suite du séjour de l'homme tout mystères dont le lecteur connaît la dissertation sur le rôle de Bernardille. Je craignis pour cette famille de braves gens je ne sais quel malheur; deux ou trois fois je voulus en parler à mon camarade; mais je le vis contraint, embarrassé, je m'aperçus que je le contrariais et qu'il évitait l'explication; j'en fus fâché contre lui, et je saisis l'occasion de lui rendre bouderie pour bouderie; puis, les préoccupations de la vie de théâtre, les distractions de la vie du monde venant par là-dessus,

je n'oubliai pas, mais je différai d'apprendre; à Paris on est obligé de se mettre à son aise avec ses souvenirs, et plus d'une fois j'avais fait dans ma tête à peu près la même opération qui se fait dans les meubles garnis de tiroirs, où l'on serre pour d'autres temps, en attendant l'occurrence, certains objets qu'on retrouvera à leur jour : ma réconciliation avec Dugazon m'avait fait penser que j'avais quelque chose à lui dans ces cases mobiles, le colloque de tout-à-l'heure mit de nouveau mes idées sur cette route, et je fis venir à moi *le tiroir* de Migon.

Mais avant les détails que me donna mon ami, avec une émotion qui marquait combien cette femme lui avait été chère, je dois quelques explications sur plusieurs points de notre dialogue, qui pourraient paraître obscurs; je me dégageai donc de ces petits embarras historiques pour revenir tout entier ensuite à d'étonnantes révélations que je n'ai fait attendre que pour mettre, au moins une fois, les choses à leur place.

Depuis quelque temps, ma position à la Comédie-Française était devenue plus belle que je n'aurais jamais osé l'espérer, et cela tout à coup; j'étais immédiatement après Molé : voici pourquoi.

Un beau jour, Monvel, comédien consommé, auteur agréable, homme du monde aimable et poli, qui aurait pu parcourir sa carrière avec tous les avantages possibles, quitta brusquement la France au moment où le public le voyait avec une sorte d'enthousiasme. Ce brusque départ donna lieu à mille conjectures, et les harpies écrivassières du temps, qui exploitaient l'extraordinaire et le caché pour écrire à leur façon l'histoire du jour, ne manquèrent pas de jeter sur le papier leurs interprétations odieuses, pour la plus grande gloire de leurs chroniques et l'amusement des oisifs. Le fait est que, depuis longtemps, Monvel était sollicité pour accepter la place de premier comédien et de directeur de la troupe royale française que Gustave III en-

tretenait à Stockholm avec toute la magnificence d'un souverain ami des arts. Monvel resta plus d'un an avant de prendre un parti; la gloire le retenait au Théâtre-Français, la fortune l'appelait en Suède; il balançait encore, lorsqu'afin de le décider, le roi le nomma son lecteur. Monvel, dont l'amour-propre se trouvait flatté au plus haut point, ne résista plus; mais il y a un contrat avec les comédiens français, il faut le rompre légalement; il y a les gentilshommes de la chambre, il faut obtenir leur sanction. Pour cela il faut du temps, des négociations, peut-être mettra-on des bâtons dans les roues; peut-être en appellera-t-on à la générosité de Gustave. Le nœud gordien est serré, faudra-t-il le dénouer fil à fil? ce sera long, et peut-être impossible : ce qu'Alexandre fit avec une épée, Monvel le fera avec une chaise de poste; il usera des deux mots magiques d'alors pour trancher toutes les difficultés : *Fouette, cocher!*

Me voilà donc après Molé; talonnant de

près ce coryphée, cet arbitre suprême du noble et haut comique :

JE SUIS UN ANCIEN A MON TOUR !

Pressé de jouir, j'usai de mon droit.

Depuis la mort de Bellecourt on n'avait pas joué *l'Ecole des Bourgeois*. Cette comédie de Dalainval, d'un excellent comique, offrant quelques scènes dignes de Molière, et qui peuvent figurer à côté de celles du *Bourgeois gentilhomme*, cette comédie originale enfin, était oubliée. On parla de la mettre au répertoire : Molé refusa le rôle du marquis. — Je le jouerai, dis-je. — Comment! après mon mari! s'écria madame Bellecourt. — Mais, Madame, répliquai-je, si un comédien meurt, la comédie ne meurt pas.

Je jouai donc le marquis, et on fut fort étonné; j'obtins un succès fou, inespéré, et ce succès ne fut point éphémère; car je n'ai jamais quitté ce rôle, je n'y ai jamais été doublé,

et c'est par lui que j'ai fait mes adieux au Théâtre-Français.

Je dois dire une circonstance qui, bien faible en elle-même, contribua beaucoup à me faire gagner complètement le public. J'avais remarqué que les gens de qualité ne disaient jamais le mot complet de MADAME à une femme qui n'était pas du haut monde; toute bourgeoise, toute fournisseuse élégante, parfumeuse, brodeuse, gantière et autres, n'étaient qualifiées par eux que de l'abréviation MAME, supposant que c'était assez des deux tiers du nom pour de telles gens. « MAME.... une telle, » disaient-ils, hésitant toujours sur le nom, comme si leur mémoire n'eût pu retenir des appellations si roturières; « MAME... une telle, vos gants ne sont pas de la bonne ouvrière, je me servirai à MAME.... une telle autre. » Je m'avisai donc de nommer madame Abraham : « MAME... Abraham. » Cela porta : il ne faut qu'un trait, un linéament imperceptible pour donner le dernier coup de pinceau à un personnage. Bellecourt

manqua jadis celui-là, et le public me sut gré de l'avoir trouvé.

Il ne m'avait pourtant guère fallu d'efforts pour obtenir ce succès. Depuis trois ans j'avais fait mes preuves en jouant des rôles analogues dans les diverses sociétés particulières; ce que je venais de montrer au public, au public véritable, était su par cœur du petit public qui m'avait applaudi, soutenu, et qui, pour ainsi dire, avait fait mon éducation. Sans le départ de Monvel, je pouvais donc être un acteur enterré! et pourtant, il n'y a pas d'orgueil à le dire, puisque le parterre vient de le proclamer, pourtant, avant cela j'étais comédien, j'avais du talent avant cela; oui, certes, j'en avais, je le sentais; car plus d'une fois, je puis l'avouer maintenant, j'ai pleuré... oui, pleuré de me trouver mauvais, quand, pour quelques finesses du métier, finesses que je méprisais, moi, toute une salle m'applaudissait! Oui, lors de mes jours de déceptions, j'ai versé d'amères larmes, mais dans mon cabinet, mais

sous les verroux : voir pleurer un hommetout en même temps qu'il s'essaie à papillonner, à pirouetter sur ses talons, à jeter des paroles étourdies, à prendre l'air évaporé, le geste pétulant, la contenance ironique, cela ne vous serrerait-il pas le cœur ? Consolez-vous ! j'avais aussi des élans, des mouvemens, une voix intérieure, une voix encourageante qui m'avertissait que j'arriverais ; et quand cette voix parlait trop haut, j'étais fou, enivré, je lui répondais par des accens de joie, des cris de gloire, des éclats de délire ; je voyais Le Kain, je voyais Préville, je voyais Molé, oui Molé, mon chef, et certes, non mon ami, encore moins mon modèle, mais mon maître; je les voyais tous radieux, et dans un coin, assez près, ma foi ! je perçais le nuage ! Mais j'avais travaillé, pensé, médité, je m'étais tourmenté l'ame et le corps, j'avais mesuré mes forces, interrogé mon cœur, sans cela, sans la certitude d'avoir du talent, de faire de mon nom un nom qui retentit ; aurai-je encore

voulu du théâtre ! non, j'aurais mieux aimé servir dans un régiment que de traîner une jeunesse oiseuse dans les coulisses, et une vieillesse misérable devant le public. En ce moment, où j'y pense encore, j'en frémis ! et pourtant si Gustave III n'avait eu besoin de Monvel.... ô Pangloss ! Pangloss ! est-il vrai que tout soit pour le mieux dans ce meilleur des mondes possibles ?

Tout alla assez bien du moins, depuis que j'eus mon franc-parler ; les rôles nouveaux devaient m'arriver sans doute. Bientôt il m'en vint un tout petit dans *les Rivaux amis :* Contat, Molé et moi nous y jouions seuls : nous eûmes un succès. Les journaux me citèrent à côté de Molé : c'était beaucoup. Je ne montrai pourtant dans cette pièce nulle qualité extraordinaire ; je pouvais mieux faire, mais le premier battement de mains avait été donné ! bientôt.... Ici que je rassure mes lecteurs ; je me garderai bien de parler de tous les rôles que je créerai dorénavant ; il en est qui ne prouvent rien, quelques-uns qui prouvent peu, d'autres aussi

qui font jalon dans la vie d'un artiste, je ne m'arrêterai qu'à ceux-là. Un avocat raconte le succès de sa première cause, c'est un événement ; puis, il ne fait plus remarquer que celles où il se montre avec éclat. Tout enregistrer lasserait enfin ; l'artiste théâtral se forme encore mieux par les accidens de sa vie que par sa résidence sur les planches, cet instant n'est que la rapide apparition d'une chose qui lui a été révélée ailleurs. L'acte apparent de jouer un rôle n'est rien dans l'histoire du talent d'un acteur, les circonstances en dehors sont tout : voilà les confidences que je ferai le plus volontiers.

Ceci dit, je reviens à Dugazon que j'ai laissé fort ému, après lui avoir rappelé le souvenir de sa maîtresse.

XIV.

—

Fin de l'histoire de Migon.

Migon avait dit un mot à l'oreille de Dugazon pour lui demander de se trouver au haut du bois de Romainville le mardi suivant, c'est-à-dire trois jours après.

Dugazon fut exact au rendez-vous.

Une demi-heure se passa après l'heure convenue ; une heure encore, puis, un long temps que Dugazon ne comptait plus ; il allait partir, mais, à tout risque, il se serait rendu chez Banières.

Enfin Migon parut.

Mais combien ce peu de temps l'avait changée ! Pâle, amaigrie, les yeux rougis, sans doute par les larmes ; souffrante et abattue, elle marchait à peine. Ce n'était plus la belle Provençale, c'était son ombre.

Mon ami courut à elle ; Migon, comme si là eût été le terme de ses forces, s'appuya vite sur son bras ; puis, relevant la tête, elle fit voir en plein sa figure flétrie.

— Oh mon Dieu ! vous paraissez bien souffrante, bien malheureuse !

— Bien malheureuse, oui !... bien malheureuse !

Il y avait dans cet accent comme la con-

viction profonde de quelqu'un qui va mourir et qui fait ses adieux. Dugazon frémit.

— Mais vous venez me trouver pour que je vous sauve. Je veux vous sauver! car je comprends maintenant que vous êtes sous la puissance...

Il n'eut pas besoin d'achever, ils se comprirent.

— Je suis sous sa puissance, et maintenant n'en sortirai plus.

— Mais quel est-il cet homme?... Quels droits a-t-il sur vous?

Migon confuse et la tête penchée, ne répondait pas.

—Quels droits? Quels droits? répondez!... On ne croit plus aux magiciens, Migon !... Serait-ce un amant?

Dugazon était fort jaloux, il aimait cette jeune fille, et il mit dans cette interrogation une telle force que la pauvre femme pleura. Il la prit dans ses bras.

— Un amant! un amant! dit-elle. Serai-je ici? Ai-je l'air heureuse, Dugazon?

Mon camarade se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et reprenant ensuite sa vivacité ordinaire, il la releva en s'écriant:

— Si ce n'est pas un amant, c'est un homme qui vous opprime: c'est un ennemi. Je le tuerai!

— Vous ne l'assassinerez point. Il ne se battra pas.

Dugazon frappa du pied.

— Son nom, son nom véritable? car celui qu'il a pris, je n'y crois pas.

— Ce nom n'est pas le sien, en effet; mais le sien, je ne puis le dire.

— Vous ne pouvez?

— Un serment redoutable.... Vous ne savez pas ce que c'est que cet homme!... Oui, sur un cercueil brisé.... sur des ossemens déterrés.... Vous n'êtes pas croyant, vous, et pourtant vous frémiriez!... Mais, écoutez! je vous ai supplié de venir parce qu'il est quelqu'un qui

peut nous sauver tous.... Le médecin de la reine, M. Lassonne, vous en avez parlé quelquefois... je me sens malade, bien malade.... Si j'allais plus mal... si Banières vous le faisait dire.... envoyez-moi ce médecin ; mais suppliez-le de prendre un autre nom pour se présenter.... Il connaît mon persécuteur, il fera... ce que je n'oserais, ce que je ne puis faire.

Après avoir dit cela, elle s'assit, ou plutôt tomba comme une femme affaissée et malade: Dugazon la soutenait, elle pleurait appuyée sur lui. Un long temps se passa ainsi, un long silence; mais il la pressait avec tendresse, réchauffait ses mains de son haleine, arrangeait ses beaux cheveux noirs qui s'échappaient désordonnés et en longues boucles. L'isolement, ces consolations, ces larmes de l'amour plus séduisantes peut-être que sa joie et son ivresse, leur firent oublier le monde et leurs peines, et pourquoi ils étaient venus là. Migon ne sentait plus ses souffrances, son cœur battait plus fort, son visage avait repris ses

vives couleurs, la Provençale était plus belle que jamais! Dugazon la contemple, sa main se posè sur le cœur de Migon et frémit sous les battemens précipités qu'elle excite; la jeune femme s'abandonne; le délire s'empare de lui; ses lèvres se détachent d'un front brûlant et descendent sur un cou d'ivoire, sa tête se penche davantage encore, il ose déranger le voile qui couvre le plus beau sein du monde....

Mais... comme si un fer brûlant l'eût approchée, Migon pousse un cri, recule, d'un bras raidi et presque épileptique tient Dugazon à distance, et se lève, s'adossant à un arbre pour ne point être renversée sous la commotion puissante qu'elle paraît encore ressentir.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu? qu'y a-t-il? Que vous ai-je fait! s'écria Dugazon désespéré.

Migon le regarde, lui prend la main, la serre dans les siennes, ses yeux semblent intercéder un pardon; puis un torrent de larmes se fait jour: elle retombe....

Il la crut morte.

— N'est-il pas encore temps que ce rendez-vous finisse, dit en arrivant un homme qui se posa devant Dugazon.

— C'est lui !... s'écria Migon, en cherchant à reprendre des forces.

—Est-ce vous, monsieur, qui viendrez le faire finir? répliqua mon ami avec une voix provocante, en reconnaissant l'hôte de chez Banières.

— Moi ! qui en ai le droit et qui en use.

En disant cela d'un air ricaneur, il s'était emparé du bras de Migon, l'avait passé dans le sien, tirait la pauvre femme à lui pour l'amener; elle se laissait faire, suivant machinalement, et comme si toute pensée l'avait quittée.

Dugazon, furieux, s'élance sur leur passage et veut les empêcher d'avancer. Celui-ci lui ordonne de ne pas dire un mot de menace, de ne pas faire un geste d'opposition. Je suis puissant ici, ajoute-t-il; en ce moment vous et Migon êtes couchés en joue !... Ne forcez pas d'habiles chasseurs, qui n'ont jamais manqué une perdrix au vol, de faire preuve de leur adresse.

... Par exemple, — il touchait de sa canne une branche d'arbre que Dugazon avait arrachée et dont il menaçait ; — ceci est inutile. — A l'instant un coup de feu se fit entendre, une balle atteignit la branche qui s'échappa des mains de Dugazon stupéfait.

— Bien tiré, mes braves ! A mon tour, et voyez si je vise aussi.

Il fit voler une bourse vers l'endroit où la fumée indiquait le tireur.

— Vous êtes venu chercher des nouvelles : je vais vous en donner. Je suis puissant, parce que je possède des millions ; je suis obéi, parce que je prodigue l'or ; j'ai un grand nom que je ne dis pas et que je défends qu'on prononce, ajouta-t-il, en jetant un regard atroce sur Migon et en lui étreignant le bras d'une manière convulsive ; je suis condamné à mort, et vous voyez que je me promène : malheur à qui m'arrêterait ! Quant à vous, si vous voulez que Migon vive, ou si vous voulez vivre vous-

même, soyez discret. Voilà ma garantie..... Profane !

Il étendait en ce moment la main presque sur le sein de la jeune femme, et à ce mot : « Profane ! » il souriait de son sourire glacial....

— Adieu, ajouta-t-il, j'irai vous applaudir à la Comédie-Française quand vous jouerez Bernadille. En attendant, mettez ceci dans vos souvenirs.

Après avoir ainsi parlé, ce vilain homme fit un signe, montrant à Dugazon la route de Paris, et lui se dirigea avec Migon vers la maison de Banières.

Je supprime les réflexions de mon ami, ses anxiétés, ses craintes. Tantôt il avait de la peine à croire à la réalité d'une aventure qui sortait ainsi des voies ordinaires ; il pensait être sous la fascination d'un rêve terrible ; tantôt, repassant chacune des circonstances et y appuyant sa pensée, il retrouvait une vérité qui le faisait frémir. Vingt fois il fut sur le point de me tout confier, mais sachant que j'étais

homme à conseiller dans ce cas une résolution extrême, Dugazon, qui jamais ne s'était imposé de contrainte, prit sur lui de souffrir seul.

Vingt-quatre heures se passèrent dans cet état; mais dans la matinée du deuxième jour, il reçut un mot de Banières à peu près ainsi conçu :

« Nous craignons beaucoup pour Migon;
« notre médecin ne connaît rien à ce mal qui
« la tue. Elle nous a parlé d'un M. de Dussair,
« habile homme de votre connaissance, pour-
« riez-vous nous l'amener ou obtenir qu'il vînt
« auprès d'eux? etc. »

Sans doute Migon feignait d'être plus gravement malade pour avoir le prétexte de demander un autre médecin; cet autre médecin était M. Lassonne, et le nom de de Dussair, était évidemment celui sous lequel il devait se faire annoncer.

Dugazon alla donc chez ce médecin de la reine, l'instruisit en quelques mots, et le sup-

plia de se rendre auprès de l'intéressante malade, ce qu'il n'eut aucune peine à obtenir. M. Lassonne était un de nos assidus, second adorateur ou adorateur en second d'une artiste connue, il aimait les comédiens pour lui-même, et aussi pour leur être utile.

Mon camarade crut, en révélant les confidences de Migon, en faisant le portrait de l'homme qui l'opprimait, en racontant ce que cet homme lui-même lui avait dit de sa condamnation à mort, que M. Lassonne serait au fait et lui apprendrait quelque chose; mais, à son grand étonnement, celui-ci lui dit que sa mémoire ne lui rappelait rien de ce que laissait augurer le discours de Migon; que, cependant, tout lui semblait inconcevable dans cette aventure qu'il serait charmé d'éclaircir. Il convint de se rendre ce jour même chez Banières; mais, pour plus de précautions, il pria Dugazon de ne point l'accompagner, désirant, avant de se rendre auprès de la malade, s'entendre avec le médecin ordinaire, pour

n'avoir pas l'air de venir sur une lettre écrite de la maison, mais être appelé en consultation par un confrère.

Cependant Dugazon crut s'apercevoir que M. Lassonne en disait moins qu'il n'en savait; mais, après avoir bien réfléchi là-dessus, il comprit qu'il ne devait pas insister davantage, et bien que ce plan allât mal à son impatience, faute de pouvoir ici faire emploi de sa fougue, il adopta tout.

Le soir même, l'obligeant médecin se trouva au foyer de la Comédie-Française pour dire à Dugazon que tout avait été fait comme il l'avait désiré. « La visite, » ajoutait-il, « s'est bien passée, mais je n'ai point aperçu celui qu'il fallait voir; sans doute que lorsqu'il a su qu'il y avait du monde, il ne s'est pas montré. Mon dessein était d'ordonner à la malade le changement d'air pour dépayser cet homme; mais je l'ai trouvée si faible que j'ai craint. Nous verrons à aviser autrement. »

Ce fut vers ce temps que Dugazon vint me

chercher au moment où je partais moi-même pour Versailles. Lassonne, sans s'expliquer, lui avait dit d'arriver chez Banières comme une visite de la Comédie-Française; il lui avait désigné l'heure en lui recommandant de se faire accompagner d'un ami, artiste, et homme de résolution; « peut-être, disait-il, en aurons-nous besoin; » mais, du reste, il le pria de garder le plus grand silence sur ce qu'il savait: son avenir et celui de Migon pouvant en dépendre.

Dugazon désespérant de m'amener avec lui, courut chez Saint-Fal, jeune comédien admis depuis peu, et que nous aimions tous : il ne se fit point prier. Tous deux partirent en cabriolet, hâtant leur course.

Mais ils n'allèrent pas jusque chez Banières. Au détour du boulevard, près de l'endroit où maintenant est le château d'eau, ils aperçurent la voiture de M. Lassonne. Dugazon pensait que le docteur devait être parti, et cependant sa voiture revenait vers la ville! Le médecin y

était-il? il en douta un instant en y apercevant une personne que d'abord il ne reconnut pas ; au moment où ils allaient se croiser, à son grand étonnement, cette personne lui faisait signe, il descendit avec Saint-Fal, la portière s'ouvrit : c'était M. Lassonne lui-même ; mais à demi déguisé, ayant changé sa perruque, très-connue, pour une autre qui lui donnait une physionomie qui n'était plus la sienne.

— Montez, montez ! Et si M. Saint-Fal le permet, s'il veut bien agréer nos excuses, vous resterez seul avec moi. Nous irons les lui renouveler chez nous.

Saint-Fal n'étant point formaliste, tendit la main à Dugazon qui le remercia, et les deux voitures partirent chacune de son côté.

— Tout est fait, tout est fini, mon ami, et plus heureusement que je n'aurais osé l'espérer. J'ai été plus loin sans doute que mes fonctions de médecin, mais nul n'aura à me reprocher de n'avoir pas fait mon devoir d'hon-

nête homme. J'ai délivré la société d'un monstre, j'ai sauvé Migon!

Puis, après un temps, comme s'il eût redouté ce qu'il avait encore à dire.

— Mais je n'ai pu vous la conserver, à vous; elle vous aime, elle renonce au monde; et pourtant elle vous prie avec instance de ne plus songer à la voir. — Dugazon fit un geste violent, et ensuite un mouvement pour ouvrir la portière.

— Restez! ce que j'ai encore à vous dire vous fera comprendre que sa résolution est sage, bien arrêtée, et qu'elle n'en peut revenir; d'ailleurs, elle est en danger; la scène qui vient de se passer a été loin de lui rendre le calme; vos instances, vos larmes, la tueraient à présent : différez, du moins. Nous allons aller chez moi, vous m'écouterez, et vous verrez ensuite ce qui vous reste à faire.

Arrivés chez le docteur, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour qu'aucun indiscret ne pût entendre :

— Je voyageais dans le midi, il y a trois ans environ, je m'étais arrêté dans une de ces villes, qui conservent encore quelques restes d'antiquité, dont je suis amateur. Après plusieurs excursions consacrées à la science, je me disposais à partir, quand un confrère, à qui j'avais été recommandé, vint me prier de l'aider de mes conseils dans une opération difficile.

Un crime atroce, un assassinat avait été commis avec des circonstances effrayantes. On désignait le coupable : son nom était, pour ainsi dire, signé dans l'atroce originalité des blessures de sa victime. Je m'étais acquis quelque réputation dans la médecine qui se trouve en rapport avec la législation criminelle : appelé à dire mon avis, c'était pour moi un devoir de rester.

L'assassin fut arrêté; je le vis. C'est celui que vous connaissez. Homme puissant, seigneur renommé, haute intelligence obscurcie par le crime, membre d'une race illustre

entre toutes celles de France, et plus illustre encore par ses vertus que par son nom et l'éclat de son origine, cet homme, comme le fléau de Dieu, vint affliger sa noble famille.

Sybarite effréné, il jetait l'argent à pleines mains, répandait l'effroi et la désolation dans le pays. Malheur à ceux qui avoisinaient ses propriétés! Des filles, auparavant chastes et pures, affichant tout-à-coup l'impudeur et la prostitution, prouvaient assez l'habileté de ce démon dans l'art de séduire, ou plutôt de dépraver.

Entr'autres, une maison d'honnêtes gens s'était préservée de la contagion. On citait leur fille unique comme un modèle de vertu. Cette enfant charmante était en outre une des plus jolies femmes d'un pays où toutes les femmes sont jolies; elle allait épouser le fils d'un notaire du pays, beau garçon, très-honorable et très-digne d'elle : j'ajouterai que tous deux s'aimaient.

Migon n'avait qu'une petite dot, mais son père exerçait une sorte de fonction d'officier

attaché au service de l'intendance de la santé, ou à Marseille ou à Toulon; ses émolumens étaient fort beaux pour le pays, et le notaire, qui se regardait comme un personnage de robe, considérant mademoiselle Migon comme tenant à l'épée, trouvait son orgueil flatté de cette union : tout allait donc au gré des jeunes gens.

Mais, au milieu de ces espérances, une réforme imprévue, en frappant sur le père de Migon, retarda le mariage; la famille était désolée, et la jeune personne passait les journées entières à pleurer. Une de ses compagnes, à laquelle elle confiait ses peines, lui dit, « qu'à sa place, elle saurait bien le parti qu'elle aurait à prendre » ; et, sur la demande de Migon :—Je ferais une démarche auprès de Monseigneur; il a de hautes influences, il est impossible qu'elles ne s'étendent pas jusque sur l'intendance de la santé; il vous obligerait.

— On en rapporte tant de mal, dit Migon, qui pourtant, dans son innocence, ne pouvait

trop comprendre de quel genre de mal on accusait ce seigneur.

— Oh ! sans doute ; mais sait-on pourquoi ? Vous avez rencontré Monseigneur ; que vous a-t-il dit ?

— Rien. Il m'a saluée et s'en est allé.

— Vous voyez bien ! Il y a comme ça dans tous les pays un conte de revenans ou l'histoire d'un ogre qui mange les petites filles. Si vous voulez, sans en rien dire à personne, je vous accompagnerai au château.

Migon ne se décida pas d'abord, mais son père avait tant de chagrin de ne plus être employé, leur petite fortune en souffrait tant, et plus encore son amour ! l'adroite amie revenait souvent sur la facilité de tout arranger. On pouvait essayer, au moins. Que risquait-on en y allant à deux ? Migon se décida, et les jeunes filles s'acheminèrent secrètement vers le lieu redouté.

Migon y vit Monseigneur, et bientôt, soit hasard, soit qu'en effet cet homme eût quel-

ques influences dans les bureaux, le père fut réintégré. Mais depuis, une tristesse affreuse rongeait le cœur de la jeune fille; cependant tout lui souriait, le notaire même avait permis à son fils de se présenter de nouveau et de renouer l'affaire, mais cette fois-ci Migon elle-même rompit tout. L'affront que sa famille avait reçu fut le prétexte apparent de ce refus; sans doute il y en avait un autre; on s'étonna dans le pays, on chercha sans rien trouver, et, après tout le bruit que peut occasionner dans une petite ville une résolution si étrange, on cessa d'en parler.

L'existence de Migon n'était plus à elle; vertueuse, mais souillée, maintenant elle avait son jour prescrit, son heure marquée, pour se rendre au château; elle en recevait des ordres, et malgré elle, s'y montrait obéissante; maintenant elle avait un maître là, un maître impérieux; l'existence de son père et de sa mère eussent puni sa résistance; maintenant elle savait d'horribles secrets: elle avait été stigmatisée

d'un signe qui la donnait à jamais en propriété à son bourreau.

Au nord d'un antique château, et dans l'endroit le plus isolé de cette vaste demeure, d'habiles ouvriers avaient été employés à construire un salon en rotonde, dans le goût des pavillons de l'Orient; tout le luxe des Asiatiques y avait été transporté, et toutes leurs habitudes adoptées. Nulle fenêtre ne se voyait à l'extérieur; mais une voûte en lanterne qui couronnait ce bâtiment, aurait laissé pénétrer le jour à flots, si des glaces de Venise, enchâssées comme de superbes vitraux gothiques et peintes avec art, n'en avaient amorti l'éclat. Ces lumières colorées éclairaient le coquet intérieur de teintes douces, agréables au regard, comme un crépuscule voluptueux. Un vaste sopha circulaire régnait tout autour de cette salle mystérieuse; nul bruit du dehors n'y arrivait, et ses murs épais n'en laissaient sortir aucun. Au milieu, et sur une sorte d'estrade, était un vase de vermeil, où brûlait un feu toujours entretenu par

des matières légères et combustibles exhalant une fumée odorante. Nul autre ameublement, si ce n'est, de toutes parts, des glaces se réflétant l'une l'autre, et multipliant à l'infini l'originalité de mille peintures, non voluptueuses, mais dans toute la crudité et dans toute l'audace du pinceau le plus érotique.

Ce boudoir de débauché n'avait rien qu'on ne rencontrât ailleurs, et à Paris, dans plus d'une petite maison, on pouvait trouver des réduit semblables consacrés à la volupté, au plaisir et à l'orgie.

Mais cet asile si délicieux en apparence, devenait souvent un lieu de supplices. Là, quand une femme, qui s'était rendue à la force, à la crainte, ou à l'effet de certains breuvages portant le désordre dans les sens; quand cette femme témoignait des remords, avait des retours de vertu, ou lorsque l'atroce sultan croyait l'aimer et voulait pour toujours la consacrer à lui, on la faisait venir, et après une cérémonie moqueuse, cette victime, revêtue

d'une robe de soie des plus belles et aux couleurs les plus éclatantes, mais dont intérieurement la doublure était armée de fer comme un cilice, était attachée sur les marches de l'estrade du milieu, de façon qu'à chacun de ses mouvemens de résistance les pointes du cilice entraient dans les chairs; là, le misérable, aidé de satellites aussi misérables que lui, montrait à la patiente les peintures infâmes des panneaux, et lui prescrivait de choisir. Puis, un fer dont les saillies étaient de fragmens copiés de ces peintures était plongé dans les vase, où, cette fois, s'allumait un feu ardent. Ce fer rougissait, et sur le sein de la victime, le monstre imprimait inhumainement, et pour toujours, le signe ineffaçable de la prostitution....

Dugazon, exaspéré, interrompit le docteur : — Je vois, je comprends tout. Son nom! le nom de cet homme!...

— Aux précautions que j'ai prises, vous pensez bien que je n'ai pas voulu qu'il fût connu. Il vit, mais n'est plus rien pour les

hommes, maintenant. Quand je vous priai de venir accompagné de quelqu'un, c'était pour qu'il n'eût point de méfiance; vous seriez entrés avant moi pour faire un rempart à Migon; car cet homme est un tigre, on allait le traquer dans sa tanière; je le connais, le sang lui monte à la tête comme un vin puissant, il a alors toute la force des fous furieux, et je redoutais sa vengeance. Les gens de M. Lenoir, tous déguisés, entouraient le jardin, mais le sort a été au-devant de toutes nos prévisions. Cet homme, sans doute averti cette nuit par un signal du dehors qui lui révélait qu'on aurait à l'instruire sur quelque danger, a voulu passer par une route que M. Banières prétend lui être familière. Un espalier s'est rompu sous son poids, il est tombé rudement, sa jambe a porté à faux, il se l'est démise. Toujours maître de lui, il n'a pas poussé un cri et a cherché à se traîner dans sa chambre, mais il n'a pu le faire. Averti par Banières, j'arrivai comme celui-ci et sa femme le traînaient plu-

tôt qu'ils ne le portaient pour l'amener à Migon; il avait, disait-il, à lui parler : « Gardez-vous-en bien, » me suis-je écrié à grande voix. Sans doute alors il m'a reconnu ; il s'est retourné, a fait un bond sur lui-même, qui l'a dégagé des mains de monsieur et madame Banières... les gens de M. le lieutenant de police entraient, et maintenant, pour le bonheur de tous, et notre sûreté, j'espère qu'il n'échappera plus.

— Quelques mois après cette explication du docteur, me dit Dugazon, je reçus une lettre d'adieu qui m'apprenait que Migon était entrée aux Carmélites de Lyon, où elle prit bientôt l'habit de Sainte-Thérèse et prononça ses vœux.

XV

—

Le Mariage de Figaro.

Folies de l'année 1784. — A-t-on tout dit? — Le Théâtre avant le *Mariage de Figaro*. — Opposition contre cette pièce. — Lutte de Beaumarchais. — Il est protégé par le comte de Vaudreuil. — M. de Maurepas auteur de parades. — Le garde des sceaux excellent dans les comiques. — Pari à propos de Garrick et de Préville. — Mot du comte d'Artois sur la *Folle Journée*. — On donne la pièce. — Brillant auditoire. — Succès. — La reine joue Suzanne, le comte d'Artois joue Figaro.

Les filles en cerceaux, les femmes en fourreaux [1], les modes à la Marlborough, les fracs

[1] Cette mode commença en 81. D'Alembert se promenant aux Champs-Élysées, avec le marquis de Caraccioli, observait un jour la nouvelle manière de s'habiller adoptée par les

écarlates, les boutons noirs, les petits chapeaux, les énormes bourses à cheveux, les gilets à estampes [1]. Baquet mesmérien, verges de fer desloniennes, balons aérostatiques, curés marchands de modes [2], telles furent les merveilles de l'an de

---

femmes. Elles s'étaient défaites de leurs paniers, vêtues d'une robe légère qui dessinait les formes de leur corps, et, comme disent les artistes, *accusait le nu*, elles attiraient les regards... même des philosophes. D'Alembert ayant assez fait servir sa lorgnette, s'écria : — Enfin les femmes ont résolu le problème qui les occupait depuis deux mille ans, le secret de pouvoir montrer *leurs charmes* avec décence. Il s'exprimait à la fois en géomètre et en amateur.

(*Note de l'Editeur.*)

[1] Les gilets, en effet, commençaient à devenir des tableaux, d'abord ce furent des fleurs, puis des paysages, des animaux, des faits historiques: on finit par y placer les portraits de nos héros; les Destaing, les de Broglie, les Condé et les La Fayette, eurent les honneurs du gilet; il n'était pas de petit-maître qui ne se parât de son *gilet des grands hommes*.

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] Le curé de la paroisse Saint-Sulpice s'était fait marchand de modes. Dans les assemblées qui se tenaient chez lui pour le soulagement des pauvres, une douzaine de clercs, rangés des deux côtés d'une salle, étalaient toutes sortes de jolis chiffons, les graces de leur âge et les agrémens de leur figure. Les dames de qualité y allaient beaucoup, quelques autres curés imitèrent cette façon originale d'exciter la charité, tellement que mademoiselle Bertin se plaignait de la concurrence.

(*Note de l'Éditeur.*)

grace quatre-vingt-quatre, où, de par monsieur de Calonne, l'on voyait le chanteur Garat, nommé administrateur en même temps qu'Asvédo, le musicien, et Morel, le rappetasseur d'opéras. La folle année devait être couronnée par quelque chose qui y ressemblât, et qui en rassemblât les traits épars : l'homme qui connaissait le mieux son siècle et ses compatriotes fit jouer *la Folle journée*.

On a tout dit ! s'écrient des gens qui n'ont rien à dire. On a tout dit ! ces mots ont-ils un sens dans l'art ? peut-on tout dire ? est-il donné à une époque de parler pour tous les siècles ? les temps se ressemblent donc ?... s'ils ne se ressemblent pas, s'ils ne peuvent se ressembler, si la physionomie des temps est diverse comme celle des individus, il n'est donné à personne de tout dire, parce qu'il n'est donné à personne de tout voir. L'art ne crée pas, il imite ; il a donc un modèle, un modèle dont il suit la destinée, qu'il doit reproduire, qu'il reproduit sans s'épuiser : quand la nature sera stérile, l'art s'épuisera,

mais seulement alors ; ne désespérons pas, l'art a du temps devant lui. J'ai vécu soixante ans au théâtre, Voltaire avait tout dit... puis, j'ai entendu parler Ducis, entendu parler Chénier, entendu parler Fabre, puis Colin, puis Picard, puis Etienne, puis Duval ; je suis vieux et il me semble que tout se tait, mais je me trompe sans doute, rien ne se tait, rien ne se taira, c'est moi qui ne sais plus écouter, ou qui n'ai plus le sens qu'il faut pour entendre ; gens à minces vues, critiques acerbes, esprits difficiles, gens à passions, gens soucieux, désespérés, mécontens, atrabilaires, ou seulement légers et frivoles, l'art ne tombe jamais, il se repose quelquefois, l'art est observateur, il a son heure, il l'attend : il mûrit, il prépare, la nature lui fournit ses matériaux, celle-là produira toujours des objets qui, aux vues courtes, paraîtront semblables, objets pourtant variés entre eux. Mais il faut l'œil d'un homme supérieur pour démêler cette extrême variété dans leur ressemblante apparence, Beaumarchais s'était dit tout cela

quand il entreprit *le Mariage de Figaro*.

On a rapporté avec raison de cette comédie qu'il fallait moins d'esprit pour la faire que pour la faire jouer, certainement il en fallait beaucoup pour l'un et pour l'autre ; mais la faire jouer vers la fin du dix-huitième siècle, c'était déjà un commencement de révolution ; car, ainsi qu'on le verra, la grande sensation du *Mariage de Figaro*, dans l'opinion, fut encore plus politique que théâtrale.

Pour bien comprendre le remue-ménage que fit cette singulière comédie, je crois qu'il est nécessaire de connaître la situation de notre scène comique, quand Beaumarchais vint audacieusement braver les règles, et briser le vieux moule dramatique.

Plusieurs causes avaient amené le dépérissement du théâtre. La comédie, avec la prétention d'être plus épurée et plus décente, ce qui la rendait fausse, insipide et froide, était devenue tous les jours plus timide. N'osant plus traiter de grands caractères, des passions fortement

prononcées, ni des ridicules trop connus ou trop vulgaires, elle s'était renfermée dans le cercle étroit de l'esprit de société, tâchant de suppléer à la force comique par l'intérêt du roman, aux saillies originales d'une satire vive et gaie par des portraits, des maximes et des tirades; ce n'étaient pas, encore une fois, les sujets qui manquaient au poète, c'était le poète qui manquait aux sujets, et disons-le aussi, la liberté de les traiter avec indépendance et énergie sur le théâtre de la nation.

Nos mœurs et notre esprit étaient d'ailleurs changés, non-seulement depuis Molière, mais encore depuis les comiques du second ordre qui avaient marché plus ou moins heureusement sur ses traces. Nos petites maîtresses, celles qui faisaient de l'esprit ou tenaient bureau d'esprit, ne pouvaient déjà plus assister sans vapeurs aux ouvrages du père de notre comédie; le style de cet homme divin n'était pas assez châtié, et leurs oreilles se trouvaient blessées des termes prétendus équivoques, et des expressions un

peu libres, jetées comme au hasard dans quelques-unes de ses pièces. La cour polie de Louis XIV n'en avait pas rougi; nos femmes *usagées* du dix-huitième siècle n'admettaient point de telles licences, il n'y avait pas jusqu'à nos courtisanes qui ne se couvrissent du voile de la modestie, et dont l'hypocrite pruderie ne se trouvât alarmée au moindre mot à double entente. Nos meilleurs auteurs comiques, parmi les successeurs de Molière, étaient à peine joués : on applaudissait Regnard du bout des doigts, Dancourt était repoussé de la scène, on disait Lesage grossier, Destouches seul se soutenait par le seul motif que ses personnages discutaient avec une raison froide qui était entendue du monde à la mode.

D'ailleurs, les chefs-d'œuvre mesquins de nos faiseurs de vaudevilles, nos *Jeannots*, nos *Jérômes-Pointus*, nos pantomimes et nos bateleurs de la foire l'emportaient sur la bonne comédie. Le public n'avait plus le goût du bon et était blasé du mauvais. Dans cet état de choses

la décadence de l'art dramatique était visible. Les Palissot, les Rochon, les Vigée, les Cailhava, n'avaient rien fait que de médiocre, un seul homme, Beaumarchais, venait de montrer plus de gaîté et de talent comique que tous les autres auteurs dans le même genre. Il manquait, il est vrai, de goût et de jugement, il aimait mieux faire des monstres à la manière espagnole que de véritables comédies, et son succès du *Barbier de Séville* ne l'avait point ramené à la bonne route; toutefois ce barbier lui donna l'idée de *la Folle Journée* ou des *Noces de Figaro*.

On en parlait depuis long-temps dans les cercles, dans les foyers des spectacles, dans nos petits soupers, et nous n'en avions point encore de notion positive à la Comédie française. Cependant l'auteur lisait sa pièce partout. Ayant assisté à une de ces lectures chez madame la duchesse de Villeroi, mais sans avoir pu en rien saisir que par fragmens et à la dérobée, tant il y avait foule, tant il fallut me tenir sur la pointe des pieds (comme vingt autres) pour at-

traper quelque chose au passage, j'en aurais su fort peu si M. le comte de Lauraguais ne m'en avait parlé le lendemain.

C'est un vrai fouillis dans le goût des *Journées espagnoles*, me dit-il, de manière qu'à force d'aimer le changement et la nouveauté, nous revenons précisément au point d'où nous étions partis... On trouve pourtant dans ce pot-pourri beaucoup d'esprit, de gaîté, et même des situations comiques, au moins dans les trois premiers actes; en totalité, c'est un monstre dramatique, mais qui n'en est pas moins susceptible d'un succès d'autant plus dangereux, que dans ce cadre espagnol est retracé vigoureusement et comiquement le tableau de nos mœurs actuelles, celui des mœurs et des principes de la meilleure compagnie, et que ce tableau, où les petits se moquent des grands, est fait avec la hardiesse et l'impudence d'un factieux épaulé. Jusqu'ici le roi ne veut pas accorder la permission de représenter dans sa capitale *le Mariage de Figaro;* mais j'ai ouï dire à Beaumarchais

qu'il allait en distribuer les rôles, et faire répéter pour jouer sa pièce, à Maisons, chez M. le comte d'Artois; — je ne demande qu'une chose ensuite, a ajouté l'audacieux poète, c'est que l'ouvrage paraisse bien dangereux, qu'on s'y oppose bien fort, et que le roi surtout continue à s'en mêler, et j'arriverai bientôt à la comédie française : *des ennemis et des obstacles, et je réussirai.*

En effet, dès le mois d'avril 1783, nous reçûmes l'ordre d'apprendre, pour le service de Versailles, le *Mariage de Figaro*, ou *la suite du Barbier de Séville*. Comme madame Campan m'avait dit qu'après avoir lu elle-même le manuscrit à leurs majestés, le Roi avait déclaré que cette pièce était *injouable*, je ne fus pas peu surpris d'un ordre d'où l'on pouvait inférer qu'un ouvrage qui n'avait pas semblé assez décent pour le théâtre de la ville le parût assez pour celui de la cour; je fis part à mes camarades de ce que m'avait confié à cet égard madame Campan, et nous en conclûmes, ou qu'il y avait erreur, ou que l'auteur avait

fait des changemens considérables à sa pièce, et, parce que nous désirions ardemment la jouer, nous finîmes par être bien persuadés que, justifiée par le succès qu'elle obtiendrait à Versailles, elle ne tarderait pas à être donnée à Paris.

Beaumarchais vint lui-même confirmer nos conjectures, il fit devant nous une lecture raisonnée de sa pièce : il lisait avec entraînement, on pense s'il enleva tous les suffrages; depuis long-temps nous n'avions pas été si puissamment remués. C'était à qui jouerait dans l'ouvrage; avant tout, il avait eu l'heureuse inspiration de se concerter avec mademoiselle Contat pour la distribution des rôles, j'eus même mon droit d'avis dans cette importante affaire. Préville, à qui le rôle de Figaro fut offert en premier lieu, le refusa pour prendre celui de Bridoison, rôle jugé subalterne à la lecture, et dont il fit un diamant à la représentation. Le personnage principal fut dévolu à Dazincourt; bien que ce fût un talent sans éclat, et, pour ce nouveau rôle de Figaro, un acteur d'une mé-

diocrité trop perfectionnée, l'auteur le trouvant prêt à suivre ses avis, et facile à se laisser diriger, lui confia la cheville ouvrière de son drame; d'ailleurs, comme il allait jouer le rôle d'original, par là il échapperait à la comparaison qui eût été dangereuse si l'on eût vu Préville avant lui. On se doute bien, sans que j'aie besoin de le dire, que le comte Almaviva fut donné à Molé, qui déjà l'avait si bien rendu dans le *Barbier de Séville;* quant au rôle de la soubrette, Beaumarchais était trop galant et connaissait trop bien ses intérêts, il avait une trop grande finesse de tact pour ne pas l'offrir à celle qu'il avait appelée comme son conseil privé, mademoiselle Contat, qui tous les jours obtenait de nouveaux succès, promit de rendre bon compte de Suzanne. La tendre comtesse échut à mademoiselle Sainval, et enfin, mademoiselle Olivier, jeune, gentille, accorte, leste, œil brillant, pied mignon, taille fine, et avec ce teint d'anglaise que le chevalier de Grammont compare à une jatte de lait dans le-

quel on aurait effeuillé des roses, prit le jeune page, le charmant Chérubin. Pour moi qui tenais la plume dans cette distribution, je fus plus d'une fois tenté de glisser mon nom entre les noms de ces élus, tant je prévoyais que la pièce exciterait l'engouement; mais les premiers plans étaient dignement remplis, et je ne me croyais pas encore assez de force pour jouer un rôle accessoire, il était donné au seul Préville de se montrer un aigle dans les Brid'oison; Grippe-soleil s'offrit vainement à moi, je lui tins rigueur.

Grand mystère cependant et sur le temps et sur le lieu où cette comédie devait être représentée pour la première fois. Le bruit se répandit, dans le courant de mai, que ce serait dans les petits appartemens; ensuite on dit qu'on avait désigné Trianon, puis Choisy, Bagatelle, Brunoy. Les premières répétitions se firent fort secrètement à Paris sur le théâtre des *Menus* par une tolérance tacite accordée à Beaumarchais avec la protection de monsieur le comte d'Ar-

tois; son altesse cédait en cela à l'influence de la société de la reine, dirigée à peu près par l'élégant, le chevaleresque, l'aimable comte de Vaudreuil, qui voulait beaucoup de bien à Beaumarchais, et, puisque j'ai habitué mes lecteurs à mes parenthèses, je dirai pourquoi.

Les deux amateurs de France les plus renommés pour jouer la comédie, étaient ce même comte de Vaudreuil, le Molé de la société de la reine, et M. Hue de Miromesnil, pour le moment garde-des-sceaux, le Scapin le plus fin, le plus délié et le plus véritablement comique d'entre les acteurs de société, le Dugazon enfin des soirées dramatiques du ministre Maurepas[1]. Tous deux se piquaient d'une grande science théâtrale, il n'était pas un seul fait de l'histoire de la Co-

---

[1] Il parut, en 83, une diatribe sanglante, comme toutes celles qu'on faisait alors, elle était intitulée : *Très-humbles remontrances de Guillaume-Nicodème-Volanges, dit Jeannot, acteur des Variétés amusantes, à monseigneur de Miromesnil, garde-des-sceaux de France;* elle avait trait à ce talent de jouer la comédie; mais qui ne la jouait pas alors?

(Note de l'Éditeur.)

médie qu'ils ne connussent, pas une particularité sur les comédiens qui leur fût échappée.

Il arriva qu'un soir, à la suite d'une des parades que monsieur de Maurepas composait et qui étaient rendues à ravir par monsieur de Miromesnil, ce dernier, contrefaisant un ivrogne, avait été fort applaudi, excepté par monsieur de Vaudreuil, qui donna pour raison que cette ivresse lui avait paru fausse, outrée, et en tout point contraire aux *principes*. Comme on se récria sur ce terme de principes! Monsieur de Vaudreuil posa pour axiome ceci : « Monsieur de Miromesnil cherche à chanceler, les ivrognes cherchent à se retenir; monsieur de Miromesnil cherche à perdre l'équilibre, et l'ivrogne qui va tomber cherche à le rétablir ; le comique de cette position est justement dans le travail de celui qui veut résoudre la solution du problème de la pesanteur et qui tâtonne sur ses points d'appui : il ne fléchit pas parce qu'il est affaibli, le vin donnant des forces, mais il fléchit parce qu'il perd la mémoire *du marcher;* c'est

dans le haut du corps qu'on est ivrogne, et surtout dans les yeux; il faut qu'on voie le travail de l'imagination qui cherche et ne se souvient pas, qui essaie, et, se trouvant déçue, revient sur elle-même, se gronde, essaie de nouveau, puis quelquefois, désespérant, jette, comme on dit, sa langue aux chiens. Monsieur de Miromesnil a agi tout contrairement, il s'est dit : — Allons à gauche, à droite, en avant, en arrière, fléchissons sur nos jarrêts, trébuchons, quittons la terre; et l'ivrogne se dit :— N'allons ni à droite, ni à gauche, ni en avant, ni en arrière, et surtout ne quittons jamais la terre, rappelons notre mémoire pour ne pas tomber, il faut se tenir droit ! — En conséquence, vous voyez l'ivrogne se cramponnant au sol par les pieds, ne les levant qu'avec précaution et comme si, à chaque pas, il fallait dévisser un écrou : voilà l'ivrogne ! en était-ce ainsi de monsieur de Miromernil? »

On fut étonné de cette leçon de professeur, qui contrastait si fort avec les mœurs et

le brillant de monsieur de Vaudreuil, et comme chacun s'apprêtait à lui en faire des complimens légèrement épigrammatiques : — Ne vous moquez pas, messieurs ! ceci n'est qu'une citation : c'est du Garrick, du Garrick que monsieur de Lauraguais a entendu, présent à une lutte entre ce comédien anglais et notre Préville. Monsieur de Lauraguais fut témoin de la leçon, sur les Boulevarts, où notre grand comique l'exécuta devant des ouvriers et les rendit dupes, ce qu'il n'avait pas fait auparavant à quelque distance de là.

Après cette preuve et la citation de telles autorités, tout le monde était tenté de se rendre et de déclarer M. de Miromesnil atteint et convaincu de s'être fait applaudir en usant de fausse monnaie de théâtre ; mais lui, avec ce ton de politesse qui contribua à lui donner les sceaux, autant peut être que ses talens (je ne parle pas de ceux de jouer la comédie), contredit M. de Vaudreuil sur l'authenticité de l'anecdote, et surtout sur l'endroit où elle s'est passée, la

plaçant, lui, aux Champs-Elysées, et prétendant qu'il y avait là contre M. de Lauraguais un *alibi* : il offrit même à M. de Vaudreuil de parier pour les Champs-Elysées à l'exclusion des boulevarts, M. de Vaudreuil était piqué d'honneur; mais il hésitait un peu, le pari étant considérable, et d'ailleurs M. de Lauraguais, son autorité, se laissant parfois aller à quelque excès d'imagination, il y avait lieu d'examiner, quand Beaumarchais, alors favori de M. de Maurepas, vint dire à l'oreille du comte de Vaudreuil : « Pariez, je pars, je reviens et vous aurez gagné. » M. de Vaudreuil paria, et on se disposait à faire décider la question par Préville, lorsque Beaumarchais survint avec une lettre de Garrick, établissant que les boulevarts avaient été le lieu de la scène des deux grands comédiens [1].

[1] Nous donnons en tête du volume le *fac simile* de cette lettre. Ce document établit la haute opinion que le célèbre Garrick avait du talent du non moins célèbre Préville.

(*Note de l'Éditeur.*)

L'empressement de Beaumarchais lui valut l'amitié de M. de Vaudreuil, qui plus tard se souvint d'un petit service en en rendant un grand, inappréciable même pour ceux qui connaissent le caractère tenace de l'écrivain.

Je reviens au fameux *Mariage*.

Il fut enfin décidé que ce serait sur ce même théâtre des *Menus* qu'on jouerait la pièce; mais pour quels spectateurs? par l'ordre et aux frais de qui? au lieu de s'éclaircir, ce secret parut de plus en plus se voiler de nouveaux nuages. Enfin on prit jour pour le vendredi 13 juin, après trente répétitions dont les dernières furent à peu près publiques. La cour et la ville briguèrent des loges, tout Paris se disputa les billets. Beaumarchais qui ne faisait rien comme les autres, avait distribué de jolis cartons taillés en losange, rayés à la *Marlborough*. La veille même de la première représentation, toute la cour en parlait ouvertement; mais quand il en

fut question dans les carrosses du Roi, les billets étaient distribués.

Il n'y avait que M. Lenoir, lieutenant de police, et M. le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre de service, qui n'avaient pas l'air d'être dans le secret de la fête, c'est-à-dire ceux-là précisément qu'on ne pouvait se dispenser d'avertir : « J'ignore, disait le matin même M. Lenoir, par quelle permission l'on donne ce soir la pièce de M. Beaumarchais aux *Menus;* ce que je crois bien savoir, c'est que le roi ne veut pas qu'on la joue... » Ce ne fut qu'entre midi et une heure qu'on reçut aux *Menus* et à la police un ordre exprès du roi d'arrêter la représentation. L'écrit de S. M. qui nous fut envoyé à la Comédie par le ministre de Paris portait défense, *sous peine de désobéissance*, de jouer *les Noces de Figaro.* Personne n'était prévenu dans Paris. On peut s'imaginer la surprise générale, lorsqu'à six heures on renvoya six à sept cents voitures en disant qu'on

ne jouerait pas. Nous étions au désespoir attendu que cet ouvrage avait excité une telle curiosité, que même en ne réussissant pas il ne pouvait manquer de nous valoir beaucoup d'argent; Beaumarchais seul disait que la défense serait révoquée : Beaumarchais était imperturbable.

Le lendemain, nous fûmes mandés ainsi que les acteurs de la comédie italienne, par le lieutenant de police, qui nous fit la défense expresse de la part de sa majesté de représenter la pièce en question sur quelque théâtre et *quelque part* que ce pût être.

Tout autre que Beaumarchais aurait été atteré de la manière éclatante dont sa pièce venait d'être défendue, avec ces formes que le pouvoir du trône n'emploie ordinairement que dans les affaires dont l'importance semble mériter de faire intervenir des ordres particuliers, revêtus du nom et de la toute-puissance de la majesté royale. Mais Beaumarchais était loin de se dé-

courager, il connaissait son époque, il avait étudié son public, tout ce qui ressemblait à de l'opposition était saisi avec avidité. L'opinion, les vaudevilles, les sarcasmes, les caquets d'en bas et d'en haut, étaient au service de quiconque se montrait l'antagoniste du pouvoir; on aimait le roi, et pourtant il y avait une lutte contre la cour, non point encore contre la reine personnellement, mais contre les grands. Maintenant que tant d'événemens se sont passés, je me rends à peu près compte de ces attaques perpétuelles; jadis les intrigues de la cour tenaient à des mœurs plus fortes et s'exerçaient sur des objets d'une plus haute importance. Les grands se rendaient nécessaires ou redoutables : en ces temps, tout se bornait à plaire ou à flatter; l'activité, l'esprit et le courage étaient comptés pour peu; la souplesse et la patience, voilà ce qui faisait parvenir. L'imposant dans le caractère, la noblesse dans les sentimens, n'étaient plus compris, la vanité était le mobile de toutes les actions et la fortune en était le

terme; les hommes se rapetissaient pour se glisser jusqu'aux places, au lieu de mériter d'y arriver par des talens supérieurs. Les femmes étaient les instrumens de l'avancement, et la galanterie, non point une galanterie ouverte comme sous Louis XV, mais une galanterie masquée, avait pris la place de l'amour qui ennoblit quand l'autre dégrade, en un mot petits intérêts, petits hommes, petites choses, prétentions rasant le sol, voilà Versailles. On n'en voulait certes pas aux grands noms dont la France s'honore, la noblesse des Montmorency, des Choiseul, des Richelieu et des Rohan, réveillait encore de nobles souvenirs, mais la noblesse qui savait précisément à quelle heure le roi se couche, précisément à quelle heure il se lève, et comment un tabouret s'obtient à la cour, cette noblesse était moquée et le dirai-je? moquable, et c'était en grande partie celle-là qui assiégeait les portes de Versailles : ainsi l'objet de l'ambition devenu ridicule rendait mièvres les ambitieux; contre eux, au moindre

événement, se levait un peuple inconnu, sorti de je ne sais où, composé de mille élémens, d'ouvriers, de bourgeois, d'écrivains, de magistrats, de nobles et de grands eux-mêmes, et, d'un concert unanime, une opposition formidable, maligne, frondeuse, se présentait et attaquait à outrance.

Beaumarchais savait qu'il avait quelque part cette force et que tôt ou tard elle lui viendrait en aide. Aussi disait-il tout bas à ses amis que sa pièce serait jouée. En attendant, il paya seul et avec le ton d'impertinence qu'il donnait aux affaires, tous les frais occasionnés par les répétitions de sa comédie, frais qui se montaient à dix ou douze mille livres. Supposez un auteur pauvre pourtant, et jamais le public n'eût connu l'ouvrage le plus original de notre théâtre!

Du reste l'événement ne fit qu'ajouter à la célébrité anticipée du *Mariage de Figaro*, et ir-

rita d'autant plus le désir que montrait le public de voir enfin cette pièce entrer dans son domaine.

Beaumarchais, avec son habitude du terrain de la cour, s'attacha dès-lors à intéresser adroitement l'amour-propre du comte d'Artois, piqué de n'avoir pu lui servir d'égide, tandis qu'en même temps, et par M. de Vaudreuil, il parvint à aiguillonner au plus haut degré la curiosité de la société particulière de la reine, à qui désormais chacun venait tour à tour parler de ces *noces éternelles*.

Enfin le poète infatigable trouva le moyen de revenir à son chemin par un détour. Dans les premiers jours de septembre, M. de Vaudreuil témoigna lui-même à Beaumarchais le désir de voir jouer à sa campagne de Genevilliers, devant quelques personnes de la cour, ses noces de Figaro. L'auteur rusé qui avait préparé son thème représenta au comte de Vaudreuil, avec

une feinte humilité :—« que la défense de laisser jouer un ouvrage *si innocent* avait élevé contre sa comédie un soupçon d'immoralité qui ne lui permettait d'en souffrir la représentation quelque part que ce pût être, que lorsque l'approbation d'un censeur l'aurait lavée de cette tache ». On trouva ce motif d'un homme raisonnable, d'un auteur qui s'exécutait avec pudeur et modestie ; on lui en sut un gré dont on le récompensa en lui accordant le censeur qu'il désirait. On choisit pour cette mission délicate M. Gaillard de l'Académie française qui, au fait de tous les mobiles secrets, donna son approbation, moyennant quelques sacrifices consentis par l'auteur.

Grace à des changemens de peu d'importance, mais qu'on fit sonner bien haut, M. de Vaudreuil demanda et eut la permission de faire jouer chez lui, à Genevilliers, par les comédiens français, la pièce de Beaumarchais ; cette représentation était censée en petit comité ; il

s'y trouva néanmoins trois cents personnes. La reine, le comte d'Artois et quelques dames des intimes de sa majesté y assistaient en loge grillée. L'élite de la cour et de la ville y était.

Quelque difficulté qu'il y ait presque toujours à rendre fidèlement ces termes expressifs qu'un homme qui veut peindre à grands traits laisse échapper dans la liberté de la conversation, je ne puis me refuser ici à consigner le jugement *très-précis* que porta de cette comédie M. le comte d'Artois. Le roi lui ayant demandé le lendemain de cette représentation d'essai ce qu'il en pensait : — « Faut-il vous le dire, sire, lui répondit son altesse, à l'oreille (la scène se passait dans l'appartement de la reine) ; faut-il vous le dire en deux mots ? L'exposition, l'intrigue, le dénouement, le dialogue, l'ensemble, les détails, depuis la première scène jusqu'à la dernière, c'est du..... *tempérament*, et puis encore du *tempérament* ». Le roi rit beaucoup, on voulut savoir le mot : l'impossibilité de le répéter tout haut suffit sans

doute pour le laisser deviner, et moi qui ne veux pas blesser les yeux de mes lecteurs, j'avoue que je viens de me permettre pour la prose nerveuse de son altesse, le genre de variantes que se permettait Auger pour les vers de Racine; mon mot de quatre syllabes est ici pour un autre qui n'en a que deux... — « Comment, dit plus tard Arnould, à propos de ce jugement énergique, une comédie faite avec ce fond-là ne serait-elle pas un ouvrage de génie ».

On jugea assez généralement par le succès de la représentation de M. Vaudreuil que cette comédie ne serait pas perdue à jamais pour la capitale. On fut instruit cependant que la plupart des spectateurs avaient déclaré la pièce très-immorale et absolument inadmissible sur un théâtre public; mais d'un autre côté on calcula la puissance et les ressources du génie de Beaumarchais, on savait qu'il redoutait bien moins tout le mal qu'on pouvait dire de son ouvrage que

l'entier oubli auquel les derniers ordres du roi semblaient l'avoir condamné ; la représentation de Genevilliers l'avait tiré de cet oubli, et c'était là tout ce qu'il désirait. Son adresse, une fécondité de moyens prêts à se plier au temps, au caractère des personnes et des circonstances; une tenacité dont l'audace n'avait point encore offert d'exemple, tout garantissait que ses ressources et son imperturbable opiniâtreté seraient plus qu'en raison des obstacles opposés par le gouvernement, que tant de difficultés ne serviraient même qu'à aiguillonner son amour-propre ; car Beaumarchais s'était dit depuis longtemps : « l'univers civilisé a les yeux ouverts sur mes NOCES et sur moi ; l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et l'Amérique, théâtres d'autres exploits et d'autres réussites, me contemplent, l'honneur de mon crédit tient à ce que ma pièce soit jouée... ELLE LE SERA ».

Beaumarchais n'ignorait pas que non-seulement M. le garde des sceaux et M. le lieute-

nant-général de police s'étaient constamment opposés à la représentation du *Mariage de Figaro* (j'ai dit que l'opposition personnelle du roi lui semblait à peine un obstacle), mais que M. le baron de Breteuil, ministre de Paris, était assez prévenu contre l'ouvrage.... C'est pourtant ce ministre qu'il va se rendre favorable : il a déjà calculé tout le parti qu'il peut tirer du caractère et de la position du baron de Breteuil dévoué à la reine et au comte d'Artois, très-accessible d'ailleurs dans son beau cabinet bleu, aux séductions mondaines. Il le fait solliciter par les plus jolies, et peut-être parmi ces solliciteuses en fut-il qui se donnèrent l'apparence de n'être pas intraitables ; pendant cette manœuvre agaçante, il fait agir d'autres ressorts, il met en jeu le crédit du prince, il parvient à faire parler la reine elle-même, tous donnent au ministre l'assurance, qu'outre les corrections et les adoucissemens exigés pour le *Mariage de Figaro*, par M. Gaillard de l'Académie française, l'auteur en propose de plus

considérables encore. Le ministre revenant peu à peu de ses préventions, déclare néanmoins qu'avant de s'intéresser à l'ouvrage, il veut en entendre une lecture attentive, à laquelle assisteront des hommes de lettres de son choix.

Le jour est fixé. Beaumarchais arrive avec son manuscrit chez le ministre où se trouvaient déjà réunis MM. Gaillard, Champfort, Rulhière, madame de Matignon et deux ou trois autres personnes de la société intime de cette dame, fille du ministre. On prend place, on écoute. D'abord Beaumarchais débute par annoncer qu'il se soumettra *sans réserve* à tous les retranchemens, à toutes les corrections dont ces messieurs, et même ces dames, trouveront son ouvrage susceptible; il lit, on l'arrête, on lui fait des observations, on discute; à chaque interruption il cède, puis revenant sur ses pas il finit par défendre les moindres détails, avec une adresse, une verve, une force de logique, une séduction de plaisanterie et de raisonnemens

qui ferment la bouche à ses censeurs, on rit, on s'amuse, on applaudit : « c'est un ouvrage unique ! » chacun veut y être pour quelque chose, on ne rature pas, on ajoute. M. de Breteuil trouve un mot, Beaumarchais le prend et remercie du cadeau : « ce mot sauvera le quatrième acte ! » Madame de Matignon donne la couleur du ruban du petit page, cette couleur est adoptée, elle fera fureur : « qui ne voudrait porter les couleurs de madame de Matignon ! » Mais le mot de M. de Breteuil ne sera pas entendu, l'élégant ruban ne verra pas le jour, si le second Figaro ne fait pas son apparition éclatante.

Il la fera !

— Non, disait monsieur de Champfort, parlant de cette séance, non, je n'ai jamais entendu un tel magicien ! tout ce que dit Beaumarchais pour l'apologie de son ouvrage l'emportait infiniment par l'esprit, par l'originalité, par le comique même, sur tout ce que sa nouvelle comédie offrait de plus ingénieux et de

plus gai. Il me semblait voir, ajoutait-il, un homme joyeusement grisé de champagne, broyant entre ses dents des cristaux à facettes, et les jetant à tort et à travers au visage de ses auditeurs.

Il jeta du moins de la poudre aux yeux de M. de Breteuil, et le mardi 27 avril 1784, notre orgueilleuse affiche s'étalait dans tout Paris, éclatante de ce titre :

LE MARIAGE DE FIGARO,

OU

LA FOLLE JOURNÉE.

Dix heures avant l'ouverture des bureaux, la capitale entière, je crois, était à nos portes. Quel triomphe pour Beaumarchais ! S'il aimait le bruit il en fit : non-seulement il traînait à sa suite les amateurs et les curieux ordinaires ; mais toute la cour, mais les princes du sang, mais les princes de la famille royale ; il reçut en une heure cinquante lettres de solliciteurs de toute espèce qui

se mettaient à genoux pour avoir des billets d'auteur et lui servir de *battoirs*. Dès onze heures, madame la duchesse de Bourbon avait envoyé ses valets de pieds au guichet pour attendre la distribution des billets, indiquée pour quatre heures seulement; dès deux heures, madame la comtesse d'Ossun forçait son caractère, et faisait politesse à tout le monde pour passer; au même moment, madame de Talleyrand mentait à sa renommée, et payait triple une loge; les cordons bleus étaient confondus dans la foule, se coudoyant, se pressant avec les savoyards; la garde fut dispersée, les portes enfoncées, les grilles de fer brisées, on entrait, on se pressait, on s'étouffait... heureux qui faisait un pas en avant! la plupart n'ayant pas de billets jetaient en passant leur argent aux portiers. Impossible d'être tour à tour plus humble, plus hardi, plus empressé pour obtenir une grace de la cour que ne l'étaient tous nos jeunes seigneurs pour s'assurer d'une place. Et chez nous, dans l'intérieur, autre spectacle! C'était un cliquetis

d'assiettes, un bruit de fourchettes, de bouteilles débouchées, de vin versé, à assourdir; notre sanctuaire était un cabaret! Trois cents personnes dînaient dans nos loges, pour être plus à portée des bureaux à l'ouverture; la grosse marquise de Montmorin tenait à peine dans le joli réduit de mademoiselle Olivier; la gracieuse madame de Sénectère égara son dîner dans la bagarre, et il fallut avoir recours à Desessart, qui n'était jamais au dépourvu, pour qu'elle eût à manger un morceau sur le pouce.

Et dans la salle quel auditoire! nommerai-je les illustres seigneurs, les nobles dames, les artistes à talens, les auteurs renommés, les riches du monde, qui se trouvaient là? Quel brillant cordon de premières loges! La belle princesse de Lamballe, la princesse de Chimay, l'aimable duchesse de Polignac, la nonchalante madame de Lascuse, madame d'Ararey, la spirituelle marquise d'Andlau, la suprême madame de Châlons, madame d'Estournel, la duchesse de Lauzun, à la vive phy-

sionomie; mesdames de Laval, d'Esparre, d'Escars, la belle madame de Balby, madame de Simiane plus belle encore, mesdames de la Châtre, Matignon, Dudreneuc dans une même loge, tout cela brillait, parlait, se saluait; c'étaient des bras arrondis, de blanches épaules, des doigts effilés, des cous de cigne, des rivières de diamans, des colliers de perles, des étoffes de Lyon, bleues, roses, blanches, des arcs-en-ciel, mouvans, jolis, animés, s'agitant, se croisant, papillonnant, tout cela impatient d'applaudir, impatient de dénigrer, tout cela pour Beaumarchais et DE PAR BEAUMARCHAIS!

Devant un tel public la pièce fut parfaitement jouée : Dazincourt même parut chaleureux à force d'intelligence; Préville fit du rôle de Brid'oison un petit chef-d'œuvre de caractère; mademoiselle Sainval, dans la comtesse, montra un talent qu'on ne lui soupçonnait pas dans la comédie, Molé ajouta à la perfection toujours croissante de son jeu dans le comte Almaviva, mademoiselle Olivier ravit le public dans le petit

page, elle fut espiègle, folle, ses yeux étincelaient à allumer un incendie... et mademoiselle Contat? Oh que Beaumarchais fut bien inspiré de donner à cette actrice, alors en possession de l'emploi des *grandes coquettes*, un rôle de soubrette ! Combien son brillant succès dans Suzanne prouva qu'il avait heureusement présumé de la souplesse de son talent ! La pièce était à peine finie, que Préville, surpris, enchanté, vint lui sauter au cou devant tout le monde, puis à haute voix dit ceci : — « Voilà la première infidélité qu'on m'ait fait faire à mademoiselle Dangeville ».

Les vingt premières représentations de cet ouvrage valurent à la Comédie-Française cent mille francs ; à la vingt-septième, l'affluence était toujours la même ; on vint de la province, on vint de l'étranger ; le phénomène unique de Figaro se soutint dans tout son éclat au-delà de la soixante-quinzième représentation : il n'y avait pas d'exemple d'un pareil succès dans les annales du théâtre. « Je sais quelque chose de plus fou que ma pièce, disait Beaumarchais, c'est le

succès. » Rien n'y manqua, pas même l'épigramme, cette petite honnêteté littéraire ne lui fut point épargnée; mais le poète avait les reins forts, il considérait d'ailleurs tout sarcasme bien tourné comme un coup de baguette sur le tambour de la renommée, il aimait le combat encore plus pour le combat que pour la victoire, cette fois pourtant il ne pouvait la demander plus complète.

C'était beaucoup d'être joué chez nous; mais Beaumarchais voulait aller à l'impossible, il y parvint : sa pièce fut jouée chez la reine, par la reine, devant le roi qui l'avait défendue; par le comte d'Artois, qui l'avait si vigoureusement jugée, et comme tout devait être miracle dans ce fait théâtral, S. A. d'Artois endossa la petite veste galonnée de Figaro, et débita passablement le rôle sans faute de mémoire; c'était chose curieuse que tous ces grands charmés de s'amuser à leurs propres dépens! que cette autorité souveraine se bernant elle-même! c'était chose inouïe à entendre que ceci dans la

bouche d'un prince du sang : « Parce que vous êtes grand seigneur, vous vous croyez un grand génie. Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? *Vous vous êtes donné la peine de naître* ! » N'y a-t-il pas à rappeler ici, mais avec un sentiment plus pénible, le mot de Guimard, à propos des courtisanes :

« Je ne croyais pas qu'il fût si amusant de se voir pendre en effigie. »

Beaumarchais n'avait jamais soupçonné lui-même que Paris et la cour ne pouvant se rassasier de sa *Folle journée*, cette comédie ferait époque dans l'histoire du Théâtre, et dans l'histoire plus curieuse encore de nos fantaisies, de nos engouemens et de nos inconséquences. Ce succès prodigieux fut dû principalement à la conception même de l'ouvrage, conception aussi folle qu'elle était neuve et originale. A chaque instant l'action semble toucher à sa fin, à chaque instant l'auteur la renoue adroitement et sans efforts ; il s'y permet d'ailleurs les sarcasmes les plus

vifs sur tous ceux qui, pour leur malheur, avaient eu quelque chose à démêler avec lui, et ces gens-là, on les connaissait, et on les nommait ! cette plaidoirie, cette satyre, ce drame, cette comédie ou cette galerie de tableaux fut pour l'auteur vindicatif une sorte de ménagerie où il semblait qu'il s'amusât à traîner en lesse ses personnages, comme des animaux de la foire Saint-Laurent, faits pour divertir les spectateurs et créés exprès pour les menus plaisirs du malin Figaro ; car Beaumarchais c'était Figaro, c'était bien lui ! le portrait était frappant de ressemblance ; la plupart des événemens qui avaient rendu son existence si singulièrement célèbre étaient là : là aussi était toute l'époque ; il traita surtout avec une hardiesse dont nous n'avions pas encore alors d'exemple, les mœurs des grands ; il osa parler gaiement des ministres d'alors, de la Bastille, de la liberté de la presse, de la police et des censeurs ; il crut même devoir à ces derniers une marque de reconnaissance toute particu-

lière, et c'est encore un trait qui doit être ajouté à l'histoire de cette singulière comédie.

Voilà ce qu'il n'appartenait qu'à Beaumarchais d'oser, cinq ans avant la révolution dont il fut le véritable précurseur, et de l'oser avec un succès tel que l'éclat n'en a pas même été affaibli en passant à travers les vicissitudes qui ont si long-temps affligé la scène française.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

Chap.	I. Mon mariage.	1
	II. Jeannot.	33
	III. A quelque chose malheur est bon.	63
	IV. Théâtres d'amateurs.	99
	V. Histoire théâtrale de la cour.	123
	VI. La Veuve du Malabar.	147
	VII. La famille Crussol.	169

CHAP. VIII. Un second Théâtre-Français. 195
IX. Tyrannie du droit d'aînesse. 215
X. Carlin. 249
XI. La nouvelle salle. 285
XII. Le duel. 311
XIII. Second mariage. 339
XIV. Fin de l'histoire de Migon. 357
XV. Le Mariage de Figaro. 383

263
6796 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002019304b

CE PN 2638
.F5L3 1836 V002
COO LAFITTE, JEA MEMOIRES DE
ACC# 1211309